

RECUEIL
DES
MEILLEURS CONTES
EN VERS.





JEAN DE LA FONTAINE

*Né à Chateau-Thierry le 8 juillet
1621. Mort à Paris le 13 mai 1695
Âgé de 74 ans.*

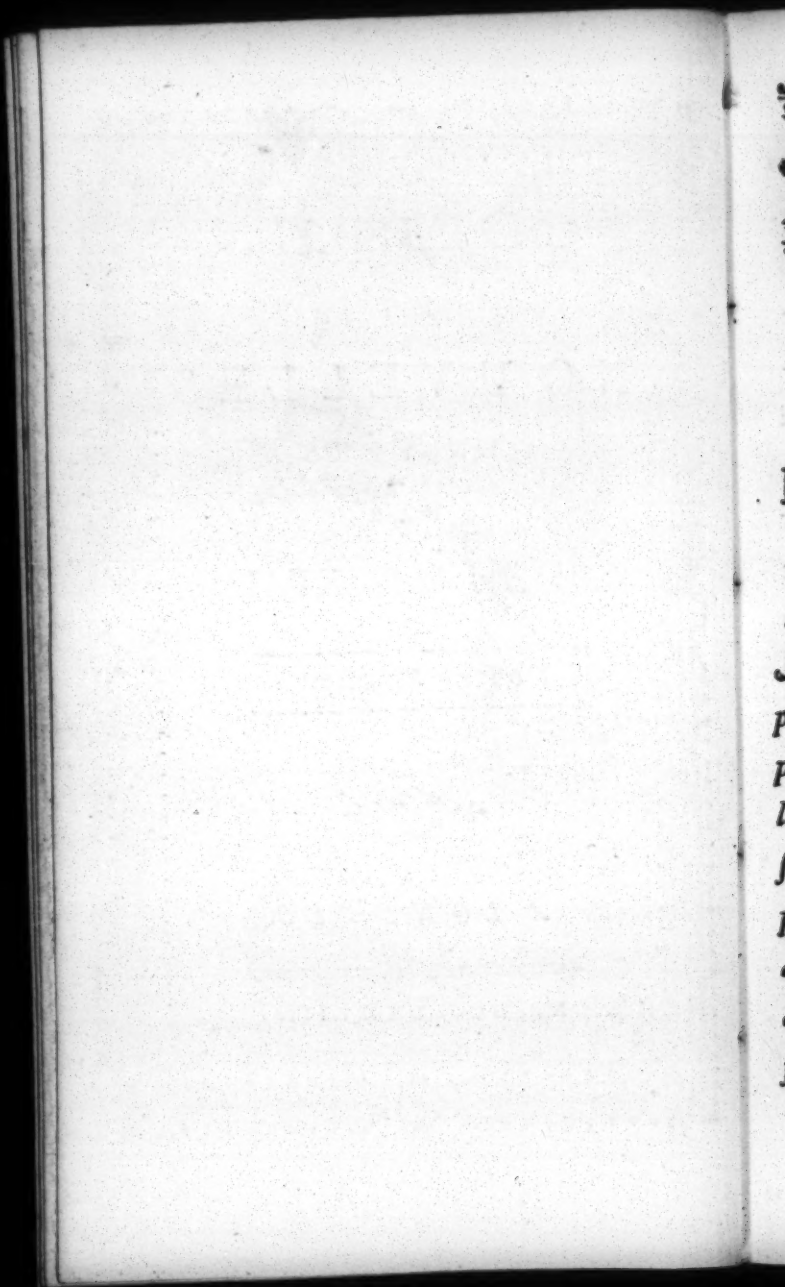
CONTES
ET
NOUVELLES
EN VERS.
PAR
M. DE LA FONTAINE.

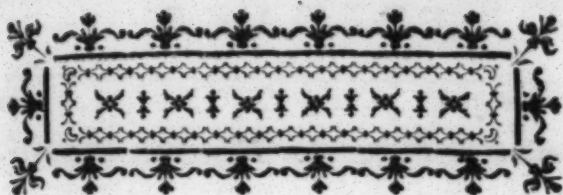
TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXVIII.







PRÉFACE

D E

L' A U T E U R.

Sur le premier Tome de ces Contes.

*J'*AVOIS résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans

Tome I.

beaucoup de peine ; & j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non-seulement cela m'est permis , mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit ; & de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens , qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen : créatures de la cabale , bien différens de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant de besoin de ces artifices que pas un autre , je ne saurois me résoudre à les employer : seulement je m'accommoderai , s'il m'est possible , au goût de mon siècle , instruit que je suis par ma propre expérience qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet , on ne peut pas dire que toutes sai-

sons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les Rondeaux, les Métamorphoses, les Bouts-rimés régner tour-à-tour : maintenant ces galanteries sont hors de mode, & personne ne s'en soucie : tant il est certain que ce qui plaît en un temps, peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, & d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits, & dans tous les siècles, sans avoir d'autre passeport que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon tems pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait, ou que j'ai cru faire dans cette édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Con-

tes , que parce qu'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus , & d'autres que j'ai accourcis ; seulement pour me diversifier & me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde , tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une , que ce livre est licentieux ; l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première , je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi ; étant une loi indispensable selon Horace , ou plutôt selon la raison & le sens commun de se conformer aux choses dont on écrit. Or qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celle-ci , comme tant d'autres l'ont fait , & avec succès , je ne crois pas qu'on

D E L' A U T E U R. v

le mette en doute : & l'on ne me sauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi , & les anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances , ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile : mais cela auroit affoibli le Conte , & lui auroit ôté de sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord , ou par leur sujet , ou par la maniere dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes , & que les plus étroites sont les meilleures : Aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la même pudeur que Virgile , ne feroit assurément rien qui vaille , & pécheroit contre les loix & la bienséance en pre-

nant à tâche de les observer. Car afin que l'on ne s'y trompe pas , en matiere de vers & de prose , l'extrême pudeur & la bienséance sont deux choses bien différentes. Ciceron fait consister la derniere à dire ce qu'il est à propos qu'on dise , eu égard au lieu , au temps , & aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé , ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne pêche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos Ecrits qui puisse faire impression sur les ames , ce n'est nullement la gaieté de ces Contes , elle passe légèrement : je craindrois plutôt une douce mélancolie , où les Romans les plus chastes & les plus modestes sont très-capables de nous plonger , & qui est une grande préparation pour l'a-

mour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes; on auroit raison si je parlois sérieusement, mais qui ne voit que ceci est jeu, & par conséquent ne peut porter coup; Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquens, & les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire; enfin qu'il y a des absurdités, & pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garants; & puis ce n'est ni le vrai, ni le vraisemblable, qui font la beauté & la grace de ces choses-ci; c'est seulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux cen-

viii P R É F A C E, &c.

seurs ; aussi-bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court , ni ne manque de sujets de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés , elle en auroit bientôt trouvé d'autres,





V I E

D E

LA FONTAINE.

CETTE courte vie de la Fontaine sera dégagée des contes populaires, sinon faux, du moins insipides & même indécens, dont l'histoire des hommes célèbres n'est que trop souvent défigurée. Ne peut-on pas les caractériser, sans entrer dans des détails puérils, qui déshonorent également & le pinceau & le portrait. On ne dira donc ici de la personne de la Fontaine, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté. L'éloge singulier, ou plutôt la fatyre en forme d'éloge, qu'on en trouve dans la continuation de l'histoire de l'Académie Françoisse par M. l'abbé d'Olivet, n'est ni l'unique, ni même la principale source où l'on a puisé ce qu'on en va lire. On s'est plutôt fié à un mémoire, fourni par le petit-fils de la Fontaine même, où l'on a trouvé

des particularités qui ne se rencontrent point ailleurs, & qui font moins de tort à l'esprit & au bon sens de ce Poète respectable, que certains petits faits qu'on a inconsidérément racontés.

Jean de la Fontaine naquit à Château-Thierry le 8 de Juillet 1621. (c'est-à-dire un an après Moliere) de Jean de la Fontaine, Maître des Eaux & Forêts, & de Françoise Pidoux, fille du Bailli de Coulommiers. On croit qu'il fit ses premières études à Reims, ville qu'il a toujours extrêmement chérie. A l'âge de dix-neuf ans il entra chez les PP. de l'Oratoire, qu'il quitta dix-huit mois après. Cette congrégation, rivale d'une Société féconde en gens d'esprit & de goût, a été l'école de plusieurs Ecrivains célèbres, & elle a donné, comme l'autre, des Membres à l'Académie Françoise.

La Fontaine ignoroit encore à vingt-deux ans ses talens singuliers pour la Poésie, lorsqu'on lut devant lui une Ode de Malherbe. Il l'écouta avec une surprise & une admiration, égales à celle d'un homme qui a l'imagination frappée d'un objet confus qu'il cherche sans le connoître : s'il vient par hasard à le rencontrer, ses regards le

DE LA FONTAINE. xj

dévorent, & son esprit satisfait le saisit avec transport. Telle fut l'impression que fit sur la Fontaine la lecture de cette Ode. Son goût se déclara, & son génie se développa aussi-tôt. Il se reconnut en quelque sorte dans l'entousiasme lyrique, dont les vers, qu'il venoit d'entendre, étoient animés; & le feu poétique, qu'il renfermoit en lui-même, sembla s'allumer à celui de Malherbe. Il se mit à lire ce Poëte, à le méditer, à l'apprendre par cœur, à le déclamer, & enfin à l'imiter. Il confia les premiers essais de sa plume à un de ses parens, nommé Pintrel, Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry. Celui-ci applaudit aux productions naissantes du jeune Poëte; il l'encouragea, & lui fit lire les meilleurs Auteurs Latins, Horace, Virgile, Térence & Quintilien. Pintrel fut donc par rapport à la Fontaine, ce que le grand-pere de Molière avoit été à l'égard de cet illustre Auteur: car tout le monde fait que c'est au goût de l'Ayeul pour la Comédie, que nous devons les charmantes pièces du petit-fils.

Nourri de la lecture des Auteurs Latins, la Fontaine passa à celle des Auteurs François & Italiens. Il fit ses délices de Rabelais, de Marot & de d'Urfé. Le premier le divertissoit par son

burlesque enjouement ; il choisit le second pour son modele en fait de style , comme celui qui avoit attrapé le vrai tour du genre naïf. Il tiroit de l'Astrée de d'Urfé ces images champêtres , qui lui sont si familières. L'Arioste & Bocace , où il a puisé la matiere de bien des contes , étoient encore au nombre de ses Auteurs favoris ; & ce qu'on ne croira peut-être pas , c'est que Platon & Plutarque faisoient un des principaux ornemens de sa Bibliothèque. Ils lui fournissoient ces belles maximes de Morale & de Politique qu'il a semées dans ses fables. Car , à l'exemple des grands maîtres , il n'y avoit point de livre qu'il ne mît à profit ; semblable à l'Abeille qui tire du suc de toutes les fleurs , & bien différent de ces Poètes paresseux & ignorans , qui , nés avec un heureux génie , sont médiocres & stériles par leur propre faute. L'esprit le plus fécond s'épuise bientôt , s'il n'est soutenu par la lecture réfléchie des bons Ecrivains.

Quoique toute sorte de liens fussent contraires au goût de la Fontaine , & que le mariage en particulier dût lui paroître un engagement bien pénible , il s'y détermina par complaisance pour ses parens , & il se laissa marier. On lui fit épouser Marie Héricard , fille d'un Lieutenant-Géné-

DE LA FONTAINE. xiiij

ral de la Ferté-Milon, patrie du grand Racine, dont il fut toujours l'ami. Sa femme avoit de la beauté, & un esprit supérieur, qui la rendoient estimable aux yeux même de son mari. Il ne composoit aucun Ouvrage qu'il ne la consultât. Cependant son goût pour la capitale du Royaume, & son éloignement pour tout ce qui sentoit la gêne, ne lui permirent pas de vivre longtemps en ménage. La fameuse Duchesse de Bouillon, niece du Cardinal Mazarin, ayant été exilée à Château-Thierry, voulut connoître la Fontaine. On le lui présenta, & il en fut goûté. Comme elle avoit l'esprit badin & enjoué, elle l'engagea à composer des pieces dans le genre qui la flattoit le plus. Telle fut, dit-on, l'origine des contes. Rappelée à Paris, elle y amena la Fontaine, qui trouva dans cette ville un de ses parens, nommé Jannart, substitut & favori de M. Fouquet. Cette rencontre attacha naturellement le Poëte à M. Fouquet, qui lui fit une pension. La Fontaine lui présentoit à chaque quartier son reçu, qui consistoit en une piece de vers. On a conservé ces quittances poétiques dans l'édition trop ample de ses Œuvres posthumes.

Jannart ayant été enveloppé dans la disgrâce de M. Fouquet, il fut exilé à Limoges, où la

Fontaine le suivit. Il nous a laissé la relation de ce voyage en douze lettres écrites à sa femme. De retour de Limoges, d'où Jannart fut bientôt rappelé, la Fontaine entra chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, en qualité de Gentilhomme. La mort précipitée de cette Princesse fit évanouir les grandes espérances de fortune, dont d'autres à sa place se feroient flattés. Il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme & M. le Duc de Bourgogne. Mesdames de Bouillon & Mazarin furent aussi du nombre de ses bienfaitrices. Madame de la Sablière, cette femme si célèbre pour qui Bernier fit l'abrégé de Gassendi, se chargea pour lui des soins domestiques, en le retirant chez elle.

Attaché à Paris par les agrémens qu'il y trouvoit, & par ses liaisons avec tous les beaux esprits de son siècle, il alloit néanmoins tous les ans, au mois de Septembre, rendre une visite à sa femme, & il menoit avec lui Racine, Despréaux, Chapelain ou quelques-autres écrivains de ce nom. Mais comme il ne vouloit pas que ces visites fussent stériles pour lui, il vendoit à chaque voyage quelque portion de son bien, qui

DE LA FONTAINE. xv

se trouva entièrement dissipé, autant par sa négligence que par sa prodigalité. Il ne passa jamais de bail de maison, & il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Sa femme, qui ne s'entendoit pas mieux que lui à faire valoir leurs terres, contribua beaucoup à la perte d'un patrimoine assez considérable, dont une partie tomba par usurpation dans des mains étrangères.

Le même esprit de simplicité, de candeur & de naïveté, que nous admirons dans les Ouvrages de la Fontaine, le caractérisoit lui-même, & jamais Auteur ne s'est mieux peint dans ses Livres. Il étoit plein de probité & de droiture, doux, ingénu, naturel, sincère, crédule, facile, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part; &, ce qui est plus rare, estimant ses confreres les Auteurs, & vivant bien avec eux. Il parloit peu, & à moins qu'il ne se trouvât avec des amis familiers, ou que le discours ne roulât sur quelque matiere qui fût de son goût, il ne paroissoit qu'un homme fort ordinaire. On a toujours remarqué que la plupart des savans & des fameux écrivains ne sont pas les plus brillans dans la société, & une conversation enjouée, toujours semée de traits d'esprit & de saillies, n'est pas, comme on fait, une marque

infaillible du génie, ni même du véritable esprit. L'illustre Rousseau avoit aussi peu de talent que la Fontaine pour la conversation, à moins qu'on ne lui parlât de Belles-Lettres, ou que son imagination ne fût échauffée par quelque dispute agréable. Voici un trait qui peint bien le caractère naïf & silencieux de notre célèbre Auteur. Ayant été invité à dîner dans une maison, comme pour amuser les convives, il mangea, & ne parla point. Il se leva de table de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie, où on l'avoit fait entrer. On lui représenta en vain qu'il n'étoit pas encore temps : il répondit : *Je prendrai le plus long.* Ce fut chez un Fermier-Général * qu'il fit si bonne chère, avec si peu de dépense d'esprit.

Ce qui est bien digne de remarque, c'est que malgré l'idée que doivent donner de lui ses contes, il avoit les mœurs pures; & on pourroit lui appliquer ce vers d'un ancien Poète :

Lasciva est nobis pagina, vita proba est.

Il ne laissoit même rien échapper de libre ni d'équivoque dans les conversations. On avoit

* M. Laugeois d'Imbercourt.

DE LA FONTAINE. xvij

beau l'agacer sur ces matieres ; il étoit toujours plein de respect pour les femmes , & ne méditoit d'elles que dans ses écrits , & en général. Ce qu'il y a même de singulier , c'est que des meres le consultoient sur l'éducation de leurs filles , & de jeunes personnes sur la maniere de se conduire dans le monde. Il donnoit d'excellens conseils , qui s'éloignoient également de la farouche austérité d'un Directeur peu éclairé , & du relâchement d'un mondain peu scrupuleux.

Il eut un fils en 1660 , qu'il garda fort peu de tems auprès de lui. A l'âge de quatorze ans , il le mit entre les mains de Monsieur de Harlay , depuis Premier Président , & lui recommanda son éducation & sa fortune. On rapporte que la Fontaine se rendit un jour dans une maison , où devoit venir son fils , qu'il n'avoit pas vu depuis long-tems. Il ne le reconnut point , & témoigna cependant à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & du goût. Quand on lui eut dit que c'étoit son fils , il répondit tranquillement : *Ah ! j'en suis bien aise.*

Cette Apathie , si recherchée par les anciens Philosophes , influoit sur toute sa conduite , & le rendoit quelquefois insensible aux injures même

du tems. Comme il étoit né avec un esprit aisé, à qui rien ne coûtoit, il n'eut jamais de Cabinet, & travailloit par-tout où il se sentoit inspiré. Madame de Bouillon allant un jour à Versailles le matin, le vit rêvant sous un arbre du Cours. Le soir, en revenant, elle le retrouva dans le même endroit & dans la même attitude, quoiqu'il fit assez froid, & qu'il eût tombé de la pluie toute la journée. La Fontaine étoit le seul qui ne s'en apperçut pas, semblable en quelque sorte au fameux Archimede, qui travailloit tranquillement, tandis que les ennemis saccoïoient la ville où il étoit, & avoient pénétré jusqu'à son logis. C'est à ces poétiques rêveries, qu'on doit attribuer toutes les histoires vraies ou fausses des disgrâces de notre Auteur.

Madame de la Sabliere, chez qui il demouroit depuis vingt ans, étant morte, il fut invité à se retirer en Angleterre par Madame Mazarin & par Saint Evremond, qui lui promirent toutes les aises & toutes les douceurs de la vie. Il y eut même plusieurs Seigneurs Anglois, qui jaloux que la France possédât un si grand homme, lui offrirent une fortune brillante, dans l'espérance de l'attirer dans leur Isle. La Fontaine ne fut point sourd à leurs sollicitations, & il se mit à appren-

DE LA FONTAINE. xix

dre l'Anglois ; mais son génie indolent & ennemi d'un travail pénible se dégoûta bientôt de l'étude d'une langue sèche & épineuse. Il renonça donc au voyage d'Angleterre. Les bienfaits de Monsieur le Duc de Bourgogne ne contribuerent pas peu à le retenir à Paris, & ce jeune Mécène, déjà héritier du goût de son Aïeul pour les Lettres, épargna à sa Patrie la douleur de perdre un de ses plus beaux esprits, & la honte de ne l'avoir pas retenu dans son sein.

Il tomba malade sur la fin de l'année 1662. Le Pere Pouget, de l'Oratoire, alla lui rendre visite, & lui parla au sujet de la Religion. La Fontaine avoit vécu dans une grande indolence sur cet article, comme sur tout le reste, se laissant guider par une simple lumière, qui ne lui découvroit que la loi naturelle. Il n'étoit ni incrédule, ni impie, & jamais il ne chercha dans des paradoxes philosophiques des principes suspects, pour justifier son irrégion ou son indifférence. Le Pere Pouget réussit à le convaincre des preuves du Christianisme. Il fit une confession générale de toute sa vie ; & prêt à recevoir le Viatique, il détesta la source de sa gloire & de son immortalité, & demanda par-

don à Dieu, en présence de Messieurs de l'Académie Française, qu'il avoit priés de se rendre chez lui par députés; protestant que s'il recouvroit la santé, il n'emploieroit son talent qu'à écrire sur des matieres de morale ou de piété.

Il vécut encore deux ans après sa conversion, & il entreprit de traduire les Hymnes de l'Eglise. Mais il n'alla pas loin, & quand même le cours de sa vie eût été prolongé, il est probable qu'il n'y auroit pas beaucoup réussi. Outre la difficulté d'exceller en ce genre, son feu poétique étoit éteint par l'âge, par le régime, & plus encore par la vie austere & pénitente qu'il s'étoit imposée à lui-même. Si dans la vigueur de son âge & de son génie, il s'étoit appliqué aux choses sacrées, il s'y seroit, sans doute, distingué, comme notre illustre Rousseau, qui n'a pas attendu ses dernières années, pour chanter les louanges divines. La Fontaine mourut à Paris, rue Plâtrière, le 13 Mars 1695, âgé de soixante-quatorze ans. Il fut enterré dans le Cimetière de Saint Joseph, à l'endroit même où son ami Moliere avoit été inhumé vingt-deux ans auparavant. On le trouva couvert d'un cilice, lorsqu'on le déshabilla; ce qui a fait dire à l'illustre fils du grand Racine :

DE LA FONTAINE. xxj

La Fontaine en gémit : à ses remords rebelle :
Sa main sert malgré lui sa plume criminelle :
Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours ,

Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours ,
Du Maître qui s'approche , il prévient la justice ;
Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Il me reste à caractériser le style de la Fontaine , & à dire un mot de ses compositions. Jamais homme n'écrivit avec plus de graces , plus de douceur , plus de naturel , plus de finesse & plus de facilité. C'est véritablement le Poëte de la nature. Vous ne sentez nulle part le travail ni la gêne ; il voyoit éclore sous sa main ces fleurs , qui coûtoient des veilles aux Boileaux & aux Racines. La Fontaine , plongé dans les douceurs d'un tranquille délire , n'éprouva certainement jamais , ni fureurs , ni transports , ni fougueux enthousiasme. On diroit que ses Fables sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux Inventeur de l'Apologue & son admirable Copiste. Aussi élégant , aussi naturel , moins pur à la vérité , mais aussi moins froid & moins nud que Phedre , il a attrapé le point de perfection dans ce genre ; & ceux qui ont couru la même carrière , quoiqu'avec beaucoup de mérite , sont

restés bien-loin derriere lui. Ses Contes sont un parfait modele de style historique dans le genre familier. Quelle exactitude, quelle aisance, quelle vivacité dans la narration ! On est cependant obligé de dire qu'il ne met pas toujours la dernière main à un ouvrage, qu'il est quelquefois négligé, & qu'il se trouve dans cet excellent Auteur des vices de construction & quelques défauts de langage. Il faut que ceux qui le lisent, sachent discerner ces petites fautes, & ne les prennent pas pour des autorités. Mais sa poésie seroit peut-être moins admirable, si elle étoit plus travaillée, & cette molle négligence décele le grand Maître, & l'Ecrivain original. C'est le caractère des esprits faciles d'être ainsi peu châtiés, & comme indépendans des regles ; à l'exemple de plusieurs grands Peintres, dont nous n'avons aucun Tableau, où il n'y ait quelque petite partie négligée. Chapelle & Chaulieu ne sont pas sur la langue plus exacts & plus scrupuleux que la Fontaine. Peut-être aussi que si ce dernier n'avoit pas essayé trop de genres indifférens, il auroit mis plus de correction dans ses Ecrits. C'est lui-même qui nous le dit, & voici comme il peint son inconstance :

Papillon du Parnasse, & semblable aux Abeilles,

DE LA FONTAINE. xxiiij

A qui le bon Platon compare nos merveilles ;
Je suis chose légère , & vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur , & d'objet en objet :
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire ;
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.

Madame de Sevigné étoit fort courroucée de cette légèreté de la Fontaine. » Je voudrois , » dit-elle , dans une de ses Lettres , faire une » Fable qui lui fit entendre combien cela est » misérable , de forcer son esprit à sortir de son » genre ; & combien la folie de vouloir chanter » sur tous les tons fait une mauvaise musique. » Quelle vivacité cette Dame n'eût-elle donc pas montrée , si de son temps il y avoit eu un Poëte assez téméraire pour essayer non-seulement tous les genres de Poésie , mais tous les genres de Littérature ! La Fontaine du moins n'a écrit ni sur la Physique ni sur l'Histoire. Son ambition se bornoit à exceller dans son art, se mettant peu en peine de tous les progrès qu'on pouvoit faire dans les autres.

La postérité de la Fontaine subsiste encore aujourd'hui. Le fils qu'il avoit eu de Marie Hericard en

1660 . est mort en 1722 , & a laissé un fils & trois filles. La famille jouit d'un privilege bien honorable pour la mémoire du Poëte , & pour celle du Magistrat qui l'accorda. La femme de la Fontaine ayant été inquiétée après la mort de son mari , pour le paiement de quelques charges publiques , Monsieur d'Armenonville , alors Intendant de Soissons , écrivit à son Subdélégué , qu'il vouloit que la famille de la Fontaine fût exempte à l'avenir de toute taxe & de toute imposition. Tous les Intendans de Soissons se sont fait depuis un honneur de confirmer cette grace , & les descendans de notre Poëte conservent précieusement la Lettre de M. d'Armenonville , aussi glorieuse pour ce grand Magistrat qui protégeoit les Lettres , que , &c.





CONTES
DE
LA FONTAINE.

JOCONDE.

Nouvelle tirée de l'Arioste.

JADIS régnoit en Lombardie
Un Prince aussi beau que le jour,
Et tel que des beautés qui régnoient à sa Cour,
La moitié lui portoit envie,

Tome I.

A

L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour en se mirant : Je fais, dit-il, gageure,
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas;
Et gage, si l'on veut, la meilleure province
De mes états;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome.

Sire, dit-il, si votre Majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frere;
Aux plus charmans il n'en doit guere:
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais les cœurs de vos
Dames :

Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait ; il vous faut un second.

Là-dessus Astolphe répond :
(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)

JOCONDE.

3

Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frere : amenez-le nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit ;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit.
Le Gentilhomme part, & va querir Joconde.
(C'est le nom que ce frere avoit)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde,
Marié depuis peu ; content, je n'en fais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive, & lui fait l'ambassade,
Enfin il le persuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puissant, & d'ailleurs fort aimable,
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi, tu me quittes, disoit-elle !
As-tu bien l'ame assez cruelle,
Pour préférer à ma constante amour

Les faveurs de la Cour ?

Tu fais qu'à peine, elles durent un jour.

Qu'on les conserve avec inquiétude,

Pour les perdre avec désespoir.

Si tu te lasses de me voir,

Songe au moins qu'en ta solitude

Le repos regne jour & nuit,

Que les ruisseaux n'y font du bruit

Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.

Croi-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,

Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,

Enfin moi, qui devois me nommer la premiere.

Mais ce n'est plus le tems, tu ris de mon amour :

Va, cruel, va montrer ta beauté singuliere;

Je mourrai, je l'espere, avant la fin du jour.

L'histoire ne dit point, ni de quelle maniere

Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,

Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;

Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.

Difons que la douleur l'empêcha de parler :

C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.

Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,

L'accable de baisers, & pour comble lui donne

Un brasselet de façon fort mignonne,

En lui difant : ne le perds pas,

Et qu'il soit toujours à ton bras,

J O C O N D E.

5

Pour te reffouvenir de mon amour extrême ;
Il est de mes cheveux, je l'ai tissé moi-même :
Et voilà de plus mon portrait
Que j'attache à ce brasselet.
Vous autres bonnes gens, eussiez cru que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame ;
Moi, qui fais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en ferois à bon droit défié.
Joconde partit donc ; mais ayant oublié
Le brasselet & la peinture :
Par je ne fais quelle aventure,
Le matin même il s'en souvient.
Au grand galop sur ses pas il revient,
Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne, & sans être entendu,
Il monte dans sa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdaud de valet sur son sein étendu.
Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde,
Mais cependant il n'en fit rien :
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces amans il ne le falloit pas ;

Car son honneur l'obligeoit en ce cas ,
De leur donner le trépas.

Vis , méchante , dit-il tout bas ,
A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-dessus se remet en chemin ,
Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie , au fort de son chagrin :
Encor si c'étoit un blondin ;

Je me consolerois d'un si sensible outrage ;
Mais un gros lourdaud de valet !
C'est à quoi j'ai plus de regret :
Plus j'y pense , & plus j'en enrage.

Du l'amour est aveugle , ou bien il n'est pas sage ,
D'avoir assemblé ces amans.
Ce sont , hélas ! ses divertissemens ;
Et possible est-ce par gageure
Qu'il a causé cette aventure ,

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour ,
Qui devoit charmer tout le monde.

Les Dames le voyant arriver à la Cour ,
Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse ,
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?

Quoi , le pauvre homme a la jaunisse :
Ce n'est pas pour nous la donner.

A quel propos nous amener
Un galant, qui vient de jeûner
La quarantaine ?

On se fût bien passé de prendre tant de peine.
Astolphe étoit ravi ; le frere étoit confus,
Et ne savoit que penser là-dessus :
Car Joconde cachoit avec un soin extrême,
La cause de son ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavés & son visage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié ; d'ailleurs , cette tristesse
Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux.
L'un des plus grands suppôts de l'Empire amoureux
Consuinoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé :
Car un jour étant seul en une galerie,
Lieu solitaire & tenu fort secret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,
Le propre discours que voici.
Mon cher Curtade, mon souci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace ;
Je ne vois pourtant, Dieu merci,

Pas une beauté qui m'efface :
Cent Conquérans voudroient avoir ta place ,
Et tu sembles la mépriser ;
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque Page
Au lansquenet ,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le message ;
Tu t'es mis contr'elle à jurer ,
A la maudire , à murmurer ,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite ,
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite.
Qui fut bien étonné , ce fut notre Romain :
Je donnerois jusqu'à demain ,
Pour deviner qui tenoit ce langage ,
Et quel étoit le personnage
Qui gardoit tant son quant à moi.
Ce bel Adon étoit le Nain du Roi ,
Et son amante étoit la Reine.
Le Romain sans beaucoup de peine ,
Les vit , en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.
Ces amans se fioient au soin de Dorimene ;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là.
Mais la laissant tomber , Joconde la trouva ;
Puis s'en servit , puis en tira
Consolation non petite ,

Car voici comme il raisonna.
 Je ne suis pas le seul : & puis que même on quitte
 Un Prince si charmant pour un Nain contrefait ,
 Il ne faut pas que je m'irrite
 D'être quitté pour un valet.

Ce penser le console ; il reprend tous ses charmes ,
 Il devient plus beau que jamais :
 Telle pour lui verse des larmes
 Qui se moquoit de ses attraits.
 C'est à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique :
 Astolphe y prend mainte pratique.
 Cela n'en fut que mieux ; il en avoit assez.
 Retournons aux amans que nous avons laissez.

Après avoir tout vu, le Romain se retire ,
 Bien empêché de ce secret.
 Il ne faut à la Cour ni trop voir , ni trop dire :
 Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait ,
 Pour une semblable nouvelle.
 Mais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zele
 Un prince libéral qui le favorisoit ,
 Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.

Or comme avec les Rois il faut plus de mystere
 Qu'avecque d'autres gens, sans doute , il n'en
 faudroit ,

Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le discours doit leur déplaire,
Ce seroit être mal-adroit ;
Pour adoucir la chose , il fallut que Joconde
Depuis l'origine du Monde
Fit un dénombrement des Rois & des Césars ,
Qui, sujets comme nous à ces communs hazards ,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique ,
Avoient vu leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique ,
Et l'avoient vu , sans succomber
A la douleur , sans se mettre en colere ,
Et sans en faire pire chere.
Moi , qui vous parle , Sire , ajouta le Romain ,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin ,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître cocuage ,
Pour un des Dieux du mariage ;
Et comme tel de lui sacrifier.
Là-dessus il conta ; sans en rien oublier ,
Toute sa déconvenue ;
Puis vint à celle du Roi.
Je vous tiens , dit Astolphe , homme digne de foi :
Mais la chose , pour être crue ,
Mérite bien d'être vue.
Menez-moi donc sur les lieux.
Cela fut fait , & de ses propres yeux

Astolphe vit des merveilles
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus,
Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus :
Il fut comme accablé de ce cruel outrage ;
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant homme , & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.
Nos femmes , se dit-il, nous en ont donné d'une ;
Nous voici lâchement trahis :
Vengeons-nous-en , & courons le pays ;
Cherchons par-tout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein ,
Nous changerons nos noms , je laisserai mon train ;
Je me dirai votre cousin ,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance ;
Plus de plaisir , plus de commodité ,
Que si j'étois suivi selon ma qualité.
Joconde approuve fort le dessein du voyage ,
Il nous faut dans notre équipage ,
Continua le Prince , avoir un livre blanc ,
Pour mettre le nom de celles
Qui ne seront pas rebelles ,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie ,
Si devant que sortir des confins d'Italie ,

Tout notre livre ne s'emplit ;
Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux , nous avons de l'esprit :
Avec cela bonnes lettres de change :
Il faudroit être bien étrange ,
Pour résister à tant d'appas ,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui sèmeront l'argent & la fleurette ,
Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt , & le livre sur-tout ,
Nos galans se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout !
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie :
Nouveaux objets , nouvelle proie :
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux !
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire !
Il n'est en la plupart des lieux
Femme d'Echevin ni de Maire ,
De Podestat , de Gouverneur ,
Qui ne tienne à fort grand honneur ,
D'avoir en leur registre place ,
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entens déjà maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait.
Car , dira-t-on , quelque parfait

Que puisse être un galant dedans cette science ,
Encor faut-il du tems pour mettre un cœur à bien.

S'il en faut , je n'en fais rien :

Ce n'est pas mon métier de cajoller personne :

Je le rend comme on me le donne ;

Et l'Arioste ne ment pas.

Si l'on vouloit à chaque pas

Arrêter un conteur d'histoire ,

Il n'auroit jamais fait : suffit qu'en pareil cas

Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos aventuriers eurent goûté de tout ,

(De tout un peu , c'est comme il faut l'entendre)

Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœur à bout

Que nous voudrons en entreprendre ;

Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.

Arrêtons-nous pour un tems quelque part ;

Et cela plutôt que plus tard ;

Car en amour , comme à la table ,

Si l'on en croit la faculté ,

Diversité de mets peut nuire à la santé.

Le trop d'affaire nous accable :

Ayons quelque objet en commun ;

Pour tous les deux c'est assez d'un.

J'y consens , dit Joconde , & je fais une Dame

Près de qui nous aurons toute commodité.

Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme

D'un des premiers de la cité.

Rien moins , reprit le Roi ; laissons la qualité :

Sous les cotillons des grisettes

Peut loger autant de beauté ,

Que sous les jupes des coquettes.

D'ailleurs , il n'y faut point faire tant de façon :

Etre en continuel soupçon ,

Dépendre d'une humeur fiere , brusque , ou volage ,

Chez les Dames de haut parage

Ces choses sont à craindre , & bien d'autres encor.

Une grisette est un trésor :

Car sans se donner de la peine ,

Et sans qu'aux bals on la promene ,

On en vient aisément à bout ;

On lui dit ce qu'on veut , bien souvent rien du tout.

Le point est d'en trouver une qui soit fidelle ,

Choisissons-la toute nouvelle ,

Qui ne connoisse encor ni le mal , ni le bien.

Prenons , dit le Romain , la fille de notre hôte ;

Je la tiens pucelle sans faute ,

Et si pucelle , qu'il n'est rien

De plus puceau que cette belle ;

Sa poupée en fait autant qu'elle.

J'y songeois , dit le Roi , parlons-lui dès ce soir ;

Il ne s'agit que de savoir ,

Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle ,

Si son cœur se rend à nos vœux ,

La premiere leçon du plaisir amoureux.

Je fais que cet honneur est pure fantaisie ;
Toutefois étant Roi , l'on me le doit céder :
Du reste il est aisé de s'en accommoder.
Si c'étoit , dit Joconde , une cérémonie ,
Vous auriez droit de prétendre le pas ;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au fort , c'est la justice ;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'Evêque , hélas , ils se battoient ,
Les bonnes gens qu'ils étoient.
Quoi qu'il en soit , Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir
Pour quelque petite affaire ,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent séoir ,
Louerent sa beauté , tâcherent de lui plaire ,
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si précieux
Son cœur fit peu de résistance :
Le marché se conclut ; & dès la même nuit ,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence ,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place ,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois , & sur-tout du Romain ,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne , & c'est en vain

Que de ce point on s'embarrasse;
Car il n'est si sotte après tout
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde :
Salomon qui grand-clerc étoit ,
Le reconnoit en quelque endroit ,
Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.
Il se tint content pour le coup ,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien , & maitre pucelage
Joua de mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le tems , à cela près , fut très-bien employé ,
Et si bien , que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor ,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :
Il se douta du fait , la guêta , la surprit ,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'appaiser , la belle lui promit ,
Foi de fille de bien , que sans aucune faute ,
Leurs hôtes délogés , elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai souci , dit-il , ni d'hôtesse ni d'hôte :
Je veux cette nuit même , ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout ,

Dit

J O C O N D E.

27

Dit la fille fort affligée ?

De les aller trouver je me suis engagée ;

Si j'y manque , adieu l'anneau ,

Que j'ai gagné bien & beau.

Faisons que l'anneau vous demeure ,

Reprit le garçon tout-à-l'heure.

Dites-moi seulement , dorment-ils fort tous deux ?

Oui , reprit-elle , mais entr'eux

Il faut que toute nuit je demeure couchée ,

Et tandis que je suis avec l'un empêchée ,

L'autre attend sans mot dire , & s'endort bien

souvent

Tant que le siege soit vacant :

C'est-là leur mot. Le gars dit à l'instant ,

Je vous irai trouver pendant leur premier somme.

Elle reprit. Ah ! gardez-vous-en bien ,

Vous seriez un mauvais homme.

Non , non , dit-il , ne craignez rien ,

Et laissez ouverte la porte.

La porte ouverte elle laissa :

Le galant vint , & s'approcha

Des pieds du lit ; puis fit en sorte ,

Qu'entre les draps il se glissa :

Et Dieu fait comme il se plaça ,

Et comme enfin tout se passa :

Et de ceci , ni de cela

Ne se doute le moins du monde

Tome I.

B

Ni le Roi Lombard , ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla ,
Bien étonné de telle aubade.
Le Roi Lombard dit à par soi ,
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop , & sur ma foi ,
C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon ayant repris haleine ,
S'en donna pour le jour , & pour le lendemain ;
Enfin pour toute la semaine.
Puis les voyant tous deux rendormis , à la fin
Il s'en alla de grand matin ,
Toujours par le même chemin ;
Et fut suivi de la Donzelle ,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillés , le Roi dit au Romain ;
Frere , dormez jusqu'à demain :
Vous en devez avoir envie ,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
Comment , dit le Romain : mais vous-même , à
propos .
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi , dit le Roi , j'ai toujours attendu ,
Et puis voyant que c'étoit temps perdu ,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron ;

Sans en avoir d'autre raison ,
Que d'éprouver ma patience ;
Je me suis , malgré moi , jusqu'au jour endormi.

Que s'il vous eût plu , notre ami ,
J'aurois couru volontiers quelque poste.

C'eût été tout , n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous : qu'y feroit-on ?

Pour Dieu , reprit son compagnon ,
Cessez de vous railler , & changeons de matiere :
Je suis votre vassal , vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette toute entiere.

Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;
Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
Il pourra , dit le Roi , durer toute ma vie ,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire , dit le Romain , trêve de raillerie ;
Donnez-moi mon congé , puisqu'il vous plaît ainsi.
Astolphe se piqua de cette repartie ;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir ,

Si le Roi n'eût fait venir

Tout incontinent la belle.

Ils lui dirent : Jugez-nous ,

En lui contant leur querelle.

Elle rougit , & se mit à genoux ;

Leur confessa tout le mystere.

Loin de lui faire pire chere ,

Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné ;
Et maint bel écu couronné ,
Dont peu de temps après on la vit mariée ,
Et pour pucelle employée.

Ce fut parlà que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures ,
Se voyant chargés de lauriers ,
Qui les rendront fameux chez les races futures.
Lauriers d'autant plus beaux , qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse , & quelques feintes larmes :
Et que loin des dangers & du bruit des alarmes
L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de
belles ,
Et leur livre étant plus que plein ,
Le Roi Lombard dit au Romain :
Retournons au logis par le plus court chemin :
Si nos femmes sont infidelles ,
Consolons-nous ; bien d'autres le font qu'elles.
La constellation changera quelque jour :
Un temps viendra , que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes :

A présent on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris & des
femmes.

D'ailleurs , tout l'Univers est plein
De maudits enchanteurs , qui des corps & des ames
Font tout ce qui leur plaît : savons-nous si ces gens
(Comme ils sont traîtres & méchans ,
Et toujours ennemis , soit de l'un , soit de l'autre)
N'ont point enforcélé , mon épouse & la vôtre ,

Et si par quelque étrange cas ,
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas ?
Ainsi que bon bourgeois achevons notre vie ,
Chacun près de sa femme , & demeurons-en là.
Peut-être que l'absence , ou bien la jalousie
Nous ont rendu leurs cœurs , que l'hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux aventuriers au logis retournés
Furent très-bien reçus , pourtant un peu grondés ,
Mais seulement par bienfiance.

L'un & l'autre se vit de baisers régale.
On se récompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé , sauté , ballé :
Et du Nain nullement parlé ,
Ni du valet , comme je pense.

Chaque époux s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,

Le plus heureux, le plus content du monde.

La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point :

Autant en fit la femme de Joconde :

Autant en font d'autres qu'on ne fait point.





LE COCU BATTU, ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Bocace.

N'A pas long-tems de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guere ;
Et volontiers en chemin séjournoit ,
Quand par hazard le galant rencontroit
Bon vin , bon gîte , & belle chambriere.
Avint qu'un jour en un bourg arrêté ,
Il vit passer une Dame jolie ,
Leste , pimpante , & d'un Page suivie ,

24 LE COCU BATTU,

Et la voyant, il en fut enchanté,
La convoita, comme bien favoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté,
De vertu peu; chose assez ordinaire.
La Dame étoit de gracieux maintien,
De doux regards, jeune, fringante & belle;
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle,
Tant se la mit le drole en la cervelle,
Que dans sa peau peu ne point ne duroit:
Et s'informant comment on l'appelloit,
C'est, lui dit-on, la Dame du village;
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
Mais comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.

Notre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le Pèlerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau,
Qui cherchoit maître & qui favoit tout faire.
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour Fauconnier le loua bien & beau;
Non toutefois sans l'avis de sa femme.

Le Fauconnier plut très-fort à la Dame,
 Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
 Guere ne mit à déclarer sa flamme.
 Ce fut beaucoup, car le vieillard étoit
 Fou de sa femme, & fort peu la quittoit;
 Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
 Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,
 Eût demeuré volontiers en sa place.
 La jeune Dame en étoit bien d'accord:
 Ils n'attendoient que le tems de mieux faire.
 Quand je dirai qu'il leur en tarδοit fort,
 Nul n'osera soutenir le contraire.
 Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
 Leur inspira la ruse que voici.
 La Dame dit un soir à son mari:
 Qui croyez-vous le plus rempli de zele
 De tous vos gens? Ce propos entendu,
 Messire Bon lui dit: J'ai toujours cru
 Le Fauconnier garçon sage & fidele,
 Et c'est à lui que plus je me fierois.
 Vous auriez tort, repartit cette belle;
 C'est un méchant: il me tint l'autre fois
 Propos d'amour, dont je fus si surprise,
 Que je pensai tomber tout de mon haut;
 Car qui croiroit une telle entreprise?
 Dedans l'esprit il me vint aussi-tôt
 De l'étrangler, de lui manger la vue:

26 *LE COCU BATTU,*

Il tint à peu ; je n'en fus retenue
 Que pour n'oser un tel cas publier :
 Même , à dessein qu'il ne le pût nier ,
 Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
 Et cette nuit , sous un certain poirier ,
 Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
 Mon mari , dis-je , est toujours avec moi ,
 Plus par amour que doutant de ma foi ;
 Je ne me puis dépêtrer de cet homme ,
 Sinon la nuit , pendant son premier somme :
 D'auprès de lui tâchant de me lever ,
 Dans le jardin je vous irai trouver.
 Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
 Messire Bon se mit fort en colère.
 Sa femme dit : Mon mari , mon époux ,
 Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
 Dans le jardin attrapez-le vous-même :
 Vous le pourrez trouver fort aisément ;
 Le poirier est à main gauche en entrant.
 Mais il vous faut user de stratagème :
 Prenez ma jupe , & contrefaites-vous ;
 Vous entendrez son insolence extrême :
 Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups ,
 Que le galant demeure sur la place.
 Je suis d'avis que le friponneau fasse
 Tel compliment à des femmes d'honneur.
 L'époux retint cette leçon par cœur.

Onc il ne fut une plus forte dupe
 Que ce vieillard, bon homme au demeurant.
 Le tems venu d'attraper le galant,
 Messire Bon se couvrit d'une jupe,
 S'encorneta, courut incontinent
 Dans le jardin, où ne trouva personne :
 Garde n'avoit; car tandis qu'il frissonne,
 Claque des dents, & meurt quasi de froid,
 Le Pélerin, qui le tout observoit,
 Va voir la Dame, avec elle se donne
 Tout le bon tems qu'on a, comme je crois;
 Lors qu'amour seul étant de la partie,
 Entre deux draps on tient femme jolie,
 Femme jolie, & qui n'est point à soi.

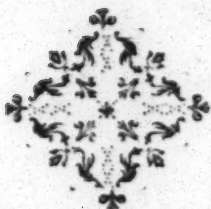
Quand le galant un assez bon espace
 Avec la Dame eût été dans ce lieu,
 Force lui fut d'abandonner la place :
 Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
 Dans le jardin il court en diligence.
 Messire Bon, rempli d'impatience,
 A tous momens sa paresse maudit.
 Le Pélerin, d'aussi loin qu'il le vit,
 Feignit de croire appercevoir la Dame;
 Et lui cria : Quoi donc, méchante femme,
 A ton mari tu brassois un tel tour ?
 Est-ce le fruit de son parfait amour ?

28 LE COCU BATTU;

Dieu, sois témoin que pour toi j'en ai honte;
 Et de venir ne tenoit quasi compte,
 Ne te croyant le cœur si perversi,
 Que de vouloir tromper un tel mari.
 Or bien, je vois qu'il te faut un ami:
 Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure;
 Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
 C'est seulement pour éprouver ta foi;
 Et ne t'attends de m'induire à luxure:
 Grand pécheur suis; mais j'ai là, Dieu merci,
 De ton honneur encor quelque fouci.
 A Monseigneur ferois-je un tel outrage?
 Mais, foi de Dieu, ce bras te châtierà,
 Et Monseigneur puis après le fera.
 Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie;
 Et tout ravi disoit entre ses dents:
 Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
 Femme & valet si chastes, si prudents.
 Ce ne fut tout: car à grands coups de gaule
 Le Pèlerin vous lui froisse une épaule,
 De horions laidement l'accôûtra.
 Jusqu'au logis ainsi le convoya.
 Messire Bon eût voulu que le zele
 De son valet n'eût été jusques-là;
 Mais le voyant si sage & si fidele,
 Le bon hommeau des coups se consola;
 Dedans le lit sa femme il retrouva,

ET C O N T E N T. 29

Lui conta tout , en lui disant : Ma mie ,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor ,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet : c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
Pas n'y faudra , lui repartit la Dame ;
Et de ceci je vous donne ma foi.







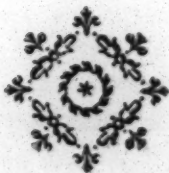
LE MARI CONFESSEUR.

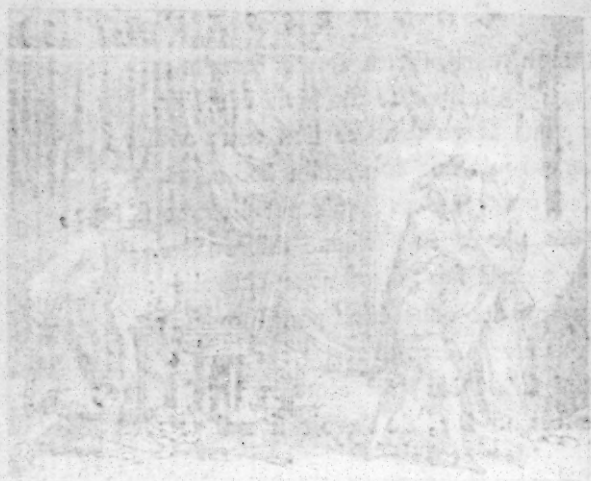
Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

MESSIRE Artus , sous le Grand Roi François ,
Alla servir aux guerres d'Italie ,
Tant qu'il se vit , après maints beaux exploits ,
Fait chevalier en grand cérémonie.
Son général lui chauffa l'épéron ,
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne lui dût plus contester le passage.

Si s'en revient tout fier en son village ;
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison :
Il la retrouve en bonne compagnie ,
Danfant , sautant , menant joyeuse vie ;
Et des muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire ,
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire :
Depuis que j'ai mon village quitté ,
Si j'étois crû , dit-il , en dignité
De cocuage & de chevalerie :
C'est moitié trop : sachons la vérité.
Pour ce s'avise un jour de confrerie ,
De se vêtir en prêtre , & confesser.
Sa femme vint à ses pieds se placer.
De prime abord font par la bonne Dame
Expédiés tous les péchés menus ;
Puis à leur tour les grands étant venus ,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Pere , dit-elle , en mon lit font reçus
Un gentilhomme , un chevalier , un prêtre.
Si le mari ne se fut fait connoître ,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus :
Courte n'étoit pour sûr la Kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là-dessus ;
Dont bien lui prit. Ah , dit-il , infidelle !
Un prêtre même ! A qui crois-tu parler ?

A mon mari , dit la fausse femelle ,
Qui d'un tel pas se fût bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler ;
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas , qu'étant homme si sage ;
Vous n'ayez su l'énigme débrouiller.
On vous a fait , dites-vous chevalier :
Auparavant vous étiez gentilhomme :
Vous êtes prêtre avecque ces habits.
Beni soit Dieu , dit alors le bon-homme ;
Je suis un sot , de l'avoir si mal pris.





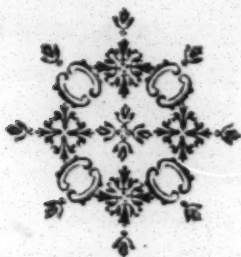


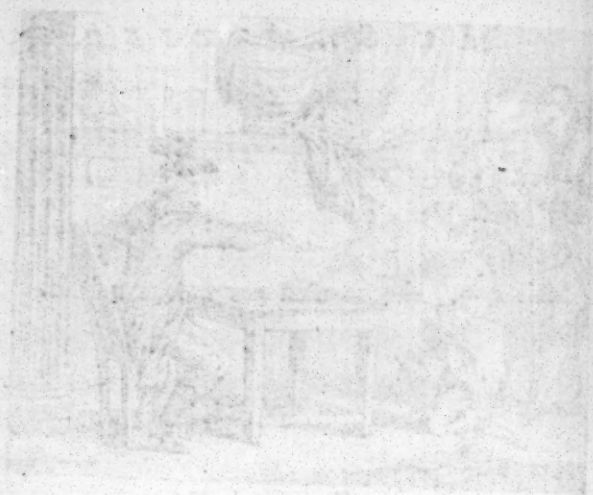
LE SAVETIER.

UN savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, & fut très-avisé.
Les bonnes gens qui n'étoient à leur aise,
S'en vont prier un marchand peu rusé,
Qu'il leur prêtât, deffous bonne promesse,
Mi-muid de grain; ce que le marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les presse;
Dieu fait pourquoi: le galant, en effet,
Crût que par-là baiseroit la commere.
Vous avez trop de quoi me satisfaire,
(Ce lui dit-il) & sans déboursier rien;

Accordez-moi ce que vous savez bien.
Je songerai, répond-elle, à la chose.
Puis vient trouver Blaise tout aussi-tôt ;
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit : Parbleu, femme, il nous faut
Sans coup férir, rattraper notre somme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule.
De la donner je ne crois qu'il recule :
Puis toufferez, afin de m'avertir ;
Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta ;
Dont le mari puis après se vanta ;
Si que chacun glosoit sur ce mystère.
Mieux eût valu touffer après l'affaire,
(Dit à la belle un des plus gros bourgeois)
Vous eussiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or ça, belle, entre nous ?
Elle répond : Ah, Monsieur ! croyez-vous

Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames ?
(Notez qu'illec avec deux autres femmes
Du gros bourgeois l'épouse étoit aussi)
Je pense bien, continua la belle ,
Qu'en pareil cas Madame en use ainsi :
Mais quoi , chacun n'est pas si sage qu'elle :







LE PAYSAN

Qui avoit offensé son Seigneur.

UN payfan son seigneur offensa.
L'histoire dit que c'étoit bagatelle :
Et toutefois ce seigneur le tença
Fort rudement ; ce n'est chose nouvelle :
Coquin, dit-il, tu mérites la hard :
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon ; & de trois peines l'une
Tu peux choisir : ou de manger trente aulx ;
J'entends sans boire, & sans prendre repos ;

Ou de souffrir trente bons coups de gaules
Bien appliqués sur tes larges épaules ,
Ou de payer sur le champ cent écus.
Le payfan consultant là-dessus :
Trente aux sans boire ! Ah, dit-il , en soi-même :
Je n'appris onc à les manger ainsi ;
De recevoir les trente coups aussi ,
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus , c'est le pire de tous.
Incertain donc il se mit à genoux ,
Et s'écria : Pour Dieu , miséricorde :
Son seigneur dit : Qu'on apporte une corde.
Quoi le galant m'ose répondre encor ?
Le payfan , de peur qu'on ne le pende ,
Fait choix de l'ail : & le seigneur commande
Que l'on en cueille , & sur-tout du plus fort.
Un après un , lui-même il fait le compte :
Puis quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine , il les met dans un plat ;
Et cela fait , le malheureux pied-plat
Prend le plus gros , en pitié le regarde ,
Mange : & rechigne , ainsi que fait un chat ,
Dont les morceaux sont frottés de moutarde.
Il n'oseroit de la langue y toucher.
Son seigneur rit , & sur-tout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe , aussi fait le deuxième ,

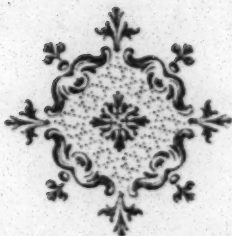
Au tiers il dit : Que le diable y ait part.
 Bref il en fut à grand'peine au douzieme,
 Que s'écriant, Haro, la gorge m'ard;
 Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire;
 Son seigneur dit : Ah, ah, sire Grégoire,
 Vous avez soif! Je vois qu'en vos repas
 Vous humectez volontiers le lampas;
 Or buvez donc, & buvez à votre aise :
 Bon prou vous fasse : holà, du vin, holà.
 Mais mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
 Il vous faudra choisir après cela
 Des cent écus, ou de la bastonnade,
 Pour suppléer au défaut de l'aillade.
 Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés,
 Que les aulx soient sur les coups précomptés :
 Car pour l'argent, par trop grosse est la somme :
 Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme ?
 Hé bien, souffrez les trente horions,
 Dit le Seigneur : mais laissons les oignons.
 Pour prendre cœur le vassal en sa panse
 Loge un long trait, se munit le dedans :
 Puis souffre un coup avec grande constance.
 Au deux il dit : Donnez-moi patience,
 Mon doux Jesus, en tous ces accidens.
 Le tiers est rude : il en grince les dents,
 Se courbe tout, & faute de sa place.
 Au quart il fait une horrible grimace,

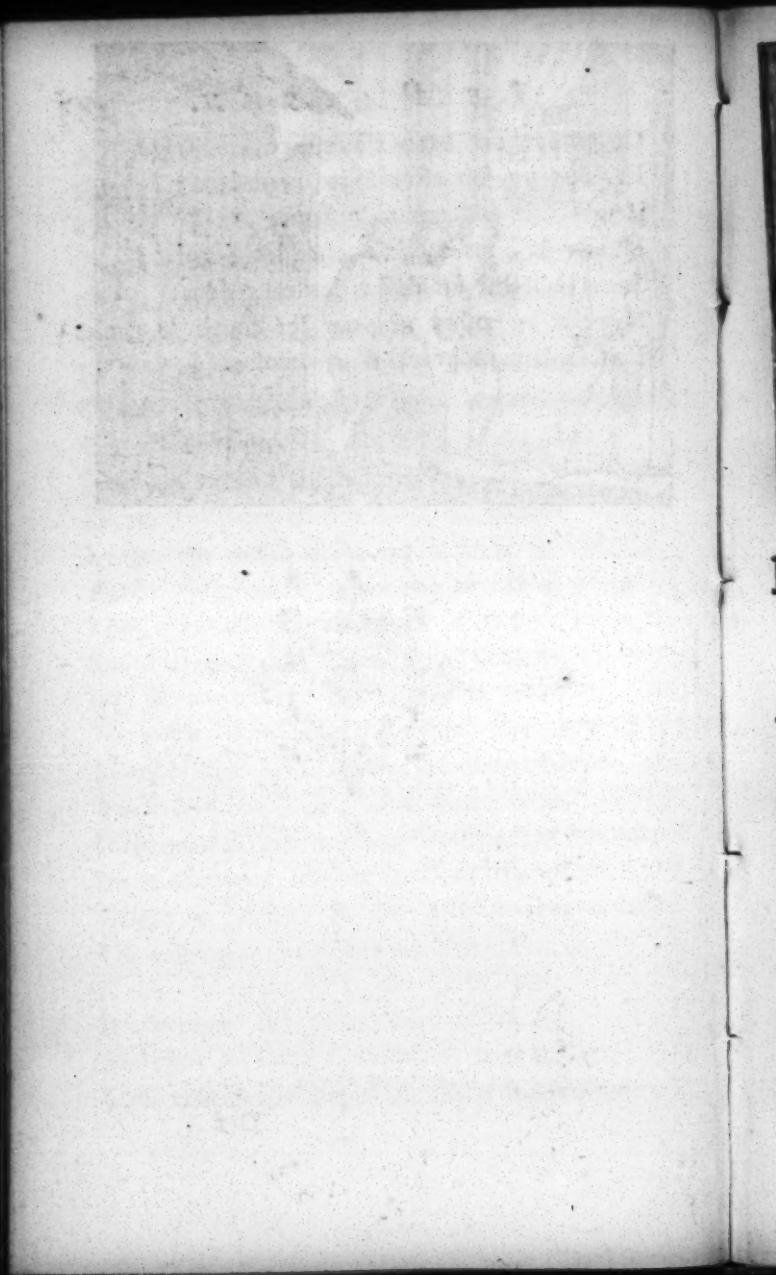
Tome I.

D

Au cinq un cri : mais il n'est pas au bout ;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts gaillards ont chacun un bâton ,
Qu'ils font tomber par poids & par mesure ,
En observant la cadence & le ton :
Le malheureux n'a rien qu'une chanson.
Grace , dit-il : mais , las ! point de nouvelle ;
Car le Seigneur fait frapper de plus belle ,
Juge des coups , & tient sa gravité ,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups , d'un ton piteux il crie :
Pour Dieu cessez ; hélas ! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit : Payez donc cent écus ,
Net & comptant : je fais qu'à la desseire
Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt , votre compere Pierre
Vous en peut bien assister entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'osant presque répondre
Court au magot , & dit : C'est tout mon fait.
On examine , on prend un trebuchet.
L'eau cependant lui coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace ,
Mais que lui sert ? Il convient tout payer ,
C'est grand'pitié quand on fâche son maître.

Ce payfan eut beau s'humilier,
 Et pour un fait assez léger peut-être ;
 Il se sentit enflammer le gosier ,
 Vuidier la bourse , émoucher les épaules ;
 Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
 Ni pour les aulx , ni pour les coups de gaules ,
 Fait seulement grace d'un carolus.







LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

UN Roi Lombard (les Rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire :)
Ce dernier-ci , dont parle en ses écrits
Maître Bocace , auteur de cette histoire ,
Portoit le nom d'Agiluf en son tems.
Il épousa Teudelingue la belle ,
Veuve du Roi dernier mort sans enfans ,
Lequel laissa l'état sous la tutelle
De celui-ci , Prince sage & prudent ,
Nulle beauté n'étoit alors égale.

46 *LE MULETIER.*

A Teudelingue; & la couche royale
 De part & d'autre étoit assurément
 Aussi complete, autant bien assortie
 Qu'elle fut onc: quand Messer Cupidon
 En badinant, fit choir de son brandon
 Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,
 Sans prendre garde, & sans se soucier
 En quel endroit; donc avecque furie
 Le feu se prit au cœur d'un muletier.
 Ce muletier étoit homme de mine,
 Et démentoit en tout son origine;
 Bien fait & beau, même ayant du bon sens,
 Bien le montra: car s'étant de la Reine
 Amouraché, quand il eut quelque tems
 Fait ses efforts, & mis toute sa peine
 Pour se guérir, sans pouvoir rien gagner;
 Le compagnon fit un tour d'homme habile.
 Maître ne fais meilleur pour enseigner
 Que Cupidon: l'ame la moins subtile
 Sous sa férule apprend plus en un jour,
 Qu'un maître ès Arts en dix ans aux écoles.
 Aux plus grossiers par un chemin bien court
 Il fait montrer les tours & les paroles.
 Le présent Conte en est un bon témoin.
 Notre amoureux ne songeoit près ni loin,
 Dedans l'abord à jouir de sa mie.
 Se déclarer de bouche ou par écrit

N'étoit pas sûr. Si se mit dans l'esprit,
 Mourût ou non, d'en passer son envie,
 Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvoit ;
 Et mort pour mort toujours mieux lui valoit ;
 Auparavant que sortir de la vie,
 Eprouver tout, & tenter le hazard.
 L'usage étoit chez le peuple Lombard ,
 Que quand le Roi , qui faisoit lit à part ,
 Comme tous font , vouloit avec sa femme
 Aller coucher , seul il se présentoit
 Presque en chemise , & sur son dos n'avoit
 Qu'une simarre : à la porte il frappoit
 Tout doucement ; aussi-tôt une Dame
 Ouvroit sans bruit , & le Roi lui mettoit
 Entre les mains la clarté qu'il portoit ;
 Clarté n'ayant grand'lueur ni grand'flamme.
 D'abord la Dame éteignoit en sortant
 Cette clarté : c'étoit le plus souvent
 Une lanterne ou de simples bougies :
 Chaque Royaume a ses cérémonies.
 Le muletier remarqua celle-ci ;
 Ne manqua pas de s'ajuster ainsi ,
 Se présenta comme c'étoit l'usage ,
 S'étant caché quelque peu le visage.
 La Dame ouvrit , dormant plus d'à demi.
 Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure ,
 Fors que le Roi ne vint pareillement ;

48 *LE MULETIER.*

Mais ce jour-là s'étant heureusement
 Mis à chasser, force étoit que nature
 Pendant la nuit cherchât quelque repos.
 Le muletier frais, gaillard, & dispos,
 Et parfumé, se coucha sans rien dire.
 Un autre point, outre ce qu'avons dit,
 C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
 Quelque chagrin, soit touchant son Empire,
 Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
 Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
 A tout cela Teudelingue étoit faite.
 Notre amoureux fournit plus d'une traite :
 (Un muletier à ce jeu vaut trois Rois ;)
 Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
 En pensément ; & crut que la colere
 Rendoit le Prince, outre son ordinaire,
 Plein de transport & qu'il n'y longoit pas.
 En ses présens le ciel est toujours juste :
 Il ne départ à gens de tous états
 Mêmes talens. Un Empereur Auguste
 A les vertus propres pour commander :
 Un Avocat fait les points décider :
 Au jeu d'amour le muletier fait rage :
 Chacun son fait ; nul n'a tout en partage.

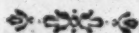
Notre galant s'étant diligenté,
 Se retira sans bruit & sans clarté

Devant

Devant l'Aurore. Il en sortoit à peine,
 Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine,
 Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
 Certes, Monsieur, je fais bien, lui dit-elle,
 Que vous avez pour moi beaucoup de zele :
 Mais de ce lieu vous ne faites encor
 Que de sortir : même outre l'ordinaire
 En avez pris, & beaucoup plus qu'assez.
 Pour Dieu, Monsieur, je vous prie, avisez
 Que ne soit trop : votre santé m'est chere.
 Le Roi fut sage, & se douta du tour;
 Ne sonna mot, descendit dans la cour,
 Puis de la cour entra dans l'écurie;
 Jugeant en lui que le cas provenoit
 D'un muletier, comme l'on lui parloit.
 Toute la troupe étoit lors endormie,
 Fors le galant qui trembloit pour sa vie.
 Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.
 En tâtonnant il s'approcha de tous;
 Crut que l'auteur de cette tromperie
 Se connoitroit au battement du poulx.
 Pas ne faillit dedans sa conjecture :
 Et le second qu'il tâta d'aventure,
 Etoit son homme, à qui d'émotion,
 Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
 Le cœur battoit, & le poulx tout ensemble;
 Ne sachant pas où devoit aboutir

50 *LE MULETIER.*

Tout ce mystere , il feignoit de dormir.
 Mais quel sommeil ! Le Roi , pendant qu'il tremble ,
 En certain coin va prendre des ciseaux ,
 Dont on coupoit le crin à ses chevaux.
 Faisons , dit-il , au galant une marque ,
 Pour le pouvoir demain connoître mieux ,
 Incontinent de la main du Monarque
 Il se sent tondre ; un toupet de cheveux
 Lui fut coupé , droit vers le front du sire ;
 Et cela fait , le Prince se retire.
 Il oublia de ferrer le toupet ;
 Dont le galant s'avisa d'un secret ,
 Qui d'Agiluf gâta le stratagème ,
 Le muletier alla sur l'heure même
 En pareil lieu tondre ses compagnons.
 Le jour venu , le Roi vit ses garçons
 Sans poil au front. Lors le Prince en son ame :
 Qu'est ceci donc ! Qui croiroit que ma femme
 Auroit été si vaillante au déduit ?
 Quoi Teudelingue a-t-elle cette nuit
 Fourni d'ébat à plus de quinze ou seize ?
 Autant en vit vers le front de tondus.
 Or bien , dit-il , qui l'a fait si se taïse :
 Au demeurant , qu'il n'y retourne plus.





LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

*Nouvelle tirée des Contes de la Reine
de Navarre.*

BOCCACE n'est le seul qui me fournit :
Je vas par fois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain ;
Je puis encore en un vieux magasin ;

52 LA SERVANTE

Vieux, des plus vieux, où *Nouvelles nouvelles*
Sont jusqu'à cent, bien déduites & belles
Pour la plupart, & de très-bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre
D'un C'étoit moi naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces Vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en soit l'auteur.
J'y mets du mien selon les occurrences :
C'est ma coutume; & sans telles licences,
Je quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit belle servante :
Il la rendit au jeu d'amour savante :
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de fuc, & donnant appetit ;
Ce qu'on appelle en François bonne robe.
Par un beau jour cette homme se dérobe
D'avec sa femme, & de très-grand matin
S'en va trouver sa servante au jardin ;
Elle faisoit un bouquet pour Madame :
C'étoit sa fête. Ayant donc de la femme
Vu le bouquet, il commence à louer
L'assortiment, tâche à s'insinuer :
S'insinuer en fait de chambrière,
C'est proprement couler sa main au sein.
Ce qui fut fait. La servante soudain
Se défendit, mais de quelle manière ?

Sans rien gâter : c'étoit une façon
Sur le marché : bien favoit sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baïsa pour en avoir raison,
Tant & si bien, qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif la servante tomba :
Lui d'en tirer aussi-tôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là :
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine apperçut le mystère.
L'époux la vit, je ne fais pas comment.
Nous voilà pris, dit-il, à sa servante :
Notre voisine est langarde & méchante :
Mais ne foyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment :
Puis fait si bien que s'étant éveillée,
Elle se leve ; & sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rollet :
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler ; tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goût ; le jeu lui sembla beau.
Somme que l'herbe en fut encor froissée.

34 LA SERVANTE

La pauvre Dame alla l'après dinée
 Voir sa voisine, à qui ce secret-là
 Chargeoit le cœur : elle se soulagea
 Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commere,
 Dit cette femme avec un front sévère,
 Laisser passer, sans vous en avertir,
 Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
 Encor long-tems d'une fille perdue ?
 A coups de pieds, si j'étois que de vous,
 Je l'envoyerois ainsi qu'elle est venue.
 Comment ! Elle est aussi brave que nous.
 Or bien ; je fais celui de qui procede
 Cette piafe ; apportez-y remede,
 Tout au plutôt : car je vous avertis
 Que ce matin étant à la fenêtre,
 Ne fais pourquoi, j'ai vu de mon logis
 Dans son jardin votre mari paroître,
 Puis la galante ; & tous deux se font mis
 A se jeter quelques fleurs à la tête.
 Sur ce propos l'autre l'arrête, coï :
 Je vous entens, dit-elle, c'étoit moi.

LA VOISINE.

Voire ! Ecoutez le reste de la fête :
 Vous ne savez où je veux en venir.
 Les bonnes gens se sont pris à cueillir
 Certaines fleurs que baisers on appelle.

L A F E M M E.

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

L A V O I S I N E.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils sont passés : après quelques façons ,
A pleine main l'on les a laissé prendre.

L A F E M M E.

Et pourquoi non ? C'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous ?

L A V O I S I N E.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée , & comme je le crois,
Sans se blesser. Vous riez ?

L A F E M M E.

C'étoit moi.

L A V O I S I N E.

Un cotillon a paré la verdure.

L A F E M M E.

C'étoit le mien.

L A V O I S I N E.

Sans vous mettre en courroux ?
Qui le portoit de la fille ou de vous ?

56 *LA SERVANTE, &c.*

C'est-là le point; car Monsieur votre époux.
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME.

Qui? C'étoit moi. Votre tête est bien dure.

LA VOISINE.

Ah! c'est assez. Je ne m'informe plus :
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble :
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu-là se divertir ensemble :
Mais excusez, & ne la chassez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chasser? J'en suis très-bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous : c'est justement le cas,
Vous en tenez, ma commere ma mie.





LA GAGEURE DES TROIS COMMERES.

Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace.

APRÈS bon vin, trois commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours & proüesses,
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une disoit : J'ai le Roi des maris :
Il n'en est point de meilleur dans Paris.

Sans son congé je vas par-tout m'ébattre,
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
Par mon serment, dit un autre aussi-tôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étreine;
Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le mene:
Le mien n'est tel, j'en rens graces à Dieu.
Bien sauroit prendre & le tems & le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme.
Le passe-tems en est d'autant plus doux:
Plus grand en est l'amour des deux parties,
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat la troisieme commere
Les mit d'accord: car elle fut d'avis
Qu'amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légère.

Ce point vuidé, le propos s'échauffant,

Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
Laiſſons à part les diſputes frivoles ;
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons : c'eſt ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire ſerment,
Que toutes trois, ſans nul déguiſement,
Rapporterons l'affaire étant paſſée,
Le cas au vrai : puis pour le jugement
On en croira la commere Macée.
Ainſi fut dit, ainſi l'on s'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, & ſans poil au menton ;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, ſinon par échappées :
Toujours falloit forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maiſons empruntées.
Pour plus à l'aiſe enſemble ſe jouer,

60 LA GAGEURE

La bonne Dame habille en chambrière,
Le jeune homme, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, & baissant la paupière.
Du coin de l'œil l'époux la regardoit,
Et dans son cœur déjà se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.
On la retient, avec peine pourtant:
Belle servante, & mari vert galant,
C'étoit matière à feindre du scrupule.
Les premiers jours le mari dissimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre;
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit:
Madame est mal, & seule elle veut être
Pour cette nuit: incontinent le maître
Et la servante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit, & le drôle couché,
Elle en cornette, & dégrafant sa jupe,

DES TROIS COMMERES. 61

Madame vient. Qui fut bien empêché ?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.
Oh, oh, lui dit la commere en riant,
Votre ordinaire est donc trop peu friant
A votre goût ; & par saint Jean, beau sire,
Un peu plutôt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celle-ci pour certaines raisons
Vous faut passer, cherchez autre aventure.
Et vous, la belle, au dessein si gaillard,
Merci de moi, chambriere d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi :
J'en suis d'avis, non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue :
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laissons ce point ; je fais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu, diroit-on qu'elle y touche ?
Vite, marchons, que du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin.
Vous chercherez vos besognes demain.

62 *L A G A G E U R E, &c.*

Si ce n'étoit le scandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je suis bonne, & ne veux point d'éclat:
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foi,
Que nuit & jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puis que je puis empêcher tous vos tours?
La chambrière écoutant ce discours,
Fait la honteuse, & jette une ou deux larmes;
Prend son paquet, & sort sans consulter;
Ne se le fait pas deux fois répéter,
S'en va jouer un autre personnage,
Fait au logis deux métiers tour-à-tour:
Galant de nuit, chambrière de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux,
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un tems si doux à son aise profite:
Rien ne s'en perd, & des moindres momens
Bons ménagers furent nos deux amans,
Sachant très-bien que l'on n'y revient gueres.
Voilà le tour d'une des trois commeres.



L'autre de qui le mari croyoit tout ;
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur & de mise,
Et qui faisoit les servantes trotter.
La Dame dit : Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là : Guillot monte & secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec sa femme : aussi-tôt le valet
Frottant ses yeux, comme étonné du fait,
Vraiment, Monsieur, commence-t-il à dire,

64 LA GAGEURE

Si vous vouliez Madame caresser ,
 Un peu plus loin, vous pouviez aller rire ;
 Et moi présent, du moins vous en passer.
 Ceci me cause une surprise extrême :
 Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
 Si d'un valet vous ne faites nul cas ,
 Vous vous devez du respect à vous-même.
 Quel taon vous point ? Attendez à tantôt ,
 Ces privautés en seront plus friandes :
 Tout aussi-bien pour le tems qu'il vous faut ,
 Les nuits d'Été sont encore assez grandes.
 Pourquoi ce lieu ? Vous avez pour cela
 Tant de bons lits, tant de chambres si belles.
 La Dame dit : Que conte celui-là ?
 Je crois qu'il rêve : Où prend-il ces nouvelles ?
 Qu'entend ce fol avecque ces ébats ?
 Descens, descens, mon mari, tu verras.
 Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
 Nous jouons-nous ?

GUILLOT.

Non pas pour le présent.

LE MARI.

Pour le présent !

GUILLOT.

Oui, Monsieur, je veux être
 Ecorché vif, si tout incontinent
 Vous ne baïsiez Madame sur l'herbette.

LA

DES TROIS COMMÈRES. 65

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette fornette ,
Je te le dis , car elle sent les coups.

LE MARI.

Non , non , ma mie , il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou , que de voir ce qu'on voit ?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu ?

GUILLOT.

J'ai vu , je le répète ,
Vous & Monsieur , qui dans ce même endroit
Jouiez tous deux au doux jeu d'amourette ,
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire , charmé ! Tu nous fais un beau conte.

LE MARI.

Je le veux voir vraiment ; faut que j'y monte :
Vous en saurez bientôt la vérité.
Le maître à peine est sur l'arbre monté ,
Que le valet embrasse la maitresse.
L'époux , qui voit comme l'on se caresse

Tome I.

F.

Crie, & descend en grand'hâte aussi-tôt,
 Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
 Pour empêcher la suite de l'affaire :
 Et toutefois il ne put si bien faire,
 Que son honneur ne reçût quelque échec.
 Comment, dit-il, quoi même à mon aspect !
 Deyant mon nez ! A mes yeux ! Sainte Dame !
 Que vous faut-il ? Qu'avez-vous ? dit la femme.

LE MARI.

Osés-tu bien le demander encor ?

LA FEMME.

Et pourquoi non ?

LE MARI.

Pourquoi ? N'ai-je pas tort
 De t'accuser de cette effronterie ?

LA FEMME.

Ah ! C'en est trop. Parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi, ce coquin ne te caressoit pas ?

LA FEMME.

Moi ? Vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendrait donc ce cas ?
 Ai-je perdu la raison, ou la vue ?

DES TROIS COMMÈRES. 67.

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourvue ,
Que devant vous je commisſe un tel tour !
Ne trouverois-je aſſez d'heures au jour
Pour m'égayer , ſi j'en avois envie ?

LE MARI.

Je ne ſais plus ce qu'il faut que je die.
Notre poirier m'abuse aſſurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte , & Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danſe
Sans ſe fâcher , & deſcend doucement.
Ne cherchez plus , leur dit-il , d'autres cauſes ,
C'eſt ce poirier , il eſt enſorcelé.
Puis qu'il fait voir de ſi vilaines choſes
Reprit la femme , il faut qu'il ſoit brûlé.
Cours au logis , diſ qu'on le vienne abattre :
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre ,
Se demandant l'un l'autre ſourdement ,
Quel ſi grand crime a ce poirier pu faire ?
La Dame dit : Abattez ſeulement ;
Quant au ſurplus ce n'eſt pas votre affaire.
Par ce moyen la ſeconde commere
Vint au-deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſieme fit.

68 *LA GAGEURÈ*

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient, non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveaux déduits :
Notre Donzelle y tenoit sa partie.
Un sien amant étant lors de quartier ,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier ,
S'il n'étoit libre , à la Dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux , lui dit-elle , & pour si peu de chose
Vous ne ferez nullement éconduit :
Jà de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce tems. Aussi-tôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit :
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyages grands frais ;
Il n'alloit pas quérir pardons à Rome ,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près.
Tout au rebours de la bonne Donzelle ,
Qui pour montrer sa ferveur & son zele ,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pèlerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois ; mais c'étoit le vieux style :
Il lui falloit , pour se faire valoir ,
Chose qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès le soir ,
Un brin de fil, qui tendoit à la porte

DES TROIS COMMERES. 69

De la maison : & puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
(On appelloit son mari de la sorte)
Elle fit tant qu'Henriet se tournant ,
Sentit le fil. Aussi-tôt il soupçonne
Quelque dessein , & sans faire semblant
D'être éveillé , sur ce fait il raisonne :
Se leve enfin , & sort tout doucement ,
De bonne foi son épouse dormant ,
Ce lui sembloit : suit le fil dans la rue ,
Conclut de-là que l'on le trahissoit ;
Que quelque amant que la Donzelle avoit ,
Avec ce fil par le pied la tiroit ,
L'avertissant ainsi de sa venue :
Que la galante aussi-tôt descendoit ,
Tandis que lui pauvre mari dormoit.
Car autrement , pourquoi ce badinage ?
Il falloit bien que Messer cocuage
Le visitât : honneur dont à son sens
Il se feroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents ;
Hors la maison fait le guet & la ronde ,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avoit sur le derriere
De quoi pouvoir introduire l'ami :
Il le fut donc par une chambriere.

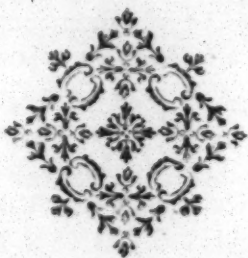
Tout domestique en trompant un mari
Pense gagner indulgence plénier.
Tandis qu'ainfi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame, & le jeune muguet
En font aux mains, & Dieu fait la maniere.
En grand soulas cette nuit se passa;
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa:
Tout fut des mieux; graces à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le galant tout à tems délogea.
L'époux revint quand le jour approcha;
Reprit sa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après la commere ne faut
De mettre un fil: Berlinguier aussi-tôt
L'ayant senti, rentre en la même peine,
Court à son poste, & notre amant au sien.
Renfort de joie: on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse;
Et Berlinguier, prenant la même excuse,
Sortit encore, & fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement;
Trois actes eut, sans plus, la comédie.
Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussi-tôt fut tiré.

DES TROIS COMMERES. 71

Par un des siens , sur qui l'époux se rue ,
Et le contraint en occupant la rue ,
D'entrer chez lui , le tenant au collet ,
Et ne sachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux ;
Dit qu'il venoit trouver la chambriere ;
Qu'avec ce fil il la tiroit à foi ,
Pour faire ouvrir ; & que depuis n'aguere
Tous deux s'étoient entredonnés la foi.
C'est donc cela , poursuivit la commere ;
En s'adressant à la fille , en colere ,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil
Pour attraper , avec ce stratagème ,
Votre galant. Or bien , c'est votre époux.
A la bonne heure : il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux ,
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement ;
L'époux , la fille , & le valet , l'amant :
Puis au moultier le couple s'alla rendre ;
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisieme tour.
Lequel vaut mieux ? Pour moi , je m'en rapporte ;

72 *LA GAGEURE, &c.*

Macée ayant pouvoir de décider ,
Ne fut à qui la victoire accorder ;
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager :
Le procès pend , & pendra de la sorte
Encor long-tems , comme l'on peut juger.





LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Nouvelle tirée de Bocace.

PLUS d'une fois je me suis étonné ;
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré.
Lors que l'on met une fille en ménage ;
Les pere & mere ont pour objet le bien ;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien ;
Jeunes tendrons à vieillards appariens :
Et cependant je vois qu'ils se soucient

Tome I.

G

D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, & mêmes chiens couplés;
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris : car ce feroit merveille,
Si sans cela la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?
J'en vas conter un exemple notable.

On fait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, & maint jour fériable,
Et du devoir crut s'échapper par-là.
Très-lourdement il erroit en cela.
Cetui Richard étoit Juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des loix,
Riche d'ailleurs ; mais dont la barbe grise
Montroit assez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu près de même âge :
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante, & la plus jeune d'ans
De la cité, fille bien alliée,
Belle sur-tout : c'étoit Bartholomée

De Galandi, qui parmi ses parens
 Pouvoit compter les plus gros de la ville.
 En ce ne fit Richard tour d'homme habile ;
 Et l'on disoit communément de lui,
 Que ses enfans ne manqueroient de peres.
 Tel fait métier de conseiller autrui,
 Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
 Quinzica donc n'ayant de quoi servir
 Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
 Pour s'excuser, & pour la contenir,
 Ne rencontroit point de jour en l'année,
 Selon son compte & son calendrier,
 Où l'on se pût sans scrupule appliquer
 Au fait d'hymen : chose aux vieillards commode,
 Mais dont le sexe abhorre la méthode.
 Quand je dis, point, je veux dire, très-peu :
 Encor ce peu lui donnoit de la peine.
 Toute en férie il mettoit la semaine ;
 Et bien souvent faisoit venir en jeu
 Saint qui ne fut jamais dans la légende.
 Le vendredi, disoit-il, nous demande
 D'autres penfers, ainsi que chacun fait :
 Pareillement il faut que l'on retranche
 Le samedi, non sans juste sujet,

D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoit :
Et quand venoit aux fêtes solennelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-tems devant toujours il s'abstenoit ;
Long-tems après il en ufoit de même ;
Aux quatre-tems autant il en faisoit ;
Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette saison pour le vieillard étoit
Un tems de Dieu, jamais ne s'en lassoit :
De Patrons même il avoit une liste.
Point de quartier pour un Evangéliste,
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur :
Vierge n'étoit, Martyr & Confesseur
Qu'il ne chommât : tous les savoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, & puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.

La chose ainsi presque toujours égale ;
Quatre fois l'an de grace spéciale,
Notre Docteur régaloit sa moitié
Petitement ; enfin c'étoit pitié :
A cela près , il traitoit bien sa femme.
Les affiquets , les habits à changer ,
Joyaux , bijoux , ne manquoient à la Dame ;
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de tems des esprits de poupée ;
Droit au solide alloit Bartholomée.
Son seul plaisir dans la belle saison ,
C'étoit d'aller à certaine maison ,
Que son mari possédoit sur la côte :
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
Là quelquefois sur la mer ils montoient ,
Et le plaisir de la pêche goûtoient ,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade
Bartholomée & Messer le Docteur ,
Prennent chacun une barque à pêcheur ,
Sortent sur mer. Ils avoient fait gageure ,
A qui des deux auroit plus de bonheur ,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche , & n'avoient avec eux

Dans chaque barque en tout qu'un homme ou deux.

Certain corsaire apperçut la chaloupe
De notre épouse , & vint avec sa troupe
Fondre dessus , l'emmena bien & beau ;
Laiſſa Richard , ſoit que près du rivage ,
Il n'oſât pas hazarder davantage ,
Soit qu'il craignit , qu'ayant dans ſon vaiſſeau
Notre vieillard , il ne pût de ſa proie
Si bien jouir : car il aimoit la joie
Plus que l'argent , & toujours avoit fait
Avec honneur ſon métier de corsaire ;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet ,
Ainſi que ſont gens de pareille affaire.
Gens de mer ſont toujours prêts à bien faire ,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
On n'en voit point qui les fêtes alléguent.
Or tel étoit celui dont nous parlons ,
Ayant pour nom Pagamin de Monégue.
La belle fit ſon devoir de pleurer
Un demi jour , tant qu'il ſe put étendre :
Et Pagamin de la reconforter ;
Et notre épouse à la fin de ſe rendre.
Il la gagna : bien ſavoit ſon métier.

Amour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,
Dix mille fois plus corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute prête :
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer :
Car là n'étoit ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge par-tout, & sans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Notre légiste eût mis son doigt au feu ,
Que son épouse étoit toujours fidelle ,
Entiere, & chaste ; & que moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un fauf-conduit ,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit ,
C'est à grand tort : je veux vous rendre franche,
Et sans rançon votre chere moitié.
Ne plaife à Dieu, que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine.
Celle pour qui vous prenez tant de peine,
Vous reviendra selon votre desir ;
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.

Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :
Car si j'allois vous en rendre quelqu'autre ,
Comme il m'en tombe assez entre les mains ,
Ce me seroit une espece de blâme.
Ces jours passés je pris certaine Dame ,
Dont les cheveux sont quelque peu châtons ,
Grande de taille , en bon point , jeune , & fraîche :
Si cette belle , après vous avoir vu ,
Dit être à vous , c'est autant de conclu :
Reprenez-la ; rien ne vous en empêche.
Richard reprit : vous parlez sagement ,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive :
Mettez un prix à la pauvre captive ,
Je le payerai comptant , sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire :
Voilà ma bourse : il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté ? Non sera sur mon ame ;
Vous le verrez. Car , quant à cette Dame ,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi ;

Mais aux baisers que de la pauvre femme
 Je recevrai, ne craignant qu'un seul point ;
 C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
 On fait venir l'épouse toute à l'heure ,
 Qui froidement, & ne s'émouvant point,
 Devant ses yeux voit son mari paroître ,
 Sans témoigner seulement le connoître
 Non plus qu'un homme arrivé du Perou.
 Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse
 Devant les gens ; & sa joie amoureuse
 N'ose éclater, foyez sûr qu'à mon cou ,
 Si j'étois seul, elle seroit sautée.
 Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela ;
 Dedans sa chambre, allez, conduisez-la.
 Ce qui fut fait, & la chambre fermée,
 Richard commence : Eh là, Bartholomée,
 Comme tu fais ! Je suis ton Quinzica ,
 Toujours le même à l'endroit de sa femme.
 Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
 En mon visage un si grand changement !
 C'est la douleur de ton enlèvement
 Qui me rend tel ; & toi seule en es cause.
 T'ai-je jamais refusé nulle chose ,
 Sois pour ton jeu, soit pour tes vêtements ?

En étoit-il quelqu'une de plus brave ?
De ton vouloir ne me rendois-je esclave ?
Tu le feras étant avec ces gens ;
Et ton honneur , que crois-tu qu'il devienne ?
Ce qu'il pourra , répondit brusquement
Bartholomée. Est-il tems maintenant
D'en avoir soin ? S'en est-on mis en peine ,
Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous ?
Vous , vieux penard , moi fille jeune & drue ,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvue ,
Et de goûter ce qu'hymen a de doux.
Pour cet effet j'étois assez aimable ;
Et me trouvois aussi digne , entre nous ;
De ces plaisirs que j'en étois capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari , qui , pour toute chanson ;
N'a jamais eu que ses jours de férie :
Mais Pagamin , si-tôt qu'il m'eut ravie ,
Me fût donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours , qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc , monsieur , mon cher époux ;
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage

Chez Pagamin : je vous en avertis.
Vous & les miens avez mérité pis ;
Vous , pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant , eux pour s'être mépris ,
En préférant les légères amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira :
Il ne fait loi , ni digeste , ni code ,
Et cependant très-bonne est sa méthode ;
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend & vous touche :
Mais faire ici de la petite bouche
Ne sert de rien : l'on n'en croira pas moins ;
Et puis qu'enfin nous voici sans témoins ,
Adieu vous dis , vous , & vos jours de fête.
Je suis de chair , les habits rien n'y font.
Vous savez bien , Monsieur , qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.
A tant se tut. Richard tombé des nues ,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée ayant ses hontes bues ,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse ,

84 *LE CALENDRIER, &c.*

Outre les maux qui suivent la vieillesse ,
Qu'il en mourut à quelques jours de-là.
Et Pagamin prit à femme sa veuve.
Ce fut bien-fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica ,
S'étant choisis l'un & l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris ;
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante :
Car en ce cas Messieurs les favoris
Font leur ouvrage , & la Dame est contente.





A FEMME AVARE, GALANT ESCROC.

Nouvelle tirée de Bocace.

QU'UN homme soit plumé par des coquettes;
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort; plus d'amour sans payer;
En beaux Louis se content les fleurettes:
Ce que je dis des coquettes s'entend.
Pour notre honneur si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse;
En attraper au moins une entre-cent,

86 *A FEMME AVARE,*

Et lui jouer quelque tour de souplesse.
 Je choisirai pour exemple Gulphar :
 Le drôle fit un trait de franc Soudar :
 Car aux faveurs d'une belle il eut part
 Sans débourser, escroquant la chrétienne.
 Notez ceci, & qu'il vous en souviennne ,
 Galants d'épée ; encor bien que ce tour
 Pour vous stiler soit fort peu nécessaire.
 Je trouverois maintenant à la Cour
 Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
 Celui-ci donc chez Sire Gasparin
 Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
 De son épouse amoureux sans mesure.
 Elle étoit jeune & belle créature,
 Plaisoit beaucoup, fors un point, qui gâtoit
 Toute l'affaire, & qui seul rebutoit
 Les plus ardens: c'est qu'elle étoit avare.
 Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.
 Je l'ai ja dit : rien n'y font les soupirs.
 Celui-là parle une langue barbare,
 Qui l'or en main n'explique ses desirs.
 Le jeu, la jupe, & l'amour des plaisirs
 Sont les ressorts que Cupidon emploie :
 De leur boutique il sort chez les François
 Plus de cocus, que du cheval de Troye
 Il ne sortit de héros autrefois.
 Pour revenir à l'humeur de la belle,

Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun fait ce que c'est
Que de parler : le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.
Gulphar donc parle, & si bien, qu'il propose
Deux cens écus. La belle l'écouta,
Et Gasparin à Gulphar les prêta :
Ce fut le bon : puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulphar les donne en présence de gens.
Voilà, dit-il, deux cens écus comptans,
Qu'à votre époux, vous donnerez, Madame,
La belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, & pour jouer son rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de son mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit ce jour & les suivans
Pour son argent, & même avec usure :
A bon payeur on fait bonne mesure.
Quand Gasparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, son épouse présente,
J'ai votre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun besoin, comme je l'avois cru :
Déchargez-en votre livre, de grace.
A ce propos aussi froide que glace
Notre galante avoua le reçu.

88 *A FEMME AVARE, &c.*

Qu'eût-elle fait ? On eût prouvé la chose.
Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs ; c'est ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit !
En la quittant Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville ,
Le publier , le prêcher sur les toits.
De l'en blâmer , il seroit inutile :
Ainsi vit-on chez nous autres François.





ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe fait faire.
Pauvre ignorant ! Comme si cette affaire
N'étoit une hydre, à parler franchement,
Il captivoit sa femme cependant ;

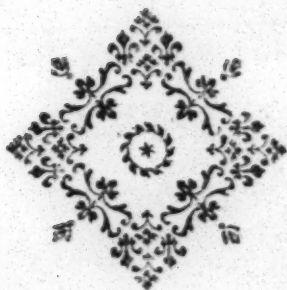
Tome I.

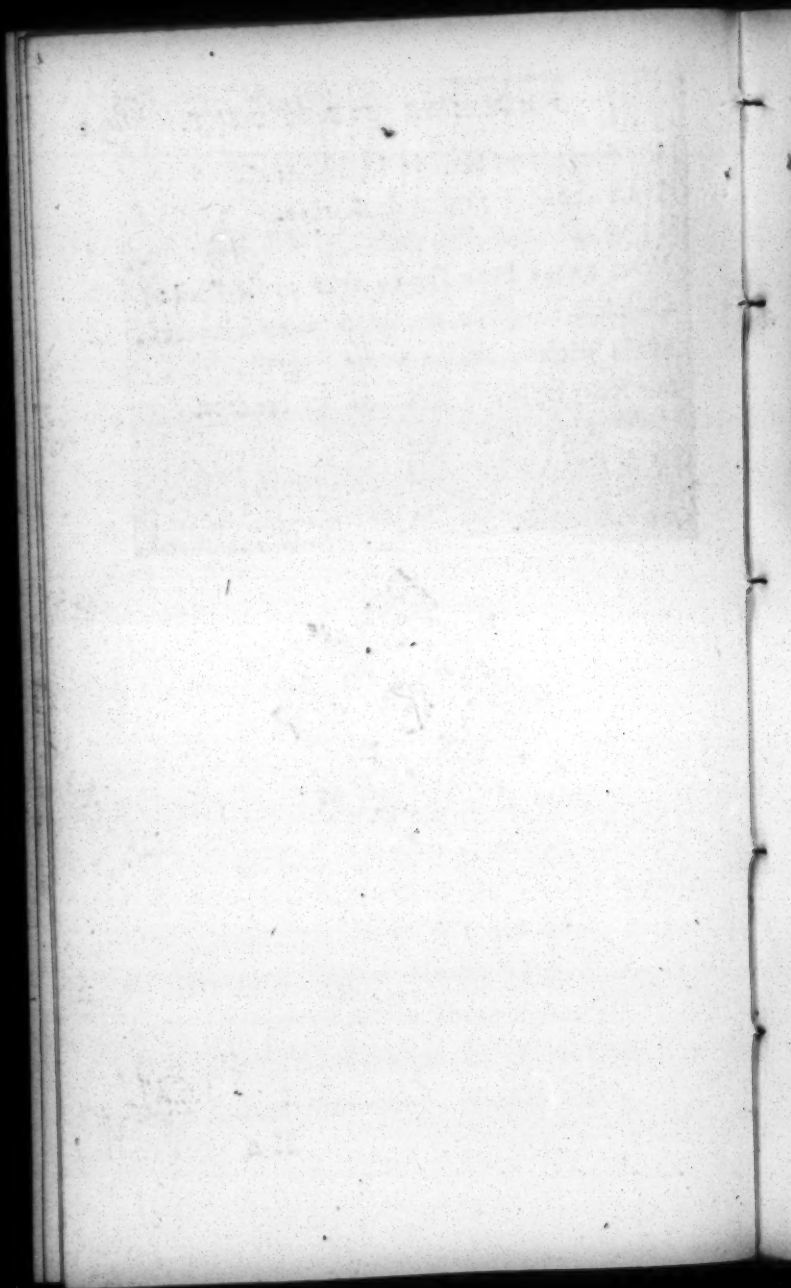
H

De ses cheveux vouloit savoir le nombre ;
La faisoit suivre , à toute heure , en tous lieux ;
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux ,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier :
Il le portoit en guise de Pseautier ,
Croyant par-là les galants hors de gamme.
Un jour de fête arrive que la Dame ,
En revenant de l'Eglise , passa
Près d'un logis , d'où quelqu'un lui jetta ;
Fort à propos , plein un panier d'ordure.
On s'excusa : la pauvre créature ,
Toute vilaine entra dans le logis ,
Il lui fallut dépouiller ses habits.
Elle envoya querir une autre jupe ,
Dès en entrant , par cette douagna ,
Qui hors d'haleine à Monsieur raconta
Tout l'accident. Foin, dit-il , celui-là
N'est dans mon livre , & je suis pris pour dupe :
Que le recueil au diable soit donné.
Il disoit bien : car on n'avoit jetté
Cette immondice , & la Dame gâté ,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
Pour éloigner son dragon quelque tems.

Un sien galant ami de là dedans
Tout aussi-tôt profita de la ruse.

Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil :
Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres ,
Maris jaloux , brûlez votre recueil ,
Sur ma parole , & faites-en des cendres.







LE GASCON PUNI.

NOUVELLE.

UN Gascon pour s'être vanté
De posséder certaine belle ,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.

Il se vantoit à faux , & ne possédoit rien.
Mais quoi ! Tout médifant est prophète en ce monde :
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien ,
Il faut que la vue en réponde.
La Dame cependant du Gascon se moquoit ,

94 *LE GASCON PUNI.*

Même au logis pour lui rarement elle étoit :

Et bien souvent qu'il la traitoit

D'incomparable & de divine,

La belle aussi-tôt s'enfuyoit,

S'allant sauver chez sa voisine.

Elle avoit nom Philis, son voisin Eurilas ;

La voisine Cloris, le Gascon Dorilas,

Un sien ami Damon, c'est tout, si j'ai mémoire.

Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,

Etoit amant aimé, galant, comme on voudra ;

Quelque chose de plus encor que tout cela.

Pour Philis, son humeur libre, gaie, & sincère

Montroit qu'elle étoit sans affaire,

Sans secret, & sans passion.

On ignoroit le prix de sa possession :

Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.

Elle approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer

Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,

Vieux barbon, qui laissoit d'écus plein une tonne.

En mille endroits de sa personne

La belle avoit de quoi mettre un Gascon aux cieux ;

Des attraits par-dessus les yeux,

Je ne fais quel air de pucelle,

Mais le cœur tant soit peu rebelle,

Rebelle toutefois de la bonne façon.

Voilà Philis. Quant au Gascon ,

Il étoit Gascon, c'est tout dire.

Je laisse à penser, si le fire

Importuna la veuve , & s'il fit des sermens :

Ceux des Gascons & des Normands

Passent peu pour mots d'Evangile.

C'étoit pourtant chose facile

De croire Dorilas , de Philis amoureux ;

Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.

Philis dissimulant , dit un jour à cet homme :

Je veux un service de vous ;

Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ,

C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux ;

La chose est sans péril , & même fort aisée.

Nous voulons que cette nuit-ci

Vous couchiez avec le mari

De Cloris , qui m'en a priée.

Avec Damon s'étant brouillée ,

Il leur faut une nuit entiere , & par delà ,

Pour démêler entr'eux tout ce différend-là.

Notre but est qu'Eurilas pense ,

Vous sentant près de lui , que ce soit sa moitié.

Il ne lui touche point , vit dedans l'abstinence ,

96 *LE GASCON PUNI.*

Et soit par jalousie, ou bien par impuissance,
 A retranché d'hymen certains droits d'amitié;
 Ronfle toujours; fait la nuit d'une traite:
 C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
 Nous vous ajusterons: enfin ne craignez rien:

Je vous récompenserai bien.

Pour se rendre Philis un peu plus favorable,
 Le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.
 La nuit vient, on le coëffe, on le met au grand lit,
 On éteint les flambeaux, Eurilas prend sa place,

Du Gascon, la peur se saisit;

Il devient aussi froid que glace;

N'oseroit tousser ni cracher,

Beaucoup moins encor s'approcher;

Se fait petit, se ferre, au bord se va nicher;

Et ne tient que moitié de la rive occupée:

Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.

Son coucheur cette nuit se retourna cent fois,

Et jusques sur le nez lui porta certains doigts,

Que la peur lui fit trouver rudes.

Le pis de ses inquiétudes,

C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux

Ne prît à ce mari: tels cas sont dangereux,

Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.

Toujours

Toujours nouveaux sujets allarmoient le pauvre
homme.

L'on étendoit un pied ; l'on approchoit un bras :
Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.

Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.

Une sonnette étoit près du chevet du lit :

Eurilas de sonner, & faire un bruit horrible.

Le Gascon se pâme à ce bruit :

Cette fois-là se croit détruit :

Fait un vœu, renonce à sa Dame,

Et songe au salut de son ame.

Personne ne venant, Eurilas s'endormit.

Avant qu'il fut jour on ouvrit ;

Philis l'avoit promis ; quand voici de plus belle

Un flambeau, comble de tous maux.

Le Gascon, après ces travaux,

Se fut bien levé sans chandelle :

Sa perte étoit alors un point tout assuré.

On approche du lit. Le pauvre homme éclairé

Prie Eurilas qu'il lui pardonne.

Je le veux, dit une personne,

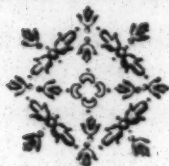
D'un ton de voix rempli d'appas.

C'étoit Philis, qui d'Eurilas

Avoit tenu la place, & qui sans trop attendre

98 *LE GASCON PUNI.*

Tout en chemise s'alla rendre
Dans les bras de Cloris, qu'accompagnoit Damon.
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon
 La peine, & la frayeur extrême;
Et qui pour l'obliger à se tuer soi-même,
 En lui montrant ce qu'il avoit perdu,
 Laissoit son sein à demi nu.





LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

NOUVELLE.

L n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :
On abuse du vrai , comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons ;
Chacun y met du sien sans scrupule & sans crainte.
Mais aux événemens , de qui la vérité

Importe à la postérité ,

Tels abus méritent censure.

Le fait d'Alaciél est d'une autre nature.

Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire ;
 Tout cela n'est pas un grand mal.
 Alaciel & sa mémoire
Ne sauroient guere perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement :
 Points , qui font véritablement
 Le plus important de l'histoire.
L'un est que par huit mains Alaciel passa ;
 Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre que son fiancé ne s'en embarrassa ,
 Ayant peut-être en sa personne
 De quoi négliger ce point-là.
 Quoi qu'il en soit, la belle en ses traverses,
 Accidens , fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler ;
 Changea huit fois de chevalier :
 Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :
Ce n'étoit après tout que bonne intention,
 Gratitude , ou compassion ,
 Crainte de pis , honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.
Veuve de huit galants , il la prit pour pucelle ;
 Et dans son erreur par la belle
 Apparemment il fut laissé.
Qu'on n'y puisse être pris, la chose est toute claire ;
 Mais après huit , c'est une étrange affaire.

Je me rapporte de cela
A quiconque a passé par-là.

Zaïr, Soudan d'Alexandrie ,
Aima sa fille Alaciel
Un peu plus que sa propre vie.
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel
De bon , de beau , de charmant & d'aimable ,
D'accommodant (j'y mets encor ce point)
La rendoit d'autant estimable ;
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces provinces ;
Mamolin, Roi de Garbe, en devint amoureux ;
Il la fit demander, & fut assez heureux

Pour l'emporter sur d'autres Princes.
La belle aimoit déjà : mais on n'en favoit rien.
Filles de Sang Royal ne se déclarent gueres ;
Tout se passe en leur cœur ; cela les fâche bien :
Car elles font de chair ainsi que les Bergeres.
Hispal , jeune seigneur de la Cour du Soudan ,
Bien fait , plein de mérite , honneur de l'Alcoran ,
Plaisoit fort à la Dame , & d'un commun martyre

Tous deux brûloient , sans oser se le dire ;
Ous'ils se le disoient , ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient-là , l'on accorda la belle.
Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.

Zaïr fit embarquer son amant avec elle.
S'en fier à quelqu'autre eut peut-être été mieux.

Après huit jours de traite , un vaisseau de corsaires
Ayant pris le dessus du vent ,
Les attaqua : le combat fut sanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
Les affaillans , faits aux combats de mer ,
Etoient les plus experts en l'art de massacrer ;
Joignoient l'adresse au nombre. Hispal par sa
vaillance

Tenoit les choses en balance.
Vingt corsaires pourtant monterent sur son bord,
Grifonio le gigantesque
Conduisoit l'horreur & la mort
Avecque cette soldatesque.

Hispal en un moment se vit environné.
Maint corsaire sentit son bras déterminé :
De ses yeux il sortoit des éclairs & des flammes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné ,
Grifonio courut à la chambre des femmes :
Il savoit que l'Infante étoit dans ce vaisseau ;
Et l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes ,
Il l'emportoit comme un moineau.
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante :
Il prit aussi la cassette aux bijoux ,
Aux diamans , aux témoignages doux ,

Que reçoit & garde une amante.

Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu, dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le tems de s'en mettre en courroux.
Le malheureux corsaire emportant cette proie

N'en eut pas long-tems de la joie :

Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,

S'étant quelque peu détaché,

Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
Le Héros, d'un revers, coupe en deux l'animal :
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre.
Et reniant Mahom, Jupin, & Tarvagant,
Avec maint autre Dieu non moins extravagant :
Part demeure sur pieds en la même posture.

On autoit ri de l'aventure,

Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
Hispal se jette après. L'un & l'autre vaisseau
Mal-mené du combat, & privé de pilote,
Au gré d'Eole, & de Neptune flotte.

La mort fit lâcher prise au géant poursendu :

L'Infante par sa robe en tombant soutenue,

Fut bientôt d'Hispal secourue.

Nager vers les vaisseaux eût été tems perdu :

Ils étoient presque à demi mille :

Ce qu'il jugea de plus facile,
 Fut de gagner certains rochers,
 Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
 Et furent le salut d'Hispal & de l'Infante :
 Aucuns ont assuré comme chose constante,
 Que même du péril la cassette échappa ;
 Qu'à des cordons étant pendue
 La belle après soi la tira ;
 Autrement elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'Infante sur son dos.
 Le premier roc gagné , non pas sans quelque peine ;
 La crainte de la faim suivit celle des flots.
 Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
 Le jour s'acheve , il se passe une nuit ;
 Point de vaisseau près d'eux par le hazard conduit ;
 Point de quoi manger sur ces roches ;
 Voilà notre couple réduit
 A sentir de la faim les premières approches.
 Tous deux privés d'espoir , d'autant plus mal-
 heureux ,

Qu'aimés aussi-bien qu'amoureux ,
 Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
 Après s'être long-tems regardés sans parler,
 Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler ;
 Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure ;
 Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de
 nous

D'adoucir l'aigreur de ses coups ;
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême,
Se consoler ! dit-il , le peut-on quand on aime ?
Ah si... Mais non , Madame , il n'est pas à propos
Que vous aimiez : vous seriez trop à plaindre.
Je braye à mon égard & la faim & les flots :
Mais jettant l'œil sur vous , je trouve tout à
craindre.

La Princesse à ces mots ne se put plus contraindre.

Pleurs de couler , soupirs d'être pousés ,
Regards d'être au ciel adressés ,
Et puis sanglots & puis soupirs encore.

En ce même langage Hispal lui repartit ;

Tant qu'enfin un baiser suivit :
S'il fut pris ou donné , c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissans ,

Le Héros dit : Puisqu'en cette aventure

Mourir nous est chose si sûre ,

Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissans

Ou des monstres marins deviennent la pâture ?

Sépulture pour sépulture ,

La mer est égal à mon sens :

Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante ?

Seroit-il point plus à propos

De nous abandonner aux flots ?

J'ai de la force encor ; la côte est peu distante ;

Le vent y pousse ; essayons d'approcher ;

Passons de rocher en rocher :

J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.

Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant ,

La cassette en lessé suivant ,

Et le nageur poussé du vent ,

De roc en roc portant la belle :

Façon de naviger nouvelle.

Avec l'aide du ciel , & de ses reposoirs ,

Et du Dieu qui préside aux liquides manoirs ,

Hispal n'en pouvant plus de faim , de lassitude ,

De travail & d'inquiétude ,

(Non pour lui , mais pour ses amours)

Après avoir jeûné deux jours ,

Prit terre à la dixième traite ,

Lui , la Princesse , & la cassette.

Pourquoi , me dira-t-on , nous ramener toujours

Cette cassette ? Est-ce une circonstance ,

Qui soit de si grande importance ?

Oui , selon mon avis : on va voir si j'ai tort.

Je ne prens point ici l'effor ,

Ni n'affecte de railleries.

Si j'avois mis nos gens à bord

Sans argent & sans pierreries ,

Seroient-ils pas demeurés court ?

On ne vit ni d'air ni d'amour ;

Les amans ont beau dire & faire ,

Il en faut revenir toujours au nécessaire.
La cassette y pourvut avec maint diamant.
Hispal vendit les uns , mit les autres en gages ;
Fit achat d'un château le long de ces rivages ;
Ce château , dit l'histoire , avoit un parc fort grand ,
Ce parc un bois , ce bois de beaux ombrages ,
Sous ces ombrages nos amans
Passoient d'agréables momens.
Voyez combien voilà de choses enchainées ,
Et par la cassette amenées.
Or au fond de ce bois un certain antre étoit ,
Sourd & muet , & d'amoureuse affaire ;
Sombre sur-tout : la nature sembloit
L'avoir mis là non pour autre mystère.
Nos deux amans se promenant un jour ,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
Chemin faisant , Hispal expliquoit ses desirs ,
Moitié par ses discours , moitié par ses soupirs ,
Plein d'une ardeur impatiente :
La Princesse écoutoit incertaine & tremblante.

Nous voici , disoit-il , en un bord étranger ,
Ignorés du reste des hommes ;
Profitions-en : nous n'avons à songer
Qu'aux douceurs de l'amour en l'état où nous
sommes.

Qui vous retient ? On ne fait seulement
Si nous vivons : peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.
Ou favorisez votre amant ,
Ou qu'à votre époux il vous mene.
Mais pourquoi vous mener ? vous pouvez rendre
 heureux
Celui dont vous avez éprouvé la constance.
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?
N'est-il pas assez amoureux ?
Et n'avez-vous point fait assez de résistance ?
Hispal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres ,
Tandis qu'Alaciel , à l'aide d'un poinçon ,
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.
Mais l'amour la faisoit rêver ,
A d'autres choses qu'à graver
Des caractères sur l'écorce.
Son amant & le lieu l'assuroient du secret :
C'étoit une puissante amorce.
Elle résistoit à regret ;
Le printems par malheur étoit lors en sa force :
Jeunes cœurs sont bien empêchés
A tenir leurs desirs cachés ,
Etant pris par tant de manières.
Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernières ,

Qui, dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres !

Amour, sans qu'on y pense, amene ces instans.

Mainte fille a perdu ses gants,
Et femme au partir s'est trouvée,
Qui ne fait la plupart du tems
Comme la chose est arrivée.

Près de l'ancre venus, notre amant proposa
D'entrer dedans : la belle s'excusa ;
Mais malgré soi déjà presque vaincue,
Les services d'Hispal en ce même moment
Lui reviennent devant la vue,
Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un géant;
Que lui demandoit son amant ?
Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue.
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever. Madame, songez-y,
L'on ne fait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire :
Il fallut se mettre à l'abri :
Je laisse à penser où. Le reste du mystere
Au fond de l'ancre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je fais plus d'une belle
A qui le fait est arrivé,

Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle :

L'autre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
Rien ne coûte en amour que la première peine.
Si les arbres parloient , il feroit bel ouir

 Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine
 Que de monumens amoureux

Qu'Hispal nous a laissés , glorieux de sa proie :
On y verroit écrit. *Ici pâma de joie*

Des mortels le plus heureux ;

Là mourut un amant sur le sein de sa Dame :

En cet endroit , mille baisers de flamme

Furent donnés , & mille autres rendus.

Le parc diroit beaucoup , le château beaucoup plus :

 Si châteaux avoient une langue.

La chose en vint au point , que las de tant d'amour ,
Nos amans à la fin regretterent la Cour.

La belle s'en ouvrit , & voici sa harangue.

Vous m'êtes cher , Hispal ; j'aurois du déplaisir ;
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime ;
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte & sans desir ?

 Je vous le demande à vous-même.

 Ce sont des feux bientôt passés

Que ceux qui ne sont point dans leur cours tra-
 versés ;

 Il y faut un peu de contrainte.

Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un désert , & puis un monument :

Hispal , ôtez-moi cette crainte.

Allez-vous-en voir promptement

Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie ;

Quand on saura que nous sommes en vie.

Déguisez bien notre séjour :

Dites que vous venez préparer mon retour ,

Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre ,

Qu'il n'arrive plus d'aventure.

Croyez-moi , vous n'y perdrez rien ,

Trouvez seulement le moyen

De me suivre en ma destinée ,

Ou de fillage ou d'Hymenée ;

Et tenez pour chose assurée ,

Que si je ne vous fais du bien ,

Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein ,

Pour se servir d'Hispal , il falloit tout promettre :

Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin ,

L'Infante pour Zair le charge d'une lettre :

Ils'embarque , il fait voile , il vogue , il a bon vent ;

Il arrive à la Cour , où chacun lui demande ,

S'il est mort , s'il est vivant ,

Tant la surprise fut grande ;

En quels lieux est l'Infante , enfin ce qu'elle fait :

Dès qu'il eut à tout satisfait ,
 On fit partir une escorte puissante.
 Hispal fut retenu ; non qu'on eût en effet
 Le moindre soupçon de l'Infante.
 Le chef de cette escorte étoit jeune & bien fait.
 Abordé près du parc , avant tout il partage
 Sa troupe en deux , laisse l'une au rivage ,
 Va droit avec l'autre au château.
 La beauté del'Infante étoit beaucoup accrue :
 Il en devint épris à la premiere vue ;
 Mais tellement épris , qu'attendant qu'il fit beau ,
 Pour ne point perdre tems , il lui dit sa pensée.
 Elle s'en tint fort offensée ;
 Et l'avertit de son devoir.
 Témoigner en tel cas un peu de désespoir
 Est quelquefois une bonne recette.
 C'est ce que fait notre homme , il forme le dessein
 De se laisser mourir de faim :
 Car de se poignarder , la chose est trop tôt faite :
 On n'a pas le tems d'en venir
 Au repentir.
 D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
 Un jour se passe entier , lui sans cesse jeûnant ,
 Elle toujours le détournant
 D'une si terrible entreprise.
 Le second jour commence à la toucher.
 Elle rêve à cette aventure.

Laisser

Laïſſer mourir un homme , & pouvoir l'empêcher ,
C'eſt avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condeſcendit
Aux volontés du capitaine ;
Et cet office lui rendit
Gayement , de bonne grace , & ſans montrer de
peine ,
Autrement le remede eût été ſans effet.
Tandis que le galant ſe trouve ſatisfait ,
Et remet les autres affaires ,
Diſant tantôt que les vents ſont contraires ,
Tantôt qu'il faut radoubes ſes galeres ,
Pour être en état de partir ;
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il eſt attendu des corſaires ;
Un corſaire en effet arrive , & ſurprenant
Ses gens demeurés à la rade ,
Les tue , & va donner au château l'eſcalade ;
Du fier Grifonio c'étoit le lieutenant.

Il prend le château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit ſon ſort.
Le corſaire apprend d'abord ,
L'aventure de la belle ,
Et la tirant à l'écart ,
Il en veut avoir ſa part.

Elle fit fort la rebelle.

Il ne s'en étonna pas ,

N'étant novice en tels cas.

Le mieux que vous puissiez faire ;

Lui dit tout franc ce corsaire ,

C'est de m'avoir pour ami ;

Je suis corsaire & demi.

Vous avez fait jeûner un pauvre misérable

Qui se mouroit pour vous d'amour ;

Vous jeûnerez à votre tour ,

Ou vous me ferez favorable.

La justice le veut. Nous autres gens de mer

Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite.

Attendez-vous de n'avoir à manger ,

Que quand de ce côté vous aurez été quitte.

Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-
moi.

Qu'eût fait Alaciel ! Force n'a point de loi.

S'accommoder à tout est chose nécessaire.

Ce qu'on ne voudroit pas souvent il le faut faire ,

Quand il plaît au destin que l'on en vienne-là ;

Augmenter sa souffrance est une erreur extrême.

Si par pitié d'autrui la belle se força ,

Que ne point essayer par pitié de soi-même ?

Elle se force donc , & prend en gré le tout.

Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le corsaire eût été sage ,

Il eût mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour ? Hélas ! il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point ,
Vent pour partir , lieu propre pour attendre ,
Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons ,
Et veille quand nous sommeillons ,
Lui trame en secret cet esclandre.
Le Seigneur d'un château voisin de celui-ci ,
Homme fort ami de la joie ,
Sans nulle attache, & sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie ,
Ayant eu le vent des beautés ,
Perfections, commodités ,
Qu'en sa voisine on disoit être ,
Ne songeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maître.
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit ;
Pouvoit assembler deux mille hommes :
Il les assemble donc un beau jour, & leur dit :
Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes ,
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin ?
Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?
Allons tirer notre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce soir chacun soit en armes ,
Mais doucement & sans donner d'alarmes,
Sous les auspices de la nuit ,
Nous pourrons nous rendre sans bruit

Au pied de ce château, dès la petite pointe
Du jour.

La surprise à l'ombre étant jointe,
Nous rendra sans hazard maîtres de ce séjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame ;
Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;
Je me sens un desir en l'ame ,
De lui restituer ses biens & son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage ;
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage ,
Dont ces brigands ont rempli la maison.
Je vous demande encore un don ;
C'est qu'on pendre aux créneaux haut & court le
corsaire.

Cette harangue militaire
Leur fut tant d'ardeur inspirer ,
Qu'il en fallut une autre, afin de modérer
Le trop grand desir de bien faire.
Chacun repaît, le soir étant venu :
L'on mange peu ; l'on boit en récompense :
Quelques tonneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense ,
Il s'est gagné plusieurs combats ,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce seigneur donc n'y manqua pas ;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, & point d'autre embarras.

Point de tambours ; force bons coutelas.

On part sans bruit ; on arrive en silence.

L'Orient venoit de s'ouvrir :

C'est un tems où le somme est dans sa violence ,

Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.

Presque tout le peuple corsaire

Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire ,

Fut assommé sans le sentir.

Le chef pendu , l'on amene l'Infante.

Son peu d'amour pour le voleur ,

Sa surprise & son épouvante ,

Et les civilités de son libérateur

Ne lui permirent pas de répandre des larmes.

Sa priere sauva la vie à quelques gens.

Elle plaignit les morts , consola les mourans ,

Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.

On dit même qu'en peu de tems

Elle perdit la mémoire

De ses deux derniers galants :

Je n'ai pas peine à le croire.

Son voisin la reçut en un appartement

Tout brillant d'or , & meublé richement.

On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.

Nouvel hôte , & nouvel amant ,

Ce n'étoit pas pour rien omettre.

Grande chere sur-tout , & des vins fort exquis.

Les Dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel, qui de sa vie
Selon sa loi n'avoit bu vin,
Goûta ce soir par compagnie
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce;
Insensiblement fit carrouffe;
Et comme amour jadis, lui troubla la raison;
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des Dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver, dira-t-on, d'immobiles appas?
Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire,
Disoit l'autre jour un certain:
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'hôte de la belle,
Cette nuit disposèrent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés à la fin,
La Princesse au sortir du somme
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix:
Elle ne put crier, & de crainte faisie,
Permit tout à son hôte, & pour une autre fois
Lui laisser lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, est de même que cent:

Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire :
Alaciel le crut. L'hôte enfin se lassant
Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir ; prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis ;
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler ; qu'il étoit fort aisé,
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé,
L'Infante assurément agréeroit son service.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office.
Le moyen qu'un ami puisse être refusé ;
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put sans parler contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet.

Comment l'entend Monsieur mon hôte ?
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait ?
L'autre confessa qu'en effet

Ils avoient tort ; mais que toute la faute
Étoit au maître du logis.

Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moi de caresses.

Enchérissez sur les tendresses
Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre amant :
Aimez-moi par dépit, & par ressentiment,
Si vous ne pouvez autrement.

Son conseil fut suivi : l'on poussa les affaires.

L'on se vengea, l'on n'omit rien.

Que si l'ami s'en trouva bien,

L'hôte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq, si j'ai bien compté.

Le fixieme incident des travaux de l'Infante

Par quelques-uns est rapporté

D'une maniere différente.

Force gens concluront de-là,

Que d'un galant au moins je fais grace à la belle ;

C'est médifance que cela :

Je ne voudrois mentir pour elle.

Son époux n'eut assurément

Que huit précurseurs seulement.

Poursuivons donc notre nouvelle.

L'hôte revint, quand l'ami fut content.

Alacié lui pardonnant,

Fit entr'eux les choses égales :

La clémence sied bien aux personnes royales.

Ainsi de main en main Alacié passoit,

Et souvent se divertissoit

Aux menus ouvrages des filles

Qui la servoient, toutes assez gentilles.

Elle en aimoit fort une, à qui l'on en contoit :

Et le conteur étoit un certain gentilhomme

De ce logis, bien fait & galant homme ;

Mais

Mais violent dans ses desirs,
 Et grand ménager de soupirs,
 Jusques à commencer près de la plus sévère
 Par où l'on finit d'ordinaire.
 Un jour au bout du parc le galant rencontra
 Cette fillette;
 Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
 Toute seulette.

L'Infante étoit fort près de là :
 Mais il ne la vit point, & crut en assurance
 Pouvoir user de violence.
 Sa médifante humeur, grand obstacle aux faveurs,
 Peste d'amour & des douceurs
 Dont il tire sa subsistance,
 Avoit de ce galant souvent grêlé l'espoir.
 La crainte lui nuisoit autant que le devoir.
 Cette fille l'auroit, selon toute apparence,
 Favorisé,
 Si la belle eût osé.

Se voyant craint de cette sorte,
 Il fit tant, qu'en ce pavillon
 Elle entra par occasion;
 Puis le galant ferme la porte :
 Mais en vain, car l'Infante avoit de quoi l'ouvrir,
 La fille voit sa faute, & tâche de sortir.
 Il la retient : elle crie, elle appelle ;
 L'Infante vient, & vient comme il falloit ;
 Tome I.

Quand sur ses fins la Demoiselle étoit.
Le galant indigné de la manquer si belle,
Perd tout respect, & jure par les Dieux,
Qu'avant que sortir de ces lieux,
L'une ou l'autre paîra sa peine ;
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous secours humains,
Dit-il, la résistance est vaine :
Tirez au sort sans marchander ;
Je ne saurois vous accorder

Que cette grace :

Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'hui.

Qu'a fait Madame ? dit la belle,
Pâtira-t-elle pour autrui ?

Oui, si le sort tombe sur elle,

Dit le galant, prenez-vous-en à lui.

Non, non, reprit alors l'Infante,

Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,
Violenté cette innocente.

Je me résous plutôt à toute extrémité.

Ce combat plein de charité

Fut par le sort à la fin terminé.

L'Infante en eut toute la gloire :

Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.

L'autre sortit, & l'on jura

De ne rien dire de cela :

Mais le galant se feroit laissé pendre ,
Plutôt que de cacher un secret si plaissant ;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le tems qu'il falloit pour trouver seulement
 Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine ;
Elle eut regret d'être l'Hélène ;
D'un si grand nombre de Pâris.
Aussi l'amour se jouoit d'elle.
Un jour entr'autres que la belle
Dans un bois dormoit à l'écart ,
Il s'y rencontra par hazard
Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures ;
De ces sortes de gens que sur des palefrois ,
 Les belles suivoient autrefois ,
 Et passoient pour chastes & pures.
Celui-ci qui donnoit à ses desirs l'effor ,
Comme faisoient jadis Roger & Galaor ,
 N'eût vu la Princeesse endormie ,
Que de prendre un baiser il forma le dessein :
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein ,
Il étoit sur le point d'en passer son envie ,
 Quand tout d'un coup il se souvint
 Des loix de la chevalerie.
A ce penser il se retint ,

Priant toutefois en son ame
Toutes les puissances d'amour,
Qu'il pût courir en ce séjour
Quelque aventure avec la Dame.

L'Infante s'éveilla, surprise au dernier point;

Non, non, dit-il, ne craignez point;

Je ne suis géant ni sauvage:

Mais chevalier errant, qui rends grâces aux Dieux,

D'avoir trouvé dans ce bocage

Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux.

Après ce compliment, sans plus longue demeure,

Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit;

C'étoit un homme qui faisoit

Beaucoup de chemin en peu d'heure.

Le refrain fut d'offrir sa personne & son bras,

Et tout ce qu'en semblable cas

On a de coutume de dire

A celles pour qui l'on soupire.

Son offre fut reçue, & la belle lui fit

Un long roman de son histoire,

Supprimant, comme l'on peut croire,

Les six galants. L'aventurier en prit

Ce qu'il crut à propos d'en prendre,

Et comme Alaciel de son sort se plaignit,

Cet inconnu s'engagea de la rendre

Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.

Dans Garbe? Non, reprit-elle, & pour cause;

Si les Dieux avoient mis la chose
 Jusques à présent à mon choix ,
 J'aurois voulu revoir Zair & ma patrie.
 Pourvu qu'amour me prête vie ,
 Vous les verrez , dit-il. C'est seulement à vous
 D'apporter remede à vos coups ,
 Et consentir que mon ardeur s'appaise :
 Si j'en mourois (à vos bontés ne plaîse)
 Vous demeureriez seule , & pour vous parler franc ,
 Je tiens ce service assez grand ,
 Pour me flatter d'une espérance
 De récompense.

Elle en tomba d'accord , promit quelques douceurs ;
 Convint d'un nombre de faveurs ;
 Qu'afin que la chose fût sûre ,
 Cette Princesse lui paioit ,
 Non tout d'un coup , mais à mesure
 Que le voyage se feroit ;
 Tant chaque jour , sans nulle faute.
 Le marché s'étant ainsi fait ,
 La Princesse en croupe se met ,
 Sans prendre congé de son hôte.
 L'Inconnu , qui pour quelque tems
 S'étoit défait de tous ses gens ,
 Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe
 Un sien neveu fort jeune , avec son gouverneur.
 Notre héroïne prend , en descendant de croupe ,

Un palefroi. Cependant le seigneur
 Marche toujours à côté d'elle,
 Tantôt lui conte une nouvelle,
 Et tantôt lui parle d'amour,
 Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute ;
 Pas la moindre ombre de dispute ;
 Point de faute au calcul , non plus qu'entre mar-
 chands ,
 De faveur en faveur , (ainsi comptoient ces gens)
 Jusqu'au bord de la mer enfin ils arriverent ,
 Et s'embarquerent.

Cet élément ne leur fut pas moins doux
 Que l'autre avoit été : certain calme au contraire
 Prolongeant le chemin , augmenta le salaire.

Sains & gaillards ils débarquerent tous
 Au port de Joppe , & là se rafraîchirent ;
 Au bout de deux jours en partirent
 Sans autre escorte que leur train :
 Ce fut aux brigands une amorce :
 Un gros d'Arabes en chemin

Les ayant rencontrés , ils cédoient à la force ;
 Quand notre aventurier fit un dernier effort ,
 Repoussa les brigands , reçut une blessure
 Qui le mit dans la sépulture ;
 Non sur le champ : devant sa mort

Il pourvut à la belle , ordonna du voyage ,
 En chargea son neveu , jeune homme de courage ,
 Lui légua par même moyen
 Le surplus des faveurs avec son équipage ,
 Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes ,
 Et que l'on eût versé certain nombre de larmes ,
 On satisfit au testament du mort ;
 On paya les faveurs , dont enfin la dernière
 Echût justement sur le bord
 De la frontiere.

En cet endroit le neveu la quitta ,
 Pour ne donner aucun ombrage ;
 Et le gouverneur la guida
 Pendant le reste du voyage.
 Au Soudan il la présenta.
 D'exprimer ici la tendresse ,
 Ou pour mieux dire les transports ,
 Que témoigna Zaïr en voyant la Princesse ,
 Il faudroit de nouveaux efforts ;
 Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite
 Phœbus , qui , sur la fin du jour ,
 Tombe d'ordinaire si court ,
 Qu'on diroit qu'il se précipite.
 Le gbuverneur aimoit à se faire écouter ,
 Ce fut un passe-tems de l'entendre conter

Monts & merveilles de la Dame,
Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan;
Hispal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolue de vaquer nuit & jour au service
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit,

Je ne vous aurois jamais dit

Tous ses Temples & ses Chapelles,
Nommés pour la plupart alcoves & ruelles.
Là, les gens pour Idole ont un certain oiseau;

Qui dans ses portraits est fort beau,

Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.

Au contraire des autres Dieux,

Qu'on ne sert que quand on est vieux;

La jeunesse lui sacrifie.

Si vous saviez l'honnête vie

Qu'en le servant menoit Madame Alacié;

Vous béniriez cent fois le ciel

De vous avoir donné fille tant accomplie.

Au reste, en ces pays on vit d'autre façon

Que parmi vous; les belles vont & viennent:

Point d'eunuques qui les retiennent:

Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton;

Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode:

Tant elle est de facile humeur;

Et je puis dire à son honneur ,
Que de tout elle s'accommode.
Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés
La Princeſſe partit pour Garbe en grande eſcorte;
Les gens qui la ſuivoient furent tous régalez
De beaux préſens ; & d'un amour ſi forte
Cette belle toucha le cœur de Mamolin ,
Qu'il ne ſe tenoit pas. On fit un grand feſtin ;
Pendant lequel , ayant belle audience ,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut ;
Dit les menſonges qu'il lui plut.
Mamolin & ſa Cour écoutoient en ſilence.
La nuit vint : on porta la Reine dans ſon lit.
A ſon honneur elle en fortit :
Le Prince en rendit témoignage.
Alaciel , à ce qu'on dit ,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris ,
Qui ſe vantent de voir fort clair en leurs affaires ,
N'y viennent bien ſouvent qu'après les favoris ,
Et tout ſavans qu'ils ſont , ne ſ'y connoiſſent gueres.
Le plus sûr toutefois eſt de ſe bien garder ,
Craindre tout , ne rien hazarder.
Filles , maintenez-vous ; l'affaire eſt d'importance ;
Rois de Garbe ne ſont oiſeaux communs en France ,
Vous voyez que l'hymen y ſuit l'accord de près ;

C'est-là l'un des plus grands secrets

Pour empêcher les aventures.

Je tiens vos amitiés fort chastes & fort pures ;

Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons :

Rompez-lui toutes ses mesures :

Pourvoyez à la chose aussi-bien qu'aux soupçons.

Ne m'allez point conter , c'est le droit des garçons ;

Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.

Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,

Le remede sera de rire en son malheur.

Il est bon de garder sa fleur ;

Mais pour l'avoir perdue , il ne se faut pas pendre,





LA COUPE ENCHANTÉE

Nouvelle tirée de l'Arioste.

LEs maux les plus cruels ne sont que des
chançons,
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou, chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die
Il n'a pas un moment de repos en sa vie.
Si l'oreille lui tinte, ô Dieux ! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu :

Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir ;
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guere.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux ;
Qu'alentour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux :
Si bien vu, que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut, à toute force, être au nombre des fots.
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
S'il ne l'est en chair & en os.
Pauvres gens, dites-moi, qu'est-ce que cocuage ?
Quel tort vous fait-il ? Quel dommage ?
Qu'est-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause ?
Quand on l'ignore, ce n'est rien,
Quand on le fait, c'est peu de chose.
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, & ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement,

Que ce mal dont la peur vous mine & vous consume,
N'est mal-qu'en votre idée, & non point dans l'effet.

En mettez-vous votre bonnet

Moins aisément que de coutume ?

Cela s'en va-t-il pas tout net ?

Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence ?

Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?

Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?

Vous appercevez-vous d'aucune différence ?

Je tire donc ma conséquence,

Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal ;

Cocuage n'est point un mal.

Oui ; mais l'honneur est une étrange affaire !

Qui vous soutient que non ? Ai-je dit le contraire ?

Et bien l'honneur, l'honneur, je n'entens que ce mot.

Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome :

Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot ;

Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.

Quand on prend comme il faut cet accident fatal,

Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien : la chose est très-facile.

Tout vous rit, votre femme est souple comme un

gant ;

Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,

Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an,

Quand vous parlez, c'est dit notable,

On vous met le premier à table,
C'est pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du seigneur :
Heureux qui vous le sert ! La blondine chiorne,
Afin de vous gagner , n'épargne aucun moyen :
Vous êtes le Patron ; donc je conclus en forme,
Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu , l'on vous donne revanche ;

Même votre homme écarte & ses as & ses Rois.
Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche ?
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine,
Elle n'en vaut que mieux , n'en a que plus d'appas.
Menelas rencontra des charmes dans Helene,
Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avoit pas.
Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude au contraire , il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma these,
Cocuage est un bien.

Si ce Prologue est long , la matiere en est cause ;
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre histoire. Il étoit un Quidam,
Dont je tairai le nom , l'état , & la patrie :
Celui-ci , de peur d'accident,
Avoit juré que de sa vie

Femme ne lui feroit autre que bonne amie,
 Nymphé si vous voulez, bergere & cetera;
 Pour épouse, jamais il n'en vint jusques-là.
 S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
 Quoi qu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grace
 Devant cet homme, il fallut que l'amour
 Se mêlât seul de ses affaires,
 Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
 Soit pour la nuit, soit pour le jour.
 Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
 Qui d'une fille naturelle
 Le fit pere, & mourut: le pauvre homme en pleura,
 Se plaignit, gémit, soupira,
 Non comme qui perdrait sa femme:
 Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,
 Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,
 Son plaisir, son cœur & son ame.
 La fille crut, se fit; on pouvoit déjà voir
 Hausser & baisser son mouchoir.
 Le tems coule, on n'est pas sitôt à la bavette
 Qu'on trotte, qu'on raisonne, on devient gran-
 delette,
 Puis grande tout-à-fait, & puis le serviteur.
 Le pere avec raison eut peur
 Que sa fille chassant de race
 Ne le prévint, & ne prévint encor
 Prêtre, notaire, hymen, accord;

Choses qui, d'ordinaire, ôtent toute la grace

Au présent que l'on fait de soi.

La laisser sur sa bonne foi

Ce n'étoit pas chose trop sûre.

Il vous mit donc la créature

Dans un Couvent : là cette belle apprit

Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.

Point de ces livres qu'une fille

Ne lit qu'avec danger & qui gâtent l'esprit :

Le langage d'amour étoit jargon pour elle.

On n'eût su tirer de la belle

Un seul mot que de sainteté :

En spiritualité,

Elle auroit confondu le plus grand personnage.

Si l'une des Nonains la louoit de beauté,

Mon Dieu, si ! disoit-elle, ah ! ma sœur, soyez sage :

Ne considérez point des traits qui périront :

C'est terre que cela ; les vers le mangeront.

Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille

A manier un canevas,

Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,

Tapissoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.

Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,

Mais le bien plus que tout, y fit mettre la presse :

Car la belle étoit-là comme en lieux empruntés,

Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse

Les

Les bons partis, qui vont souvent
 Au Moutier sortant du Couvent.
 Vous saurez que le pere avoit long-tems devant
 Cette fille légitimée ;
 Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
 N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
 Il se présenta des blondins ,
 De bons bourgeois , des paladins ,
 Des gens de tous états , de tout poil , de tout âge.
 La belle en choisit un , bien fait , beau personnage ,
 D'humeur commode , à ce qu'il lui sembla ,
 Et pour gendre aussi-tôt le pere l'agréa.
 La dot fut ample , ample fut le douaire :
 La fille étoit unique & le garçon aussi :
 Mais ce ne fut pas-là le meilleur de l'affaire ;
 Les mariés n'avoient souci
 Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de Paradis s'étant passés ainsi ,
 L'enfer des enfers vint ensuite.
 Une jalouse humeur saisit soudainement
 Notre époux , qui fort sottement
 S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
 D'un amant , qui , sans lui , se seroit morfondu.
 Sans lui le pauvre homme eût perdu
 Son temps à l'entour de la Dame :
 Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme ?
Rien.

Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un & d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a fouci,
Vous les lui faites naître, & la chance se tourne:
Volontiers où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi.

Damon, c'est notre époux, ne comprit pas ceci.
Je l'excuse & le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors; & Circé
Au prix d'elle en diablerie
N'eût été qu'à l'A. B. C.
Car Nérie eut à ses gages
Les intendans des orages,
Et tint le destin lié.
Les Zéphirs étoient ses pages;

Quant à ses valets de pied ,
 C'étoient Messieurs les Borées ,
 Qui portoient par les contrées
 Ses mandats souventes-fois ,
 Gens dispos , mais peu courtois.
 Avec toute sa science

Elle ne pût trouver de remede à l'amour :
 Damon la captiva. Celle , dont la puissance
 Eût arrêté l'astre du jour ,
 Brûle pour un mortel , qu'en vain elle souhaite
 Posséder une nuit à son contentement.
 Si Nérie eût voulu des baisers seulement ,
 C'étoit une affaire faite :

Mais elle alloit au point , & ne marchandait pas.
 Damon , quoiqu'elle eût des appas ,
 Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
 D'être fidele à sa moitié ;
 Et vouloit que l'enchanteresse
 Se tint aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris ? La race en est cessée ;
 Et même je ne fais si jamais on en vit.
 L'histoire en cet endroit est , selon ma pensée ,
 Un peu sujette à contredit :
 L'hippogrise n'a rien qui me choque l'esprit ,
 Non plus que la lance enchantée ;
 Mais ceci , c'est un point qui d'abord me surprit.

Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres:
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres:
On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins l'amoureuse Nérie
Employa philtres & brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie;
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon à ces ressorts opposoit l'hymenée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : Votre fidélité
Vous paroît héroïque & digne de louange;
Mais je voudrois savoir comment de son côté
Caliste en use, & lui rendre le change.
Quoi donc ! si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse ?
Et pendant que Caliste attrapant son mari,
Poufferoit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage;
C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs permis,
Mais vous ! ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis !
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique !
Et vous les bannirez de votre République !
Non, non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.

Faites-en seulement l'épreuve ;
 Ils vous feront trouver Caliste toute neuve ,
 Quand vous reviendrez au logis.
 Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.
 Je trouve qu'un certain Erasle
 Va chez vous fort assidument.
 Seroit-ce en qualité d'amant ,
 Reprit Damon , qu'Erasle nous visite ?
 Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
 Votre ami tant qu'il vous plaira ,
 Dit Nérie honteuse & dépite ,
 Caliste a des appas , Erasle a du mérite ;
 Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ;
 Tout cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup , & fit songer notre homme.
 Une épouse fringante , & jeune , & dans son feu ,
 Et prenant plaisir à ce jeu ,
 Qu'il n'est pas besoin que je nomme :
 Un personnage expert aux choses de l'amour ,
 Hardi comme un homme de Cour ,
 Bien fait , & promettant beaucoup de sa personne ;
 Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux ?
 Car d'amis , moquez-vous , c'est une bagatelle ,
 En est-il de religieux ,
 Jusqu'à désemparer , alors que la donzelle
 Montre à demi son sein , sort du lit un bras blanc ;

Se tourne , s'inquiète , & regarde un galant
En cent façons , de qui la moins friponne ,
Veut dire , il y fait bon , l'heure du berger sonne ;
Etes-vous sourd ? Damon a dans l'esprit
Que tout cela s'est fait , du moins qu'il s'est pu faire,
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage & mainte chimere.
Nérie en a bientôt le vent ,
Et pour tourner en certitude
Le soupçon & l'inquiétude
Dont Damon s'est coëffé si malheureusement ;
L'enchanteresse lui propose
Une chose ;
C'est de se frotter le poignet
D'une eau , dont les forciers ont trouvé le secret ;
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose ,
Ou des miracles autrement.
Cette drogue en moins d'un moment ,
Lui donneroit d'Erasme & l'air , & le visage ,
Et le maintien , & le corsage ,
Et la voix : Et Damon , sous ce feint personnage
Pourroit voir si Caliste en viendrait à l'effet.
Damon n'attend pas davantage :
Il se frotte , il devient l'Erasme le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme :

Met la fleurette au vent , & cachant son ennui ,

Que vous êtes belle aujourd'hui ,

Lui dit-il ! Qu'avez-vous , Madame ,

Qui vous donne cet air d'un vrai jour de Printemps ?

Caliste qui savoit les propos des amans ,

Tourna la chose en raillerie.

Damon changea de batterie :

Pleurs & soupirs furent tentés ;

Et pleurs & soupirs rebutés.

Caliste étoit un roc ; rien n'émouvoit la belle :

Pour dernière machine , à la fin notre époux

Proposa de l'argent ; & la somme fut telle

Qu'on ne s'en mit point en courroux.

La quantité rend excusable.

Caliste enfin l'invincible

Commença d'écouter raison.

Sa chasteté plia : car comment tenir bon

Contre ce dernier adversaire ?

Si tout ne s'ensuivit , il ne tint qu'à Damon ;

L'argent en auroit fait l'affaire.

Et quelle affaire ne fait point

Ce bienheureux métal , l'argent maître du monde ?

Soyez beau , bien disant , ayez perruque blonde ,

N'omettez un seul petit point :

Un Financier viendra , qui sous votre moustache

Enlèvera la belle ; & , dès le premier jour ,

Il fera présent du panache :

Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent fut donc fléchir ce cœur inexorable.

Le rocher disparut : un mouton succéda ;

Un mouton qui s'accommoda

A tout ce qu'on voulut , mouton doux & traitable ;

Mouton , qui sur le point de ne rien refuser

Donna pour arrhes un baiser.

L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose ;

Ni de sa propre honte être lui-même cause.

Il reprit donc sa forme , & dit à sa moitié :

Ah ! Caliste , autrefois de Damon si chérie ,

Caliste , que j'aimai cent fois plus que ma vie ,

Caliste , qui m'aimas d'une ardente amitié ,

L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?

Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :

Je ne puis ; & je t'aime encor toute infidelle :

Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre épouse voyant cette métamorphose ,

Demeura bien surprise : elle dit peu de chose ;

Les pleurs furent son seul recours.

Le mari passa quelques jours

A raisonner sur cette affaire :

Un cocu se pouvoit-il faire

Par la volonté seule , & sans venir au point ?

L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?

Cette

Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nérie.

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela;

Buvez dans cette coupe-là.

On la fit par tel art, que dès qu'un personnage

Duement atteint de cocuage

Y veut porter la levre, aussi-tôt tout s'en va;

Il n'en avale rien, & répand le breuvage

Sur son sein, sur sa barbe, & sur son vêtement.

Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,

Il boit tout sans répandre goutte.

Damon, pour éclaircir son doute,

Porte la levre au vase: il ne se répand rien.

C'est, dit-il, réconfort; & pourtant je fais bien

Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?

Faites-moi place en votre troupe,

Messieurs de la grand'bande. Ainsi disoit Damon,

Faisant à sa femelle un étrange sermon.

Misérables humains, si pour des cocuages

Il faut en ces pays faire tant de façon,

Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon de peur de pis, établit des Argus

Alentour de sa femme, & la rendit coquette.

Quand les galants sont défendus,

C'est alors que l'on les fouhaite.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,

Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart-d'heure en quart-d'heure il consulte la tasse.

Il y boit huit jours sans disgrâce ;

Mais à la fin il y boit tant ,

Que le breuvage se répand.

Ce fut bien là le comble. O science fatale !

Science , que Damon eût bien fait d'éviter !

Il jette de fureur cette coupe infernale ;

Lui-même est sur le point de se précipiter.

Il enferme sa femme en une tour quarrée ;

Lui va soir & matin reprocher son forfait ;

Cette honte qu'auroit le silence enterrée ,

Court le pays , & vit du vacarme qu'il fait ;

Caliste cependant mene une triste vie :

Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie ;

Le géolier fut fidele ; elle eut beau le tenter.

Enfin la pauvre malheureuse

Prend son temps que Damon plein d'ardeur amou-
reuse ,

Etoit d'humeur à l'écouter.

J'ai , dit-elle , commis un crime inexcusable ;

Mais quoi , suis-je la seule ? Hélas , non ; peu d'époux

Sont exempts , ce dit-on , d'un accident semblable :

Que le moins entaché se moque un peu de vous :

Pourquoi donc être inconsolable ?

Hé bien , reprit Damon , je me consolerais ,

Et même vous pardonnerai,
 Tout incontinent que j'aurai
 Trouvé de mes pareils une telle légende;
 Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
 Pour s'appeller royale. Il ne faut qu'employer
 Le vase qui me fut vos secrets révéler.
 Le mari sans tarder exécutant la chose,
 Attire les passans; tient table en son château.
 Sur la fin des repas à chacun il propose
 L'essai de cette coupe, essai rare & nouveau.
 Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
 Voulez-vous savoir si la vôtre
 Vous est fidelle? il est quelquefois bon
 D'apprendre comme tout se passe à la maison.
 En voici le moyen; buvez dans cette tasse.
 Si votre femme, de sa grace,
 Ne vous donne aucun suffragant,
 Vous ne répandrez nullement.
 Mais si du Dieu nommé Vulcan
 Vous suivez la bannière, étant de nos confreres
 En ces redoutables mysteres,
 De part & d'autre la boisson
 Coulera sur votre menton.
 Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
 Cette pernicieuse chose,
 Autant en font l'essai: presque tous y sont pris.
 Tel en rit, tel en pleure; & selon les esprits

Cocuage en plus d'une forte
Tient sa morgue parmi ses gens;
Déjà l'armée est assez forte
Pour faire corps, & battre aux champs;
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus;
Si de tenir ils ont l'audace;

Car pour être royale il ne lui manque plus
Que peu de gens : c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croit de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.

Les différens degrés où monte cocuage
Régleront le pas & les emplois :

Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage;
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment;
Selon qu'entre les mains du sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.

Un versa tout en un moment;
Il fut fait général, & croyez que l'armée

De hauts officiers ne manqua :
Plus d'un intendant se trouva ;
Cette charge fut partagée.

Le nombre des soldats étant presque complet ;
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne ,
Renaud , neveu de Charlemagne ,
Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait :
Puis le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.

Renaud dit à Damon : Grand merci de la coupe :
Je crois ma femme chaste ; & cette fois suffit ,
Quand la coupe me l'aura dit ,
Que m'en reviendra-t-il ? Cela fera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux ?

Je dors d'autant , graces aux Dieux :
Puis-je demander autre chose ?
Que fais-je ? Par hasard si le vin s'épandoit ?
Si je ne tenois pas votre vase assez droit ?
Je suis quelquefois mal-adroit :

Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?
Messire Damon , je suis vôtre :

Commandez-moi tout , hors ce point.
Ainsi Renaud partit , & ne hasarda point.
Damon dit : Celui-ci , Messieurs , est bien plus sage
Que nous n'avons été. Consolons-nous pourtant :
Nous avons des pareils ; c'est un grand avantage.

Il s'en rencontra tant & tant ,

Que l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant,
Par son mari chere tenue
Tout de même qu'auparavant.

Epoux, Renaud vous montre à vivre:
Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost,
Que fait-on ? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire.
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.





LE FAUCON.

Nouvelle tirée de Bocace.

JE me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare, & je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en Paradis;
Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aimait certaine femme.
Comment aimer ? c'étoit si follement ,

Que pour lui plaire il eût vendu son ame,
S'agissoit-il de divertir la Dame ?

A pleines mains il vous jettoit l'argent :
Sachant très-bien qu'en amour , comme en guerre ,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout ,
Renverse murs , jette porte par terre ,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
Fait taire chiens ; & quand il veut servantes ,
Et quand il veut , les rend plus éloquentes
Que Ciceron , & mieux persuadantes :
Bref ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place , & tant forte fut-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle :
Elle tint bon ; Frédéric échoua
Près de ce roc , & le nez s'y cassa ;
Sans fruit aucun vendit & fricassa
Tout son avoir ; comme l'on pourroit dire
Belles comtés , beaux marquisats de Dieu ,
Qu'il possédoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appelloit Messire
A longue queue , enfin grace à l'amour
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme ,
Et peu d'amis ; même amis , Dieu sait comme.

Le plus zélé de tous se contenta ,
 Comme chacun , de dire , c'est dommage :
 Chacun le dit , & chacun s'en tint-là.
 Car de prêter , à moins que sur bon gage ,
 Point de nouvelle : on oublia les dons ,
 Et le mérite , & les belles raisons
 De Frédéric , & sa premiere vie.
 Le protestant de Madame Clitie
 N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
 Tant qu'il dura , le bal , la comédie
 Ne manqua point à cet heureux objet :
 De maints tournois elle fut le sujet ;
 Faisant gagner marchands de toutes guises ,
 Faiseurs d'habits , & faiseurs de devises ,
 Musiciens , gens du sacré vallon ,
 Frédéric eut à sa table Apollon.
 Femme n'étoit ni fille dans Florence ,
 Qui n'employât pour débaucher le cœur
 Du cavalier , l'une un mot suborneur ,
 L'autre un coup-d'œil , l'autre quelque autre avance :
 Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
 Il aimoit mieux Clitie inexorable ,
 Qu'il n'auroit fait Hélène favorable.
 Conclusion , qu'il ne la put fléchir.

Or en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement; puis en vint aux comtés;
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés;
Et dont alors on faisoit plus de compte:
De-là les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne fais pas lesquels sont les meilleurs:
Mais je fais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé;
Prenez le titre, & laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien;
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons; mais souffrit la dépense,
Et les cadeaux; sans croire pour cela
Etre obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, & pauvrement bâtie.
Là Frédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vit sa misere à Florence;
Honteux encor de n'avoir su gagner

Ni par amour , ni par magnificence ,
 Ni par fix ans de devoirs & de soins ,
 Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
 Il s'en prenoit à son peu de mérite ,
 Non à Clitie ; elle n'ouit jamais ,
 Ni pour froideurs , ni pour autres sujets ,
 Plainte de lui ni grande ni petite.
 Notre amoureux subsista comme il put
 Dans sa retraite , où le pauvre homme n'eut
 Pour le servir qu'une vieille édentée ;
 Cuisine froide & fort peu fréquentée ;
 A l'écurie un cheval assez bon ,
 Mais non pas fin : sur la perche un Faucon ,
 Dont à l'entour de cette métairie
 Défunt Marquis s'en alloit sans valets
 Sacrifiant à sa mélancolie
 Maintes perdrix , qui , las ! ne pouvoient mais
 Des cruautés de Madame Clitie.
 Ainsi vivoit le malheureux amant ;
 Sage s'il eût , en perdant sa fortune ,
 Perdu l'amour qui l'alloit consumant.
 Mais de ses feux la mémoire importune
 Le talonnoit : toujours un double ennui
 Alloit en croupe à la chasse avec lui.

Mort vint saisir le mari de Clitie;
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme;
Par testament il déclare la Dame
Son héritière, arrivant le décès.
De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On fait que d'ordinaire
A ses enfans mere ne fait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux:
Zeile souvent aux enfans dangereux.
Celle-ci tendre & fort passionnée:
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoique l'on lui propose;
Il le refuse, & pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le Faucon
De Frédéric; pleure & mene une vie
A faire gens de bon cœur détester:
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'exécuter,

Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
 Or il est bon de savoir que Clitie,
 A cinq cens pas de cette métairie,
 Avoit du bien, possédoit un château :
 Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
 Oui parler. On en disoit merveilles.
 On en contoit des choses nompareilles :
 Que devant lui jamais une perdrix
 Ne se fauvoit, & qu'il en avoit pris
 Tant ce matin, tant cette après-dinée,
 Son maître n'eût donné pour un trésor
 Un tel Faucon. Qui fut bien empêchée,
 Ce fut Clitie. Aller ôter encor
 A Frédéric l'unique & seule chose
 Qui lui restoit ? & supposé qu'elle ose
 Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
 Après de lui méritoit-elle rien ?
 Elle l'avoit payé d'ingratitude,
 Point de faveurs, toujours hautaine & rude
 En son endroit. De quel front s'en aller
 Après cela le voir & lui parler,
 Ayant été cause de sa ruine ?
 D'autre côté l'enfant s'en va mourir :
 Refuse tout ; tient tout pour médecine.

Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce Faucon ; il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau c'en est fait de sa vie.
Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Frédéric la Dame un beau matin
S'en va sans suite & sans nul équipage.
Frédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux :
Mais cependant il a honte, il enrage,
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où la Dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendu amoureux !
Un villageois , un here, un misérable !
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable,
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart :
Non , non , Seigneur , c'est pour vous la visite :
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai , dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain ,
Reprit la Dame ? Incontinent lui-même

Il va chercher quelque œuf au poulaillier,
 Quelque morceau de lard en son grénier.
 Le pauvre amant en ce besoin extrême
 Voit son Faucon, sans raisonner le prend,
 Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
 Et l'affaisonne, & court de place en place.
 Tandis la vieille a soin du demeurant ;
 Fouille au bahu, choisit pour cette fête
 Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
 Met le couvert ; va cueillir au jardin
 Du serpolet, un peu de romarin,
 Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
 Pour abrégér, on sert la fricassée.
 La Dame en mange, & feint d'y prendre goût.
 Le repas fait, cette femme résout
 De hazarder l'incivile requête,
 Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,
 De m'en venir vous arracher le cœur ;
 Encore un coup : il ne m'est guere honnête
 De demander à mon défunt amant
 L'oiseau qui fait son seul contentement.
 Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
 Mais excusez une-mere affligée ;
 Mon fils se meurt : il veut votre Faucon :

Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raison veut que je sois refusée.
Je ne vous ai jamais accordé rien :
Votre repos , votre honneur , votre bien ;
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
A cet amour j'ai très-mal répondu :
Et je m'en viens pour comble d'injustice,
Vous demander... & quoi ? c'est temps perdu ;
Votre Faucon. Mais non , plutôt périsse
L'enfant , la mere , avec le demeurant ,
Que de vous faire un déplaisir si grand.
Souffrez sans plus que cette triste mere ,
Aimant d'amour la chose la plus chere
Que jamais femme au monde puisse avoir ,
Un fils unique , une unique espérance ,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature ; & pour toute allégeance
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer : vous le savez , seigneur ;
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
Hélas ! reprit l'amant infortuné ,
L'oiseau n'est plus ; vous en avez diné.

L'oiseau

L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
 Non, reprit-il, plût au ciel vous avoir
 Servi mon cœur, & qu'il eut pris la place
 De ce Faucon ! mais le sort me fait voir
 Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
 De mériter de vous aucune grace.
 En mon pailler rien ne m'étoit resté :
 Depuis deux jours la bête a tout mangé.
 J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
 Rien coûte-t-il, quand on reçoit sa Reine ?
 Ce que je puis pour vous est de chercher
 Un bon Faucon ; ce n'est chose si rare
 Que dès demain nous n'en puissions trouver.
 Non Frédéric, dit-elle, je déclare
 Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
 De votre amour donné plus grande marque :
 Que mon fils soit enlevé par la Parque,
 Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
 J'aurai pour vous de la reconnoissance.
 Venez me voir, donnez-m'en l'espérance.
 Encore un coup, venez nous visiter.
 Elle partit, non sans lui présenter
 Une main blanche, unique témoignage
 Qu'amour avoit amolli ce courage.

Le pauvre amant prit la main , la baïsa :
Et de ses pleurs quelque temps l'arroïsa.
Deux jours après l'enfant suivit le pere.
Le deuil fut grand : la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler ;
Deux medecins la traiterent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court ;
L'un fut le temps , & l'autre fut l'amour.
On épousa Frédéric en grand'pompe ;
Non seulement par obligation :
Mais qui plus est , par inclination ,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple , & qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir.
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près , ce sont choses charmantes,
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général ;
Loin de cela j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci quand elles sont aimantes ,
J'ai les desseins du monde les meilleurs ,
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.



LE PETIT CHIEN

Qui secoue de l'argent & des pierreries.

LA clef du coffre fort & des cœurs c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs.
Amour doit à ce stratagème
La plus grand'part de ses exploits :
A-t-il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison : car qui hait les présens ?
Tous les humains en sont friands,
Princes, Rois, Magistrats : ainsi quand une belle

En croira l'usage permis ,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Themis ,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire sans celle-là.

Un juge Mantoüan belle femme épousa.
Il s'appelloit Anselme ; on la nommoit Argie :
Lui déjà vieux barbon , elle jeune & jolie ,
Et de tous charmes affortie.
L'époux non content de cela ,
Fit si bien par sa jalousie ,
Qu'il rehaussa de prix celle-là , qui d'ailleurs
Méritoit de se voir servie
Par les plus beaux & les meilleurs.
Elle le fut aussi ; d'en dire la maniere ,
Et comment s'y prit chaque amant ,
Il seroit long : suffit que cet objet charmant
Les laissa soupirer , & ne s'en émût guere.

Amour établissoit chez le juge ses loix ,
Quand l'état Mantoüan , pour chose de grand poids ;
Résolut d'envoyer ambassade au saint Pere.
Comme Anselme étoit juge & de plus magistrat ,
Vivoit avec assez d'éclat ,
Et ne manquoit pas de prudence ,
On le députe en diligence.

LE PETIT CHIEN. 165

Ce ne fut pas sans résister
Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon homme ;
L'affaire étoit longue à traiter ;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, & plus encor ; que savoit-il combien ?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :
Longue ambassade & long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte notre époux
Fit cette harangue à la belle.
On nous sépare Argie ; adieu , soyez fidelle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi ; car , entre nous ,
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte ?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi :
Je le crois , cependant pour plus grande assurance ;
Je vous conseille en mon absence
Deprendre pour séjour notre maison des champs :
Fuyez la ville & les amans ,
Et leurs présens ;
L'invention en est damnable ;
Des machines d'amour c'est la plus redoutable ;
De tout temps le monde a vu don
Être le pere d'abandon.

166 *LE PETIT CHIEN.*

Déclarez-lui la guerre ; & foyez sourde , Argie ,
A sa sœur la cajolerie.

Dès que vous sentirez approcher les blondins ,
Fermez vite vos yeux , vos oreilles , vos mains.
Rien ne vous manquera : je vous fais la maîtresse
De tout ce que le ciel m'a donné de richesse :
Tenez , voilà les clefs de l'argent , des papiers ;

Faites-vous payer des fermiers ;
Je ne vous demande aucun compte :
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous ,
Hors ceux d'amour , qu'à votre époux
Vous garderez entier pour son retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon homme :
Hélas ! il permettoit tout plaisir , hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solennelle
D'être sourde , aveugle , & cruelle ;
Et de ne prendre aucun présent ;
Il la retrouveroit au retour toute telle ,
Qu'il la laissoit en s'en allant ,
Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti , tout aussi-tôt Argie
S'en alla demeurer aux champs :
Et tout aussi-tôt les amans
De l'aller voir firent partie ,

Elle les renvoya : ces gens l'embarassoient ,
 L'atiédiffoient , l'affadiffoient ,
 L'endormoient en contant leur flamme :
 Ils déplaisoient tous à la Dame ,
 Hormis certain jeune blondin ,
 Bien fait , & beau par excellence ;
 Mais qui ne put par sa souffrance
 Amener à son but cet objet inhumain.

Son nom étoit Atis , son métier paladin :
 Il ne plaignit en son dessein
 Ni les soupirs ni la dépense :
 Tout moyen par lui fût tenté.

Encor si des soupirs il se fût contenté ;
 La source en est inépuisable ;
 Mais de la dépense c'est trop.

Le bien de notre amant s'en va le grand galop :
 Voilà mon homme misérable.

Que fait-il ? Il s'éclipse , il part , il va chercher
 Quelque désert pour se cacher.

En chemin il rencontre un homme ,
 Un manant , qui fouillant avecque son bâton ,
 Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson ;
 Atis s'enquit de la raison.

C'est , reprit le manant , afin que je l'assomme.
 Quand j'en rencontre sur mes pas ,
 Je leur fais de pareilles fêtes.

Ami, reprit Atis, laissez-le ; n'est-il pas
 Créature de Dieu, comme les autres bêtes ?
 Il est à remarquer que notre paladin
 N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
 Contre la gent reptile, & toute son espece :
 Dans ses armes il en portoit
 Et de Cadmus il descendoit,
 Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.
 Force fut au manant de quitter son dessein.
 Le serpent se sauva. Notre amant à la fin,
 S'établit dans un bois écarté, solitaire :
 Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,
 Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
 Et quelque Echo qui répondoit.
 Là le bonheur & la misere
 Ne se distinguoient point, égaux en dignité
 Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
 Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
 Son amour l'y suivit ; & cette solitude,
 Bien loin d'être un remede à son inquiétude,
 En devint même l'aliment,
 Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
 Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
 Retournons, se dit-il, puisque c'est notre sort :
 Atis, il t'est plus doux encor
 De la voir ingrate & cruelle,
 Que d'être privé de ses traits.

Adieu

Adieu ruisseaux, ombrages frais,

Chants amoureux de Philomele;

Mon inhumaine seule attire à soi mes sens :

Eloigné de ses yeux je ne vois ni n'entens.

L'esclave fugitif se va remettre encore

En ses fers, quoique durs, mais hélas ! trop chéris.

Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis,

Quand sur les bords du Mince, à l'heure que

l'Aurore

Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,

Une nymphe en habit de Reine,

Belle, majestueuse, & d'un regard charmant,

Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre

amant

Qui rêvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :

Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée,

Votre amie & votre obligée ;

Vous connoissez ce nom fameux.

Mantouë en tient le sien ; jadis en cette terre,

J'ai posé la première pierre

De ces murs, en durée égaux aux bâtimens

Dont Memphis voit le Nil laver les fondemens.

La parque est inconnue à toutes mes pareilles :

Nous opérons mille merveilles :

Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;

Tome I.

P

Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine :
Nous devenons serpens un jour de la semaine.

Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci

Vous en tirâtes un de peine ?

C'étoit moi qu'un manant s'en alloit affommer :

Vous me donnâtes assistance :

Atis, je veux, pour récompense,

Vous procurer la jouissance

De celle qui vous fait aimer.

Allons-nous-en la voir, je vous donne assurance

Qu'avant qu'il soit deux jours de temps,

Vous gagnerez par vos présens

Argie & tous ses surveillans.

Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,

A pleines mains répandez l'or,

Vous n'en manquerez point : c'est pour vous le trésor

Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.

Votre belle saura quel est notre pouvoir.

Même pour m'approcher de cette inexorable,

Et vous la rendre favorable,

En petit chien vous m'allez voir

Faisant mille tours sur l'herbette ;

Et vous en pèlerin jouant de la musette,

Me pourrez à ce son mener chez la beauté,

Qui tient votre cœur enchanté,

Aussi-tôt fait que dit ; notre amant & la Fée ,

Changeant de forme en un instant :

Le voilà pélerin chantant comme un Orphée ,

Et Manto petit chien , faisant tours & sautant.

Ils vont au château de la belle.

Valets & gens du lieu s'assemblent autour d'eux.

Le petit chien fait rage ; aussi fait l'amoureux :

Chacun danse , & Guillot fait sauter Perronnelle.

Madame entend ce bruit , & sa nourrice y court.

On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour

Le Roi des épagneuls , charmante créature ,

Et vrai miracle de nature.

Il entend tout , il parle , il danse , il fait cent tours :

Madame en fera ses amours ;

Car veuille ou non son maître , il faut qu'il le lui
vende ,

S'il n'aime mieux le lui donner.

La nourrice en fait la demande.

Le pélerin , sans tant tourner ,

Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose ;

Et voici ce qu'il lui propose.

Mon chien n'est point à vendre , à donner encor
moins ,

Il fournit à tous mes besoins :

Je n'ai qu'à dire trois paroles ,

Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant

Au lieu de puces des pistoles ,
 Des perles , des rubis , avec maint diamant ,
 C'est un prodige enfin. Madame cependant
 En a , comme on dit , la monnoie.
 Pourvu que j'aie cette joie
 De coucher avec elle une nuit seulement ,
 Favori sera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la nourrice.

Quoi Madame l'ambassadrice !

Un simple pèlerin ! Madame à son chevet
 Pourroit voir un bourdon ! Et si l'on le savoit !
 Si cette même nuit quelque hôpital avoit
 Hébergé le chien & son maître !

Mais ce maître est bien fait , & beau comme le jour :

Cela fait passer en amour

Quelque bourdon que ce puisse être.

Atis avoit changé de visage & de traits :

On ne le connut pas , c'étoient d'autres attraits :

La nourrice ajoutoit : A gens de cette mine

Comment peut-on refuser rien ?

Puis celui-ci possède un chien

Que le Royaume de la Chine

Ne paioit pas de tout son or :

Une nuit de Madame aussi c'est un trésor.

J'avois oublié de vous dire

Que le drôle à son chien feignit de parler bas :

Il tombe aussi-tôt dix ducats
 Qu'à la nourrice offre le fire.
 Il tombe encore un diamant :
 Atis en riant le ramasse.
 C'est, dit-il, pour Madame ; obligez-moi , de grace ,
 De le lui présenter avec mon compliment.
 Vous direz à son excellence
 Que je lui suis acquis. La nourrice , à ces mots ,
 Court annoncer en diligence
 Le petit chien & sa science ,
 Le pèlerin & son propos.
 Il ne s'en fallut rien qu'Argie
 Ne battît sa nourrice. Avoir l'effronterie
 De lui mettre en l'esprit une telle infamie !
 Avec qui ? Si c'étoit encor le pauvre Atis !
 Hélas ! mes cruautés sont cause de sa perte.
 Il ne me proposa jamais de tels partis.
 Je n'aurois pas d'un Roi cette chose soufferte ,
 Quelque don que l'on pût m'offrir ;
 Et d'un porte-bourdon je la pourrois souffrir !
 Moi qui suis une ambassadrice !
 Madame , reprit la nourrice ,
 Quand vous seriez Impératrice ,
 Je vous dis que ce pèlerin
 A de quoi marchander non pas une mortelle ,
 Mais la Déesse la plus belle.
 Atis votre beau paladin

Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.

Mais mon mari m'a fait jurer.

Eh quoi ? De lui garder la foi du mariage ?

Bon , jurer ! Ce serment vous lie-t-il davantage

Que le premier n'a fait ? Qui l'ira déclarer ?

Qui le saura ? J'en vois marcher tête levée,

Qui n'iroient pas ainsi , j'ose vous l'affurer ,

Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer ,

Que telle chose est arrivée.

Cela nous fait-il empirer ?

D'un ongle ou d'un cheveu ? Non , Madame, il faut
être

Bien habile pour reconnoître

Bouche ayant employé son temps & ses appas ,

D'avec bouche , qui s'est tenue à ne rien faire.

Donnez-vous , ne vous donnez pas ,

Ce sera toujours même affaire.

Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour ?

Pour celui qui je crois ne s'en servira guere ;

Vous n'aurez pas grand peine à fêter son retour.

La fausse vieille fut tant dire ,

Que tout se réduisit seulement à douter

Des merveilles du chien , & des charmes du fire :

Pour cela l'on les fit monter.

La belle étoit au lit encore.

L'Univers n'eut jamais d'Aurore

Plus paresseuse à se lever.

Notre fin pèlerin traversa la ruelle ,
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des
Saints.

Son compliment parut galant , & des plus fins :

Il surprit & charma la belle.

Vous n'avez pas, ce lui dit-elle ,

La mine de vous en aller

A S. Jacques de Compostelle.

Cependant pour la régaler ,

Le chien à son tour entre en lice.

On eût vu sauter favori

Pour la Dame & pour la nourrice ,

Mais point du tout pour le mari.

Ce n'est pas tout ; il se secoue :

Aussi-tôt perles de tomber ,

Nourrice de les ramasser ,

Soubrettes de les enfiler ,

Pèlerin de les attacher

A de certains bras , dont il loue

La blancheur & le reste. Enfin il fait si bien ,

Qu'avant que partir de la place

On traite avec lui de son chien.

On lui donne un baiser pour arrhes de la grace

Qu'il demandoit ; & la nuit vint.

Aussi-tôt que le drôle tint

Entre ses bras Madame Argie ,

Il rédevint Atis : la Dame en fut ravie ;

176 *LE PETIT CHIEN.*

C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monsieur l'ambassadeur.

Cette nuit eut des sœurs , & même en très-bon
nombre.

Chacun s'en apperçut ; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise , le moyen ?
Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie ?

A quelques mois delà le saint Pere renvoie
Anselme avec force pardons ,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens & les honneurs pleuvoient sur sa personne,
De son vicegérant il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins :
Pour les valets , nul ne lui donne
D'éclaircissement sur cela.
Monsieur le juge interrogea
La nourrice avec les soubrettes ,
Sages personnes & discrettes ;
Il n'en put tirer ce secret.
Mais comme parmi les femelles
Volontiers le diable se met ,
Il survint de telles querelles ,
La Dame & la nourrice eurent de tels débats ,
Que celle-ci ne manqua pas
A se venger de l'autre , & déclarer l'affaire.

Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.

D'exprimer jusqu'où la colere

Ou plutôt la fureur de l'époux pût monter,

Je ne tiens pas qu'il soit possible ;

Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets

Juger combien Anselme étoit homme sensible.

Il choisit un de ses valets ,

Le charge d'un billet , & mande que Madame

Vienne voir son mari malade en la cité :

La belle n'avoit point son village quitté :

L'époux alloit, venoit , & laissoit-là sa femme.

Il te faut en chemin écarter tous ses gens ,

Dit Anselme au porteur de ses ordres pressans :

La perfide a couvert mon front d'ignominie ,

Pour satisfaction je veux avoir sa vie.

Poignarde-la ; mais prends ton temps :

Tâche de te sauver ; voilà pour ta retraite ;

Prends cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite ;

Et punis cette offense-là ,

Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie ,

Qui par son chien est avertie.

Si vous me demandez comme un chien avertit ;

Je crois que par la jupe il tire ,

Il se plaint, il jappe, il soupire,

Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'esprit ,

178 *LE PETIT CHIEN.*

On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus ; & tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
Partez pourtant, dit-il ; on ne vous fera rien :
Reposez-vous sur moi ; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'ame traitresse.
Ils étoient en chemin , près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge.
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit ;
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La Dame disparoit aux yeux du personnage ;
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux ,
Lui conte le miracle ; & son maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige ! O merveille !
Il y trouve un palais de beauté sans pareille :
Une heure auparavant c'étoit un champ tout nué.
Anselme à son tour éperdu ,
Admire ce palais bâti , non pour des hommes ,
Mais apparemment pour des Dieux :
Appartemens dorés , meubles très-précieux ,
Jardins & bois délicieux :
On auroit peine à voir en ce siècle où nous sommes
Chose si magnifique & si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes ;
Les chambres sans hôte , & désertes :

Pas une ame en ce louvre , excepté qu'à la fin
Un more très-lippu , très-hideux , très-vilain ,
S'offre aux regards du juge , & semble la copie
D'un Esope d'Ethiopie.

Notre magistrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis ,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office :
Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel Dieu
Appartient un tel édifice :
Car de dire un roi , c'est trop peu.
Il est à moi , reprit le more.

Notre juge à ces mots , se prosterne , & l'adore ,
Lui demande pardon de sa témérité.

Seigneur , ajouta-t-il , que votre Dêité
Excuse un peu mon ignorance.

Certes tout l'Univers ne vaut pas la chevance ;
Que je rencontre ici. Le more lui répond :

Veux-tu que je t'en fasse un don ?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître ,
A certaine condition.

Je ne ris point ; tu pourras être
De ces lieux absolu seigneur ,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.

.... Entens-tu ce langage ,
Et fais-tu quel est cet usage ?
Il te le faut expliquer mieux.

Tu connois l'échançon du monarque des Dieux ?

ANSELME.

Ganimede ?

LE MORE.

Celui-là même.

Prends que je sois Jupin, le Monarque suprême,
Et que tu sois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

ANSELME.

Ah ! Seigneur, vous raillez ; c'est chose par trop sûre :
Regardez la vieilleffe, & la magistrature.

LE MORE.

Moi railler ? Point du tout.

ANSELME.

Seigneur.

LE MORE.

Ne veux-tu point ?

ANSELME.

Seigneur.... Anselme ayant examiné ce point,
Consent à la fin au mystère.

Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire !
En page incontinent son habit est changé :
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chauffe trouffé :
La barbe seulement demeure au personnage.

L'enfant d'honneur Anselme avec cet équipage
Sait le more par-tout. Argie avoit oui
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le more lippu, c'étoit Manto la Fée,

Par son art métamorphosée ;

Et par son art ayant bâti

Ce louvre en un moment, par son art fait un page
Sexagenaire & grave. A la fin au passage

D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup. Est-ce Anselme, dit-elle,

Que je vois ainsi déguisé ?

Anselme ? Il ne se peut ; mon œil s'est abusé.

Le vertueux Anselme à la sage cervelle

Me voudroit-il donner une telle leçon ?

C'est lui pourtant. Oh, oh ! Monsieur notre barbon,

Notre législateur, notre homme d'ambassade,

Vous êtes à cet âge homme de mascarade ?

Homme de.... La pudeur me défend d'achever.

Quoi vous jugez les gens à mort pour mon affaire,

Vous qu'Argie a pensé trouver

En un fort plaisant adulateur !

Du moins n'ai-je pas pris un more pour galant :

Tout me rend excusable ; Atis, & son mérite,

Et la qualité du présent.

Vous verrez tout incontinent

Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite

Peut résister un seul moment.

182 *LE PETIT CHIEN.*

More, devenez chien. Tout aussi-tôt le more
Redevint petit chien encore.

Favori, que l'on danse. A ces mots favori
Danse, & tend la pate au mari.
Qu'on fasse tomber des pistoles:
Pistoles tombent à foison.

Eh bien, qu'en dites-vous ? Sont-ce choses frivoles !
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.

Puis faites-moi trouver au monde une excellence,
Une Altesse, une Majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité ;

Sur-tout quand le donneur est bien fait, & qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé.

En échange du chien l'on me vouloit moi-même,
Ce que vous possédez de trop je l'ai donné ;
Bien entendu, Monsieur, suis-je chose si chere ?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagere,
Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.

Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà ?
Le louvre pour lequel.... mais oublions cela,

Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi, qu'Atis seulement en ses lacs a fait cheoir :
Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.

Touchez-là, mon mari ; la paix ; car aussi-bien

LE PETIT CHIEN. 183

Je vous défie ayant ce chien :

Le fer , ni le poison pour moi ne sont à craindre.
Il m'avertit de tout , il confond les jaloux ;
Ne le soyez donc point : plus on veut nous con-
traindre ,

Moins on doit s'affurer de nous.

Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre sire ?

On lui promit de ne pas dire

Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tû ;

Cocuage , s'il eût voulu ,

Auëit eu ses franchises coudées.

Argie en rendit grace ; & compensations

D'une & d'autre part accordées ,

On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le palais ? dira quelque critique.

Le palais ? Que m'importe ? Il devint ce qu'il put.

A moi ces questions ! Suis-je homme qui se pique

D'être si régulier ? Le palais disparut.

Et le chien ? Le chien fit ce que l'amant voulut.

Mais que voulut l'amant ? Censeur, tu m'importunes.

Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes,

D'une seule conquête est-on jamais content ?

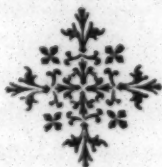
Favori se perdoit souvent ;

Mais chez sa première maîtresse

Il revenoit toujours. Pour elle , sa tendresse

Devint bonne amitié. Sur ce pied notre amant

L'alloit voir fort assidûment :
Et même en l'accommodement
Argie à son époux fit un serment sincere
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura de son côté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;
Et qu'il vouloit être fouetté
Si jamais on le voyoit page.





PATÉ D'ANGUILLE.

MÊME beauté , tant soit exquise ,
Rassassie , & soûle à la fin.

Il me faut d'un & d'autre pain ;
Diversité c'est ma devise.

Cette maîtresse un tantet bize
Rit à mes yeux ; pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve : & celle-là
Qui depuis long-temps m'est acquise ,
Blanche qu'elle est , en nulle guise
Ne me cause d'émotion.

Son cœur dit oui , le mien dit non ;

Tome I.

Q

186 *PATÉ D'ANGUILLE.*

D'où vient ? En voici la raison :
 Diversité c'est ma devise.
 Je l'ai ja dit d'autre façon ,
 Car il est bon que l'on déguise ,
 Suivant la loi de ce dicton ,
 Diversité c'est ma devise.
 Ce fut celle aussi d'un mari
 De qui la femme étoit fort belle ,
 Il se trouva bientôt guéri
 De l'amour qu'il avoit pour elle.
 L'hymen , & la possession
 Eteignirent sa passion.
 Un sien valet avoit pour femme
 Un petit bec assez mignon :
 Le maître étant bon compagnon ,
 Eut bientôt empaumé la Dame.
 Cela ne plût pas au valet ,
 Qui les ayant pris sur le fait ,
 Vendiqua son bien de couchette ,
 A sa moitié chanta goguette ,
 L'appella tout net & tout franc....
 Bien sot de faire un bruit si grand
 Pour une chose si commune ;
 Dieu nous garde de plus grand'fortune ,
 Il fit à son maître un sermon.
 Monsieur , dit-il , chacun la sienne ,
 Ce n'est pas trop ; Dieu & raison

Vous recommandent cette antienne.
 Direz-vous , je suis sans chrétienne ?
 Vous en avez à la maison
 Une qui vaut cent fois la mienne.
 Ne prenez donc plus tant de peine ;
 C'est pour ma femme trop d'honneur ;
 Il ne lui faut si gros Monsieur.
 Tenons-nous chacun à la nôtre ;
 N'allez point à l'eau chez un autre ,
 Ayant plein puits de ces douceurs :
 Je m'en rapporte aux connoisseurs.
 Si Dieu m'avoit fait tant de grace ,
 Qu'ainsi que vous je disposasse
 De Madame , je m'y tiendrois ,
 Et d'une Reine ne voudroit.
 Mais puis qu'on ne sauroit défaire
 Ce qui s'est fait , je voudrois bien ,
 (Ceci soit dit sans vous déplaire)
 Que content de votre ordinaire
 Vous ne goûtassiez pas du mien.
 Le patron ne voulut lui dire
 Ni oui ni non sur ce discours :
 Et commanda que tous les jours
 On mit au repas , près du fire ,
 Un pâté d'anguille : ce mets
 Lui chatouilloit fort le palais.
 Avec un appétit extrême

188 *PATÉ D'ANGUILLE.*

Une & deux fois il en mangea;
 Mais quand ce vint à la troisieme,
 La seule odeur le dégoûta.
 Il voulut sur une autre viande
 Mettre la main; on l'empêcha:
 Monsieur, dit-on, nous le commande:
 Tenez-vous-en à ce mets-là,
 Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire?
 M'en voilà fou, reprit le sire;
 Et quoi toujours pâtés au bec!
 Pas une anguille de rôtie!
 Pâtés tous les jours de ma vie!
 J'aimerois mieux du pain tout sec.
 Laissez-moi prendre un peu du vôtre,
 Pain de par Dieu, ou de par l'autre:
 Au diable ces pâtés maudits;
 Ils me suivront en Paradis,
 Et par delà, Dieu me pardonne.
 Le maître accourt soudain au bruit,
 Et prenant sa part du déduit,
 Mon ami, dit-il, je m'étonne,
 Que d'un mets si plein de bonté
 Vous foyez fitôt dégoûté.
 Ne vous ai-je pas oui dire
 Que c'étoit votre grand ragoût?
 Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
 Vous ayez bien changé de goût.

Qu'ai-je fait qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez , lorsque je change
Un mets que vous croyez friand ,
Et vous en faites tout autant.
Mon doux ami , je vous apprend
Que ce n'est pas une sottise ,
En fait de certains appétits ,
De changer son pain blanc en bis :
Diversité c'est ma devise.
Quand le maître eut ainsi parlé ,
Le valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus :
Car après tout , doit-il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus ?
J'aime le change ; à la bonne heure ,
On vous l'accorde ; mais gagnez ,
S'il se peut , les intéressés :
Cette voie est bien la meilleure :
Suivez-la donc. A dire vrai ,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parloit comme un Ange ,
De mots dorés usant toujours ,
Mots dorés font tout en amours ,
C'est une maxime constante.
Chacun fait quelle est mon entente :

190 *PATÉ D'ANGUILLE.*

J'ai rebattu cent & cent fois
 Ceci dans cent & cent endroits ;
 Mais la chose est si nécessaire ,
 Que je ne puis jamais m'en taire ,
 Et redirai jusques au bout :
 Mots dorés en amour font tout.
 Ils persuadent la Donzelle ,
 Son petit chien , sa Demoiselle ,
 Son époux quelquefois aussi.
 C'est le seul qu'il falloit ici
 Persuader ; il n'avoit l'ame
 Sourde à cette éloquence ; & Dame
 Les orateurs du temps jadis
 N'en ont de telle en leurs écrits.
 Notre jaloux devint commode :
 Même on dit qu'il suivit la mode
 De son maître , & toujours depuis
 Changea d'objets en ses déduits.
 Il n'étoit bruit que d'aventures
 Du chrétien & des créatures.
 Les plus nouvelles sans manquer ,
 Etoient pour lui les plus gentilles ,
 Par où le drôle en put croquer ,
 Il en croqua , femmes & filles ,
 Nymphes , grisettes , ce qu'il pût :
 Toutes étoient de bonne prise :
 Et sur ce point , tant qu'il vécut ,
 Diversité fut sa devise.



LE MAGNIFIQUE.

UN peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté;
Rocher fut-il; rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent;
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses,
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, & n'être pas un sot:

192 *LE MAGNIFIQUE.*

Quant à l'avare, on le haït : le magot
A grand besoin de bonne rhétorique ;
La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin , nommé le Magnifique ,
La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna ; bien l'avoit mérité :
Son train de vivre , & son honnêteté ,
Ses dons sur-tout , l'avoient par toute terre
Déclaré tel : propre , bien fait , bien mis ,
L'esprit galant , & l'air des plus polis ,
Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le desir :
Rien n'y manquoit , la gloire & le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette Dame.
Mari jaloux : non comme d'une femme ,
Mais comme qui depuis peu jouiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille ,
Il les eût tous à ce soin occupés.
Amour le rend , quand il veut inutile ;
Ces Argus là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc : il défioit les gens.
Au demeurant il étoit fort sensible

A l'in-

LE MAGNIFIQUE. 193.

A l'intérêt, aimoit fort les présens.
Son concurrent n'avoit encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre ;
(Car c'est toujours une même chanson)
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ? Que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre, & point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas,
Ni d'entr'ouir la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présent étoit ;
Non qu'il en fit, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas ;
Il l'appelloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue ;
Ce fut assez : notre amant proposa

Tome I.

R

De le troquer : l'époux s'en excusa :
Non pas, dit-il ; que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique ,
Reprit : Eh bien , faisons mieux , ne troquez ;
Mais pour le prix du cheval permettez
Que , vous présent , j'entretienne Madame.
C'est un desir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure sans plus.
Aldobrandin , l'arrêtant là-dessus :
J'en suis d'avis ; je livrerai ma femme ;
Ma foi , mon cher , gardez votre cheval.
Quoi , vous présent ? Moi présent. Et quel mal
Encore un coup peut-il , en la présence
D'un mari fin comme vous , arriver ?
Aldobrandin commence d'y rêver :
Et raisonnant en soi : quelle apparence ,
Qu'il en mévienne en effet moi présent ?
C'est marché sûr , il est fol , à son dam :
Que prétend-il ? Pour plus grande assurance ,
Sans qu'il le sache , il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant.
Sus , dit l'époux , j'y consens. La distance
De vous à nous , poursuivit notre amant ,

Sera réglée, afin qu'aucunement
 Vous n'entendiez. Il y consent encore ;
 Puis va querir sa femme en ce moment.
 Quand l'autre voit celle-là qu'il adore ,
 Il se croit être en un enchantement.
 Les saluts faits , en un coin de la salle
 Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
 Un long narré ; mais vient d'abord au fait.
 Je n'ai le lieu ni le temps à souhait ,
 Commença-t-il ; puis je tiens inutile
 De tant tourner , il n'est que d'aller droit.
 Partant , Madame , en un mot comme en mille ,
 Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
 Penseriez-vous que ce fût un péché
 Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois , Madame ,
 De trop bon sens. Si j'avois le loisir ,
 Je ferois voir par les formes ma flamme ,
 Et vous dirois de cet ardent desir
 Tout le menu , mais que je brûle , meure ,
 Et m'en tourmente , & me dise aux abois ,
 Tout ce chemin que l'on fait en six mois ,
 Il me convient le faire en un quart d'heure :
 Et plus encor , car ce n'est pas là tout.
 Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout ,
 Et par sottise en si beau train demeure.
 Vous vous taisez ? Pas un mot ! Qu'est-ce là ?
 Renvoirez-vous de la sorte un pauvre homme ?

196 *LE MAGNIFIQUE.*

Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
 Divinité; mais faut-il pour cela
 Ne point répondre, alors que l'on vous prie?
 Je vois, je vois, c'est une tricherie
 De votre époux : il m'a joué ce trait;
 Et ne prétend qu'aucune repartie
 Soit du marché : mais j'y fais un secret :
 Rien n'y fera pour le sûr sa défense.
 Je saurai bien me répondre pour vous :
 Puis ce coin d'œil, par son langage doux,
 Rompt à mon sens quelque peu le silence.
 J'y lis ceci : Ne croyez pas, Monsieur,
 Que la nature ait composé mon cœur
 De marbre dur. Vos fréquentes passades,
 Joûtes, tournois, devises, sérénades
 M'ont avant vous déclaré votre amour.
 Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée;
 Je vous dirai que dès le premier jour
 J'y répondis; & me sentis blessée
 Du même trait; mais que nous sert ceci?
 Ce qu'il nous sert? Je m'en vais vous le dire:
 Etant d'accord, il faut cette nuit-ci
 Goûter le fruit de ce commun martyre;
 De votre époux nous venger & nous rire;
 Bref le payer du soin qu'il prend ici;
 De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
 Votre jardin viendra comme de cire :

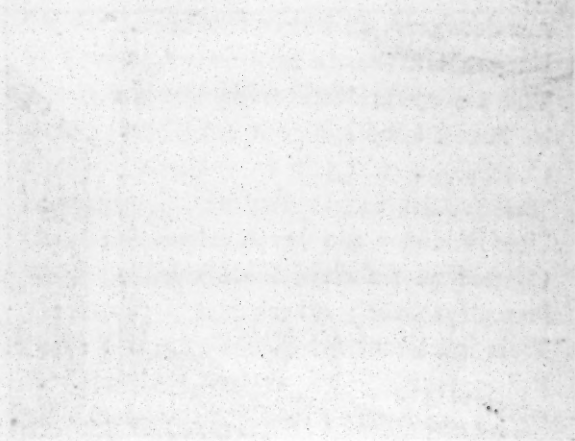
Descendez-y; ne doutez du succès :
 Votre mari ne se tiendra jamais
 Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
 Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
 Vos douagnas en leur premier sommeil,
 Vous descendrez, sans nul autre appareil
 Que de jeter une robe fourrée
 Sur votre dos, & viendrez au jardin.
 De mon côté l'échelle est préparée.
 Je monterai par la cour du voisin;
 Je l'ai gagné : la rue est trop publique.
 Ne craignez rien. Ah! mon cher Magnifique,
 Que je vous aime! & que je vous fais gré
 De ce dessein! Venez, je descendrai.
 C'est vous qui parle; & plût au ciel, Madame,
 Qu'on vous osât embrasser les genoux!
 Mon Magnifique, à tantôt; votre flamme
 Ne craindra point les regards d'un jaloux.
 L'amant la quitte, & feint d'être en courroux;
 Puis tout grondant : vous me la donnez bonne,
 Aldobrandin; je n'entendois cela.
 Autant vaudroit n'être avecque personne
 Que d'être avec Madame que voilà.
 Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
 Vous les devez prendre sur ma parole.
 Le mien hennit du moins; mais cette idole
 Est proprement un fort joli poisson.

198 *LE MAGNIFIQUE.*

Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
 Quiconque veut le reste du quart d'heure
 N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.
 Aldobrandin rit si fort, qu'il en pleure.
 Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
 Mettent toujours quelque haute entreprise.
 Notre féal, vous lâchez trop tôt prise :
 Avec le temps on en viendrait à bout.
 J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas là tout ;
 Nous y savons encor quelque rubrique :
 Et cependant, Monsieur le Magnifique,
 La haquenée est nettement à nous :
 Plus ne fera de dépense chez vous.
 Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
 Vous me verrez dessus fort à mon aise
 Dans le chemin de ma maison des champs.
 Il n'y manqua sur le soir ; & nos gens
 Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
 Dire comment les choses s'y passèrent,
 C'est un détail trop long. Lecteur prudent,
 Je m'en remets à ton bon jugement,
 La Dame étoit, jeune, fringante & belle,
 L'amant bien fait, & tous deux fort épris.
 Trois rendez-vous coup sur coup furent pris,
 Moins n'en valoit si gentille femelle.
 Aucun péril, nul mauvais accident,
 Bons dormitifs en or comme en argent,

Aux douagnas, & bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos ; Messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés ; un seul ne lui manqua ;
Tant sût jouer son jeu la haquenée ;
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux,
Car ils ont femme, & n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.







LA MATRONE D'ÉPHESE.

S'IL est un conte usé, commun & rebattu ;
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise ;
Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie ;
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois
 Une Dame en sagesse & vertu sans égale,
 Et selon la commune voix,
 Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
 Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté :

On l'alloit voir par rareté :
 C'étoit l'honneur du sexe. Heureuse sa patrie :
 Chaque mere à sa brû l'alléguoit pour patron,
 Chaque époux la prônoit à sa femme chérie.
 D'elle descendent ceux de la Prudoterie ,

Antique & célèbre maison.
 Son mari l'aimoit d'amour folle.
 Il mourut. De dire comment ;
 Ce seroit un détail frivole ;
 Il mourut, & son testament
 N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
 Si les biens réparoient la perte d'un mari
 Amoureux autant que cheri.

Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
 Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
 Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
 Celle-ci par ses cris mettoit tout en alarme ,
 Celle-ci faisoit un vacarme ,
 Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs ;
 Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
 De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
 La douleur est toujours moins forte que la plainte,

Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs •
(Chacun fit son devoir de dire à l'affligée)
Que tout a sa mesure, & que de tels regrets

Pourroient pêcher par leur excès :

Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.

Enfin ne voulant pas jouir de la clarté

Que son époux avoit perdue ,

Elle entre dans sa tombe , en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.

Et voyez ce que peut l'excessive amitié ;

(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)

Une esclave en ce lieu la suivit par pitié ,

Prête à mourir de compagnie.

Prête, je m'entens bien ; c'est-à-dire, en un mot ;

N'ayant examiné qu'à demi ce complot ,

Et jusques à l'effet courageuse & hardie.

L'esclave avec la Dame avoit été nourrie :

Toutes deux s'entr'aimoient, & cette passion

Etoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles :

Le monde entier à peine eût fourni deux modeles

D'une telle inclination.

Comme l'esclave avoit plus de sens que la Dame ,

Elle laissa passer les premiers mouvemens ;

Puis tâcha , mais en vain , de remettre cette ame

Dans l'ordinaire train des communs sentimens.

Aux consolations la veuve inaccessible

S'appliquoit seulement à tout moyen possible

De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux;
 Le fer auroit été le plus court & le mieux,
 Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
 Du trésor qu'enfermoit la biere,
 Froide dépouille & pourtant chere.
 C'étoit-là le seul aliment
 Qu'elle prit en ce monument.
 La faim donc fut celle des portes
 Qu'entre d'autres de tant de sortes,
 Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
 Un jour se passe & deux sans d'autre nourriture
 Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
 Qu'un inutile & long murmure
 Contre les Dieux, le sort, & toute la nature,
 Enfin sa douleur n'omit rien,
 Si la douleur doit s'exprimer si bien.
 Encore un autre mort faisoit sa résidence
 Non loin de ce tombeau, mais bien différemment;
 Car il n'avoit pour monument
 Que le dessous d'une potence.
 Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
 Un soldat bien récompensé
 Le gardoit avec vigilance.
 Il étoit dit par ordonnance
 Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
 L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi
 Rempliroit aussi-tôt sa place.

C'étoit trop de sévérité :

Mais la publique utilité

Défendoit que l'on fit au garde aucune grace.

Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau

Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.

Curieux il y court, entend de loin la Dame

Remplissant l'air de ses clameurs :

Il entre, est étonné, demande à cette femme,

Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs ?

Pourquoi cette triste musique ?

Pourquoi cette maison noire & mélancolique ?

Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit

Toutes ces demandes frivoles,

Le mort pour elle y répondit ;

Cet objet sans autres paroles,

Disoit assez par quel malheur

La Dame s'enterroit ainsi toute vivante :

Nous avons fait serment, ajouta la suivante ;

De nous laisser mourir de faim & de douleur.

Encor que le soldat fût mauvais orateur,

Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.

La Dame cette fois eut de l'attention ;

Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu ralentie :

Le temps avoit agi. Si la foi du serment,

Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,

Voyez-moi manger seulement :

Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament

Ne déplut pas aux deux femelles,

Conclusion qu'il obtint d'elles

Une permission d'apporter son soupé :

Ce qu'il fit ; & l'esclave eut le cœur fort tenté

De renoncer dès-lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

Madame, ce dit-elle , un penser m'est venu :

Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?

Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous
suivre ,

Si par votre trépas vous l'aviez prévenu.

Non , Madame , il voudroit achever sa carrière.

La nôtre fera longue encor , si nous voulons.

Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biere ?

Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.

On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ?

Attendons.

Quant à moi , je voudrois ne mourir que ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?

Que vous servira-t-il d'en être regardée ?

Tantôt en voyant les trésors

Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,

Je disois , hélas ! c'est dommage ;

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.

A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.

Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira

Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :
Jeune & belle , elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ,

Et des gens de goût délicat

Auroient bien pu l'aimer , & même étant leur femme.

Le garde en fut épris , les pleurs & la pitié ,

Sorte d'amours ayant ses charmes :

Tout y fit. Une belle , alors qu'elle est en larmes

En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre veuve écoutant la louange ,

Poison qui de l'amour est le premier degré ;

La voilà qui trouve à son gré

Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange ;

Il fait tant que de plaire , & se rend en effet

Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.

Il fait tant enfin qu'elle change ;

Et toujours par degrés , comme l'on peut penser ,

De l'un à l'autre il fait cette femme passer ;

Je ne le trouve pas étrange :

Elle écoute un amant , elle en fait un mari ;

Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hymenée un voleur se hazarde

D'enlever le dépôt commis aux soins du garde.

Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;

Mais en vain , la chose étoit faite.

Il revint au tombeau conter son embarras ,

Ne sachant où trouver retraite.

208 *LA MATRONE, &c.*

L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :

L'on vous a pris votre pendu ?

Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?

Si Madame y consent, j'y remédierai bien.

Mettons notre mort en la place,

Les passans n'y connoîtront rien.

La Dame y consentit. O volages femelles !

La femme est toujours femme. Il en est qui sont
belles,

Il en est qui ne le sont pas :

S'il en étoit d'assez fidelles,

Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :

Ne vous vantez de rien. Si votre intention

Est de résister aux amorces,

La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution

Nous trompe également ; témoin cette Matrone.

Et n'en déplaîse au bon Pétrone,

Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,

Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.

Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,

Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé :

Car de mettre au patibulaire

Le corps d'un mari tant aimé,

Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire :

Cela lui fauvoit l'autre : &c, tout considéré,

Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.

BELPHEGOR



BELPHEGOR:

Nouvelle tirée de Machiavel.

A MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

DE votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout , ô charmante Philis ,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des temps : nous la saurons dompter ;
Tome 1.

S

Moi par écrire , & vous par reciter.
 Nos noms unis perceront l'ombre noire ;
 Vous regnerez long-temps dans la mémoire ;
 Après avoir regné jusques ici
 Dans les esprits, dans les cœurs même aussi,
 Qui ne connoît l'inimitable actrice
 Représentant ou Phedre, ou Bérénice ,
 Chimene en pleurs, ou Camille en fureur ?
 Est-il quelqu'un que votre voix n'enchanter ?
 S'en trouve-t-il une autre aussi touchante ?
 Une autre enfin allant si droit au cœur ?
 N'attendez pas que je fasse l'éloge
 De ce qu'en vous on trouve de parfait ;
 Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
 Ce seroit trop , je n'aurois jamais fait.
 De mes Philis, vous seriez la première,
 Vous auriez eu mon ame toute entière,
 Si de mes vœux j'eusse plus présumé ;
 Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
 Par des transports n'espérant pas vous plaire,
 Je me suis dit seulement votre ami ;
 De ceux qui sont amans plus d'à demi :
 Et plutôt au fort que j'eusse pu mieux faire !
 Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan , monarque des enfers,
 Faisoit passer ses sujets en revue.

Là confondus tous les états divers,
 Princes & Rois, & la tourbe menue,
 Jettoient maints pleurs, pouffoient maint &
 maint cri,

Tant que Satan en étoit étourdi.

Il demandoit en passant à chaque ame :

Qui t'a jettée en l'éternelle flamme ?

L'une disoit, hélas ! c'est mon mari ;

L'autre aussi-tôt répondoit, c'est ma femme.

Tant & tant fut ce discours répété,

Qu'enfin Satan dit en plein confistoire :

Si ces gens-ci disent la vérité,

Il est aisé d'augmenter notre gloire.

Nous n'avons donc qu'à le vérifier.

Pour cet effet il nous faut envoyer

Quelque démon plein d'art & de prudence,

Qui non content d'observer avec soin

Tous les hymens dont il sera témoin,

Y joigne aussi sa propre expérience.

Le Prince ayant proposé sa sentence.

Le noir sénat suivit tout d'une voix.

De Belphegor aussi-tôt on fit choix.

Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,

Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,

Capable enfin de pénétrer dans tout,

Et de pousser l'examen jusqu'au bout.

Pour subvenir aux frais de l'entreprise,

On lui donna mainte & mainte remise ;
 Toutes à vue , & qu'en lieux différens
 Il pût toucher par des correspondans.
 Quant au surplus , les fortunes humaines ,
 Les biens , les maux , les plaisirs , & les peines ,
 Bref ce qui suit notre condition ,
 Fut une annexe à sa légation :
 Il se pouvoit tirer d'affliction ,
 Par ses bons tours , & par son industrie ,
 Mais , non mourir , ni revoir sa patrie ,
 Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
 Sa mission devoit durer dix ans.
 Le voilà donc qui traverse & qui passe
 Ce que le ciel voulut mettre d'espace
 Entre ce monde & l'éternelle nuit ;
 Il n'en mit guere , un moment y conduit.
 Notre démon , s'établit à Florence ,
 Ville pour lors de luxe & de dépense :
 Même il la crut propre pour le trafic.
 Là , sous le nom du seigneur Roderic ,
 Il se logea , meubla , comme un riche homme ;
 Grosse maison , grand train , nombre de gens ;
 Anticipant tous les jours sur la somme
 Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
 On s'étonnoit d'une telle bombance.
 Il tenoit table , avoit de tous côtés
 Gens à ses frais , soit pour ses voluptés ,

Soit pour le faste & la magnificence.
 L'un des plaisirs où plus il dépensa
 Fut la louange. Apollon l'encensa ;
 Car il est maître en l'art de flatterie.
 Diable n'eut onc tant d'honneur en sa vie :
 Son cœur devint le but de tous les traits
 Qu'amour lançoit : il n'étoit point de belle
 Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
 Pour le gagner , tant sauvage fût-elle :
 Car de trouver une seule rebelle ,
 Ce n'est la mode à gens , de qui la main
 Par les présens s'applanit tout chemin.
 C'est un ressort en tous desseins utile ,
 Je l'ai jà dit , & le redis encor ;
 Je ne connois d'autre premier mobile
 Dans l'Univers , que l'argent & que l'or.
 Notre envoyé cependant tenoit compte
 De chaque hymen , en journaux différens ;
 L'un , des époux satisfaits & contens ,
 Si peu rempli que le diable en eut honte.
 L'autre journal , incontinent fut plein.
 A Belphegor il ne restoit enfin
 Que d'éprouver la chose par lui-même.
 Certaine fille à Florence étoit lors ;
 Belle , & bien faite , & peu d'autres trésors ;
 Noble d'ailleurs , mais d'un orgueil extrême :
 Et d'autant plus , que de quelque vertu

Un tel orgueil paroïssoit revêtu.
 Pour Roderic on en fit la demande.
 Le pere dit que Madame Honesta,
 C'étoit son nom, avoit en jusques-là
 Force partis ; mais que parmi la bande
 Il pourroit bien Roderic préférer,
 Et demandoit temps pour délibérer.
 On en convient. Le poursuivant s'applique
 A gagner celle où ses vœux s'adrescoient.
 Fêtes & bals, sérénades, musique,
 Cadeaux, festins bien fort appétissoient,
 Altéroient fort le fond de l'ambassade.
 Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
 S'épuise en dons. L'autre se persuade
 Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
 Conclusion, qu'après force prieres,
 Et des façons de toutes les manieres,
 Il eut un oui de Madame Honesta.
 Auparavant le notaire y passa :
 Dont Belphegor se moquant en son ame,
 Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
 Comme un Château ! Ces gens ont tout gâté.
 Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
 La simple foi, le meilleur est ôté.
 Nous nous jettons, pauvres gens que nous som-
 mes,
 Dans les procès en prenant le revers.

Les fi, les car, les contrats sont la porte
 Par où la noise entra dans l'Univers:
 N'espérons pas que jamais elle en sorte.
 Solemnités & loix n'empêchent pas
 Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats;
 C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille;
 Le cœur fait tout, le reste est inutile.
 Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
 Chez les amis tout s'excuse, tout passe;
 Chez les amans tout plaît, tout est parfait:
 Chez les époux tout ennuie, & tout lasse.
 Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
 Mais dira-t-on, n'est-il en nulles guises
 D'heureux ménage? Après mûr examen,
 J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
 Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
 Sur ce point-là c'est assez raisonné.
 Dès que chez lui le diable eut amené
 Son épousée, il jugea par lui-même
 Ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
 Toujours débats: toujours quelque sermon
 Plein de sottise en un degré suprême.
 Le bruit fut tel, que Madame Honesta
 Plus d'une fois les voisins éveilla;
 Plus d'une fois on courut à la noise.
 Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
 Ce disoit-elle: un petit trafiquant

Traiter ainsi les filles de mon rang !
 Méritoit-il femme si vertueuse ?
 Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse ;
 J'en ai regret , & si je faisois bien . . .
 Il n'est pas sûr qu'Honestà ne fit rien :
 Ces prudes-là nous en font bien accroire.
 Nos deux époux , à ce que dit l'histoire ,
 Sans disputer n'étoient pas un moment.
 Souvent leur guerre avoit pour fondement
 Le jeu , la jupe , ou quelque ameublement
 D'été , d'hyver , d'entre-temps , bref un monde
 D'inventions propres à tout gâter.
 Le pauvre diable eut lieu de regretter
 De l'autre enfer la demeure profonde.
 Pour comble enfin Roderic épousa
 La parenté de Madame Honestà ,
 Ayant sans cesse & le pere & la mere ,
 Et la grand'sœur , avec le petit frere ;
 De ses deniers mariant la grand'sœur ,
 Et du petit payant le précepteur.
 Je n'ai pas dit la principale cause
 De sa ruine , infaillible accident ;
 Et j'oubliois qu'il eût un intendant.
 Un intendant ! Qu'est-ce que cette chose ?
 Je définis cet être un animal .
 Qui , comme on dit , fait pêcher en eau trouble ,
 Et plus le bien de son maître va mal ,

Plus

Plus le sien croit, plus son profit redouble :
 Tant qu'aisément lui-même acheteroit
 Ce qui de net au seigneur resteroit :
 Donc par raison bien & dûment déduite ;
 On pourroit voir chaque chose réduite
 En son état, s'il arrivoit qu'un jour
 L'autre devint l'intendant à son tour ;
 Car regagnant ce qu'il eut, étant maître ;
 Ils reprendroient tous deux leur premier être :
 Le seul recours du pauvre Roderic,
 Son seul espoir, étoit certain trafic
 Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
 Espoir douteux, incertaine ressource.
 Il étoit dit que tout seroit fatal
 A notre époux ; ainsi tout alla mal.
 Ses agens, tels que la plupart des nôtres ;
 En abusoient : il perdit un vaisseau,
 Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
 Trompé des uns, mal servi par les autres.
 Il emprunta. Quand ce vint à payer,
 Et qu'à sa porte il vit le créancier,
 Force lui fut d'esquiver par la fuite,
 Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
 Il se sauva chez un certain fermier,
 En certain coin remparé de fumier.
 A Mathéo c'étoit le nom du sire,
 Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit ;
 Tome I. T

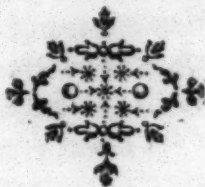
Qu'un double mal chez lui le tourmentoît,
Ses créanciers, & sa femme encor pire;
Qu'il n'y savoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer;
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
Dame Honeſta viendrait-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner ?
Chofe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre ;
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Sitôt que lui Mathéo l'en prieroit ;
Trois fois ſans plus, & ce pour récompènſe
De l'avoir mis à couvert des ſergens.
Tout auſſi-tôt l'ambaffadeur commence,
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'hiftoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique
Où le galant ſe trouvoit aſſez bien ;
Mais Mathéo, moyennant groſſe ſomme ;
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple : il ſe transporte à Rome ;
Saiſit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chaſſe encore : autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,

Remarquez bien, notre diable sortit.
 Le Roi de Naple avoit lors une fille,
 Honneur du sexe, espoir de sa famille:
 Maint jeune Prince étoit son poursuivant.
 Là, d'Honestà Belphegor se sauvant,
 On ne le put tirer de cet asile.
 Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
 Que d'un manant qui chassoit les esprits.
 Cent mille écus d'abord lui sont promis.
 Bien affligé de manquer cette somme,
 (Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
 Que Belphegor se laissât conjurer)
 Il la refuse ; il se dit un pauvre homme ;
 Pauvre pécheur , qui sans savoir comment,
 Sans dons du ciel, par hazard seulement,
 De quelque corps a chassé quelque diable,
 Apparemment chétif, & misérable,
 Et ne connoît celui-ci nullement.
 Il a beau dire, on le force, on l'amene,
 On le menace, on lui dit que sous peine
 D'être pendu, d'être mis haut & court
 En un gibet, il faut que sa puissance
 Se manifeste avant la fin du jour.
 Dès l'heure même on vous met en présence

Notre démon & son conjurateur.
 D'un tel combat le Prince est spectateur.
 Chacun y court; n'est fils de bonne mere
 Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
 D'un côté sont le gibet & la hart,
 Cent mille écus bien comptés d'autre part;
 Mathéo tremble, & lorgne la finance.
 L'esprit malin voyant sa contenance
 Rioit sous cape, alléguoit les trois fois;
 Dont Mathéo suoit dans son harnois,
 Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes.
 Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
 Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
 Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
 On vous le hape, & mene à la potence.
 Comme il alloit haranguer l'assistance,
 Nécessité lui suggera ce tour:
 Il dit tout bas qu'on battit le tambour,
 Ce qui fut fait: de quoi l'esprit immonde
 Un peu surpris au manant demanda:
 Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entens-je là?
 L'autre répond: C'est madame Honesta
 Qui vous réclame, & va par tout le monde,
 Cherchant l'époux que le ciel lui donna,

Incontinent le diable décampâ ,
 S'enfuit au fond des enfers , & conta
 Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
 Sire, dit-il, le nœud du mariage
 Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
 Votre grandeur voit tomber ici bas ,
 Non par flocons , mais menu comme pluie ,
 Ceux que l'hymen fait de sa confrerie :
 J'ai par moi-même examiné le cas.
 Non que de soi la chose ne soit bonne ;
 Elle eut jadis un plus heureux destin ;
 Mais comme tout se corrompt à la fin ,
 Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
 Satan le crut : il fut récompensé ,
 Encor qu'il eût son retour avancé ;
 Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoient pas merveilles ,
 Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles ,
 Toujours le même , & toujours sur un ton ,
 Il fut contraint d'enfiler la venelle :
 Dans les enfers encore en change-t-on ;
 L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
 Je voudrois voir quelque saint y durer ;
 Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
 De tout ceci que prétens-je inférer ?

Premièrement je ne fais pire chose,
Que de changer son logis en prison :
En second lieu , si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose ,
N'épousez point d'Honestà , s'il se peut ;
N'a pas pourtant une Honestà qui veut.





LA CLOCHETTE.

C O N T E.

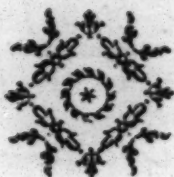
O COMBIEN l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole !
J'avois juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole ;
Et quand juré ? C'est ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs :
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,

Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
 Mais d'être sûrs , ce n'est là leur affaire.
 Si me faut-il trouver , n'en fût-il point ,
 Tempérament pour accorder ce point ;
 Et supposé que quant à la matière
 J'eusse failli , du moins pourrois-je pas
 Le réparer par la forme en tout cas ?
 Voyons ceci. Vous saurez que n'a guère
 Dans la Touraine un jeune bachelier
 (Interprétez ce mot à votre guise :
 L'usage en fut autrefois familier
 Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise ;
 Ores ce sont supôts de Sainte Eglise)
 Le nôtre soit sans plus un jouvenceau ,
 Qui , dans les prés , sur le bord d'un ruisseau ,
 Vous cajoloit la jeune bachelette ,
 Aux blanches dents , aux pieds nus , au corps
 gent ,
 Pendant qu'lo portant une clochette
 Aux environs alloit l'herbe mangeant.
 Notre galant vous lorgne une fillette ,
 De celles-là que je viens d'exprimer.
 Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette ;
 Et d'âge encore incapable d'aimer.
 Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
 Même les loix ont avancé ce temps :
 Les loix songeoient aux personnes de ville ,

Bien que l'amour semble né pour les champs.
 Le bachelier déploya sa science,
 Ce fut en vain : le peu d'expérience,
 L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
 Ou tous les trois firent que la bergere,
 Pour qui l'amour étoit langue étrangere,
 Répondit mal à tant de passion.
 Que fit l'amant ? croyant tout artifice
 Libre en amours, sur le coi de la nuit,
 Le compagnon détourne une genisse
 De ce bétail par la fille conduit.
 Le demeurant non compté par la belle
 (Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
 Prit aussi-tôt le chemin du logis.
 Sa mere étant moins oublieuse qu'elle,
 Vit qu'il manquoit une piece au troupeau :
 Dieu fait la vie ; elle tance Isabeau,
 Vous la renvoie ; & la jeune pucelle
 S'en va pleurant, & demande aux échos,
 Si pas un d'eux ne fait nulle nouvelle
 De celle-là, dont le drôle à propos
 Avoit d'abord étoupé la clochette ;
 Puis il la prit, puis la faisant sonner,
 Il se fit suivre, & tant que la fillette
 Au fond d'un bois se laissa détourner.
 Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
 Quand elle ouit la voix de son amant.

226 *LA CLOCHETTE.*

Belle , dit-il , toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment.
A ce discours la fille toute en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés,
Nul n'accourut. O belles , évitez
Le fond des bois , & leur vaste silence.





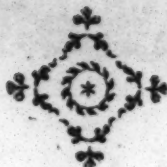
LE GLOUTON.

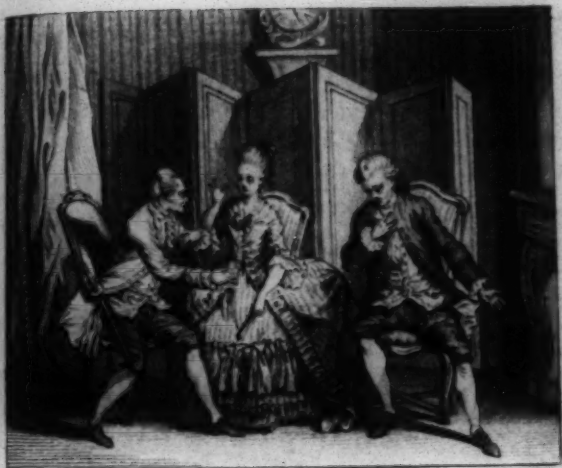
Conte tiré d'Athenée.

A SON souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un Esturgeon,
Sans en laisser que la tête.
Il soupe; il creve; on y court;
On lui donne maints clisteres.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulu,

228 *LE GLOUTON.*

M'y voilà tout résolu ;
Et puisqu'il faut que je meure ,
Sans faire tant de façon ,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.





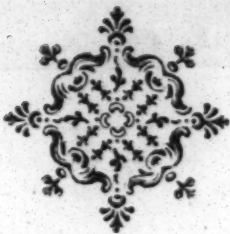
LES DEUX AMIS.

AXIOCUS avec Alcibiades

Jeunes , bien faits , galants , & vigoureux
Par bon accord , comme grands camarades ,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il ? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la Donzelle ,
Qu'il en naquit une fille si belle ,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mere ,
Chacun des deux en voulut être amant ;

230 *LES DEUX AMIS.*

Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere;
Frere, dit l'un, ah ! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compere;
Je prens sur moi le hazard du péché.



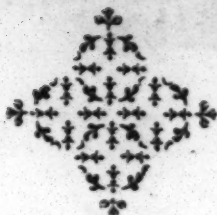


LE JUGE DE MESLE.

DEUX Avocats, qui ne s'accordoient point;
Rendoient perplexe un juge de province:
Si ne pût onc découvrir le vrai point;
Tant lui sembloit que fût obscur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur,
Du doigt les ferre, il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur.
Dont renvoyé s'en va gai comme un Prince.

232 *LE JUGE DE MESLE.*

La Cour s'en plaint , & le juge repart :
Ne me blâmez , Messieurs , pour cet égard ,
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :
Maint d'entre vous souvent juge au hazard ,
Sans que pour ce tire à la courte-paille.

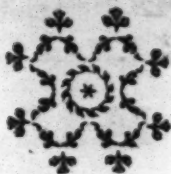




ALIX MALADE.

ALIX malade , & se sentant presser ,
Quelqu'un lui dit : Il se faut confesser ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame ?
Oui je le veux , lui répondit la Dame ;
Qu'à pere André l'on aille de ce pas :
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messager y court en diligence ,
Sonne au couvent de toute sa puissance ;
Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
C'est pere André , celui qui d'ordinaire
Tome I, V.

Entend Alix dans sa confession.
Vous demandez , reprit alors un frere ;
Le pere André , le confesseur d'Alix ?
Il est bien loin : Hélas ! le pauvre pere
Depuis dix ans confesse en Paradis.



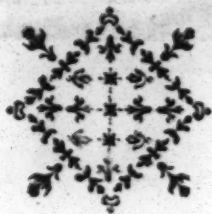


LE BAISER RENDU.

GUILLOT passoit avec sa mariée ;
Un gentilhomme à son gré la trouvant ;
Qui t'a , dit-il donné telle épousée ?
Que je la baïse à la charge d'autant.
Bien volontiers , dit Guillot à l'instant ;
Elle est , Monsieur , fort à votre service.
Le Monsieur donc fait alors son office ,
En appuyant : Perronnelle en rougit.
Huit jours après ce gentilhomme prit
Femme à son tour : à Guillot il permit

236 *LE BAISER RENDU.*

Même faveur. Guillot tout plein de zele ;
Puisque Monsieur , dit-il , est si fidele ,
J'ai grand regret , & je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle ,
Il n'ait encore avec elle couché.





SŒUR JEANNE.

SŒUR Jeanne ayant fait un poupon;
Jeûnoit, vivoit en sainte fille,
Toujours étoit en oraison,
Et toujours ses sœurs à la grille;
Un jour donc l'abbesse leur dit :
Vivez comme sœur Jeanne vit,
Fuyez le monde & sa sequelle.
Toutes reprirent à l'instant ;
Nous serons aussi sages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.

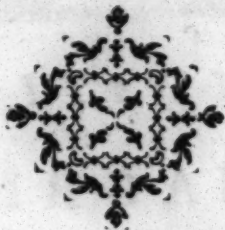


IMITATION D'ANACREON.

O Toi qui peins d'une façon galante,
Maitre passé dans Cythere & Paphos,
Fais un effort : peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu ; tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots ;
Premièrement mets des lys & des roses,
Après cela des Amours & des Ris ;

240 *IMITATION D'ANACREON.*

Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne sauroit découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus :
Et tu pourras à Paphos & Cythere
De cette Iris refaire une Vénus.



AUTRE



AUTRE IMITATION D'ANACRÉON.

J'ÉTOIS couché mollement,
Et contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit;
Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nud.

Moi charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu ;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt ,
Repartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'effuie.
J'allume aussi-tôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc, dont je me méfie.
Je m'approche toutefois ,
Et de l'enfant prens les doigts ;
Les réchauffe , & dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi :
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Poliphême ?
L'enfant, d'un air enjoué ,
Ayant un peu secoué
Les pieces de son armure ,
Et sa blonde chevelure ,
Prend un trait, un trait vainqueur ,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà , dit-il , pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climéne ,

Et de l'amour : c'est mon nom.
Ah ! je vous connois , lui dis-je ,
Ingrat & cruel garçon :
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade ;
Et le petit scélérat
Me dit : pauvre camarade ,
Mon arc est en bon état ;
Mais ton cœur est bien malade.



DISSERTATION

S U R

L A J O C O N D E.

*A Monsieur B***.*

Par M. BOILEAU DESPRÉAUX.

MONSIEUR,

VOTRE gageure est sans doute fort plaisante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre ami soutient une opinion aussi peu raisonnable que la sienne. Mais cela ne m'a point du tout surpris : ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchans ouvrages ont trouvé de sinceres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raison à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'est pas que vous n'ayez oui parler du goût bizarre de cet Empereur, qui préfera les écrits d'un je ne sai quel

poëte aux ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hommes ensemble, pendant près de vingt siecles, eussent eu le sens commun.

Le sentiment de votre ami a quelque chose d'aussi monstrueux. Et certainement quand je songe à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de Monsieur Bouillon, il me semble voir Marfise dans l'Arioste (puis qu'Arioste il y a) qui veut faire confesser à tous les chevaliers errans, que cette vieille qu'il a en croupe, est un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté lui coûtera un peu cher, & quelque mauvais passe-temps qu'il y ait pour lui à perdre cent pistoles; je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux ouvrages dont vous êtes en dispute, puisqu'il n'y a point de comparaison entre un conte plaisant & une narration froide; entre une invention fleurie & enjouée, & une traduction sèche & triste. Voilà en effet, la proportion qui est entre ces deux ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la vérité son sujet d'Arioste; mais en même tems il s'est rendu mai-

tre de sa matiere : ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre sur l'original ; c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homere ; Térence, Ménandre ; & le Tasse, Virgile. Au contraire, on peut dire de Monsieur Bouillon, que c'est un valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre. C'est un traducteur maigre & décharné : les plus belles fleurs qu'Arioste lui fournit deviennent seches entre ses mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'est ni Italien ni François.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penser de ces deux pieces. Mais je passe plus avant, & je soutiens, que non-seulement la nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais qu'elle est même plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire, sans doute, & je vois bien que par-là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce poëte. C'est pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, sans l'appuyer de quelques raisons.

Premièrement donc, je ne vois pas par quelle licence poétique Arioste a pû, dans un poëme

héroïque & sérieux, mêler une fable & un conte de vieille, pour ainsi dire, aussi burlesque qu'est l'histoire de Joconde. *Je sais bien*, dit un poëte, grand critique, *qu'il y a beaucoup de choses permises aux poëtes & aux peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carrière à leur imagination, & qu'il ne faut pas toujours les resserrer dans les bornes de la raison étroite & rigoureuse. Bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses, de renfermer dans un même corps mille especes différentes, aussi confuses que les rêveries d'un malade, de mêler ensemble des choses incompatibles; d'accoupler les oiseaux avec les serpens, les tigres avec les agneaux.* Comme vous voyez, Monsieur, ce poëte avoit fait le procès à Arioste, plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet, ce corps composé de mille especes différentes, n'est-ce pas proprement l'image du poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce poëme? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres? Et sans chercher si loin, peut-on rien voir de moins sérieux que l'histoire de Joconde & d'Asolphe? Les aventures de

Buscon & de Lazarille, ont-elles quelque chose de plus extravagant ? Sans mentir, une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'antiquité ; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! si à la descente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier, l'histoire de Peau-d'Ane, ou les contes de ma mere l'Oye, car l'histoire de Joconde n'est gueres d'un autre rang. Que si Homere a été blâmé dans son Odyssée (qui est pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Arioste) si, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques, pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'histoire des compagnons d'Ulisse changés en pourceaux, comme étant indigne de la majesté de son sujet : que diroient ces critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un poëme héroïque ? N'auroient-ils pas raison de s'écrier, que si cela est reçu, le bon sens ne doit plus avoir de juridiction sur les ouvrages d'esprit, & qu'il ne faut plus parler d'art ni de regles ? Ainsi, Monsieur, quelque bonne que soit d'ailleurs la Joconde de l'Arioste, il faut tomber d'accord qu'elle n'est pas en son lieu.

Mais examinons un peu cette histoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à souffrir le sérieux avec lequel Arioste écrit un conte si bouffon. Vous diriez que non-seulement c'est une

histoire très-véritable, mais que c'est une chose très-noble, & très-héroïque, qu'il va raconter, & certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débutteroit pas plus gravement.

*Astolfo Re de' Longobardi, quello
A cui lascio il fratel monaco il regno,
Fù ne la giovaneza sua sì bello
Che mai poch' altri giunsero à quel segno,
N'havria à fatica un tal fato a pennello
Appelle, Zeusi, ose v'è alcun più degno.*

Le bon Messer Ludovico ne se souvenoit pas, ou plutôt ne se soucioit pas du précepte de son Horace:

Verfibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il est certain que ce précepte est fondé sur la pure raison; & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande en style bas, aussi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une histoire comique & absurde en termes graves & sérieux, à moins que ce sérieux ne soit affecté tout exprès pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc en contant une chose absurde, est de

s'annoncer d'une telle maniere, que vous fassiez concevoir au lecteur que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à se décevoir, & ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un auteur qui se joue & ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si véritable, qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la raison, & qui ne laissent pas néanmoins de passer, à cause qu'elles excitent à rire. Telle est cette hyperbole d'un ancien poëte comique, pour se moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il possédoit*, dit ce poëte, *une terre à la campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une épître de Lacédémonien*. Y a-t-il rien, ajoute un ancien rhéteur, de plus absurde que cette pensée ? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, parce qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certaines lettres de Voiture, comme celle du Brochet & de la Carpe, dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par l'enjouement de sa narration, & par la maniere plaisante dont il dit toutes choses ? C'est ce que M. de la Fontaine a observé dans sa nouvelle ; il a crû que dans un conté

comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner sérieusement. Il rapporte à la vérité des aventures extravagantes : mais il les donne pour telles ; par-tout il rit & il joue ; & si le lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas, comme Arioste, les appuyer par des raisons forcées & plus absurdes encore que la chose même : mais il s'en sauve en riant & en se jouant du lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri

Fortius & melius magnas plerumque secat res.

Ainsi lorsque Joconde, par exemple, trouve sa femme couchée entre les bras d'un valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce valet. Comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permet pas de faire ce déplaisir à sa femme.

*Ma, da l'amor che porta al suo dispetto,
A l'ingrata moglie, li fu interdetto.*

Voilà, sans mentir un amant bien parfait, & Céladon ni Silvandre ne sont jamais parvenus à

ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une raison, non-seulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa femme, son valet, & soi-même, puisqu'il n'y a point de passion plus tragique & plus violente que la jalousie qui naît d'un extrême amour. Et certainement, si les hommes les plus sages & les plus modérés, ne sont pas maîtres d'eux-mêmes dans la chaleur de cette passion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort légers; que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne? Etoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentimens d'horreur & de mépris? Monsieur de la Fontaine a bien vu l'absurdité qui s'ensuivoit de-là: il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour romanesque & extravagant; cela ne serviroit de rien, & une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractère dont Joconde nous est dépeint, ni avec ses aventures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement comme un homme persuadé à fonds de la vertu & de l'honnêteté de sa femme, Ainsi quand il

vient à reconnoître l'infidélité de cette femme; il peut fort bien, par un sentiment d'honneur, comme le suppose M. de la Fontaine, n'en rien témoigner, puisqu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces fortes de rencontres, que l'éclat.

*Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde:*

Mais cependant il n'en fit rien,

Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moindre bruit que l'on peut faire

En telle affaire,

Est le plus sûr de la moitié.

Soit par prudence ou par pitié,

Le Romain ne tua personne.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint ensuite, cela n'étoit point nécessaire, puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoutez à toutes ces raisons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous est représenté dans l'Arioste, à quelque chose de tragique, & qui ne vaut rien

dans un conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui se réfout à souffrir discrettement les plaisirs de sa femme, comme l'a dépeint Monsieur de la Fontaine, n'a rien que de plaisant & d'agréable, & c'est le sujet ordinaire de nos comédies.

Arioste n'a pas mieux réussi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de sa Cour. Il n'est pas vraisemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela ? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Roi, le fit jurer sur le Saint Sacrement, ou sur l'*Agnus Dei*, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable ? Et le Saint Sacrement n'est-il pas-là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, & de pareilles sottises ne se souffrent point en latin ni en françois. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de-là ? Où est-ce que Joconde trouve si vite une hostie sacrée pour faire jurer le Roi ? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légèrement à un simple gentilhomme, par un serment si exécrationnable ? Avouons que Monsieur de la Fon-

taine s'est bien plus sagement tiré de ce pas, par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi, pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Césars, qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute héroïque : & peut-on en sortir plus agréablement qu'il ne fait par ces vers ?

*Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme; & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.*

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste ? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui ce que Quintilien dit de Démosthène : *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse* : qu'il ne fuyoît pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas : car quelquefois de la plus haute gravité de son style, il tombe dans des bassesses à peine dignes du burlesque. En effet : qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du reliquaire que Joconde reçut de sa femme en partant ? Cette raillerie contre la religion n'est-elle pas bien en son lieu ? Que peut-on voir de plus sale que cette métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux

de

de laquelle Astolfe & Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur lubricité? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il emploie à propos du retour de Joconde à Rome? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Cornetto.

*Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire à Roma, è gito era à Cornetto.*

Si M. de la Fontaine avoit mis une semblable sottise dans toute sa piece, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son ouvrage, quelques beautés qu'il eût eues d'ailleurs? Mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Térence & de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple & naturel, & ce que j'estime sur-tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoissent, & qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace & de Térence, à laquelle ils se sont

258 *DISSERTATION*

étudiées particulièrement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'est ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples ?

*Marié depuis peu ; content, je n'en fais rien ;
Sa femme avoit de la jeunesse ,
De la beauté, de la délicatesse ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.*

S'il eût dit simplement, que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid : mais par ce doute où il s'embarrasse lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjoue sa narration, & occupe agréablement le lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces vers de Virgile dans une de ses églogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfans.

*Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer ; crudelis tu quoque mater.*

Il en est de même encore de cette réflexion que fait M. de la Fontaine, à propos de la dé-

solation que fait paroître la femme de Joconde, quand son mari est prêt à partir.

*Vous autres bonnes gens auriez cru que la dame
Une heure après eût rendu l'ame.*

Moi qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre votre ami. Ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se prouvent point. C'est ce je ne fais quoi qui nous charme & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'est un je ne fais quoi ; & si votre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair : & c'est aussi pourquoi vous me dispenserez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce seroit combattre des fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes ; & je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimères qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, & qui sont capables de vous embarrasser. La première regarde l'endroit où ce valet d'hô-

tellerie trouve le moyen de coucher avec la commune maîtresse d'Astolfe & de Joconde, au milieu de ces deux galants. Cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle se passe dans une hôtellerie où Astolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain : ce qui est une raison suffisante pour obliger ce valet à ne point perdre de tems, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour jouir de sa maîtresse ; parce que s'il laisse échapper cette occasion, il ne pourra plus la retrouver : au-lieu que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, tout ce mystere arrive chez un hôte où Astolfe & Joconde font un assez long séjour. Ainsi ce valet logeant avec celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vraisemblablement il pouvoit trouver d'autres voies plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il se sert.

A cela je réponds, que si ce valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous est représenté par M. de la Fontaine, & tel qu'il devoit l'être en effet, pour faire une entreprise comme celle-là, est fort capable de hasarder tout pour se satisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y au-

roit quelque chose à dire si M. de la Fontaine nous l'avoit représenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il est dépeint dans *Arioste*, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse & de passion qu'il lui met dans la bouche, sont fort bonnes pour un *Tircis*, mais ne conviennent pas trop bien à un *muletier*. Je soutiens en second lieu, que la même raison qui dans *Arioste* empêche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté; cette même raison, dis-je, a pu subsister plusieurs jours; & qu'ainsi étant continuellement observés l'un & l'autre par les gens d'*Astolfe* & de *Joconde*, & par les autres valets de l'hôtellerie, il n'est pas dans leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela? Je soutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela se suppose aisément de soi-même, & que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit delà nécessairement. De même, lorsque dans la nouvelle de M. de la Fontaine, la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder sa

demande, parce que si elle le faisoit, elle perdrait infailliblement l'anneau qu'Astolfe & Joconde lui avoient promis; il s'ensuit delà qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque.

Qu'étoit-il donc besoin que M. de la Fontaine allât perdre en paroles inutiles, le tems qui est si cher dans une narration? On me dira peut-être que M. de la Fontaine après tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioste. Mais qui ne voit au contraire, que par-là il a évité une absurdité manifeste, c'est à savoir ce marché qu'Astolfe & Joconde font avec leur hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers comptans. En effet ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant, ou plutôt d'horrible? Ajoutez que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, Astolfe & Joconde sont trompés bien plus plaisamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abusée, comme une jeune innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere leçon du plaisir amoureux.

Au lieu que dans Arioste, c'est une infame qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne sauroient regarder que comme une abandonnée.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vraisemblable, vous a-t-on dit, que quand Astolfe & Joconde prennent résolution de courir ensemble le pays, le Roi, dans la douleur où il est, soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition; & il semble qu'Arioste ait mieux réussi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'est tout le contraire; & qu'il n'y a point d'apparence qu'un simple gentilhomme fasse à un Roi une proposition si étrange, que celle d'abandonner son royaume, & d'aller exposer sa personne en des pays éloignés, puisque même la seule pensée en est coupable: au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un Roi qui se voit sensiblement outragé en son honneur, & qui ne sauroit plus voir sa femme qu'avec chagrin, d'abandonner sa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut causer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monsieur, voilà vos doutes assez bien résolus. Ce n'est pas pourtant que delà je veuille inférer que M. de la Fontaine ait sauvé toutes les absurdités qui sont dans l'histoire de Joconde: il y auroit eu de l'absurdité à lui-même d'y penser. Ce seroit vouloir extravaguer sagement, puisqu'en effet toute cette histoire n'est autre chose qu'une extravagance assez

ingénieuse, continuée depuis un bout jusqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'est seulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'est écarté de l'Arioste, bien-loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet auteur. Après tout néanmoins, il faut avouer que c'est à l'Arioste qu'il doit sa principale invention. Ce n'est pas que les choses qu'il a ajoutées de lui-même, ne pussent entrer en parallele avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'histoire de Joconde. Telle est l'invention du livre blanc que nos deux aventuriers emportèrent pour mettre les noms de celles qui ne seroient pas rebelles à leurs vœux : car cette badinerie me semble bien aussi agréable que tout le reste du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaisante contestation qui s'émeut entre Astolfe & Joconde, pour le pucelage de leur commune maîtresse, qui n'étoit pourtant que les restes d'un valet. Mais, Monsieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, si vous voulez, à Arioste toute la gloire de l'invention, ne lui dénions pas le prix qui lui est justement dû pour l'élégance, la netteté & la brièveté inimitable avec laquelle il dit tant de choses en si peu de mots ; ne rabaissons point malicieusement, en faveur de notre nation, le plus ingénieux auteur des derniers siècles. Mais

que

que les graces , & les charmes de son esprit ne nous enchantent pas de telle sorte , qu'ils nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faite en plusieurs endroits ; & quelque harmonie de vers dont il nous frappe l'oreille , confessons que M. de la Fontaine ayant conté plus plaisamment une chose très-plaisante , il a mieux compris l'idée & le caractère de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la piece de Monsieur Bouillon. J'aimerois autant être condamné à faire l'analyse exacte d'une chanson du Pont-neuf, par les regles de la poétique d'Aristote. Jamais style ne fut plus vicieux que le sien, & jamais style ne fut plus éloigné de celui de M. de la Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'ouvrage de M. de la Fontaine pour un ouvrage sans défaut ; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer ; & où ne s'en rencontre-t-il point ? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, & c'est assez pour faire un ouvrage excellent.

*Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.*

Il n'en est pas de même de M. Bouillon : c'est un auteur sec & aride, toutes ses expressions sont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit : & bien qu'il bronche à chaque ligne, son ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que pour l'esprit & le génie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentimens en cela ne soient d'accord avec les miens ; mais s'il vous semble que j'aile trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, & en examiner seulement une page.

*Astolfe, Roi de Lombardie,
A qui son frere plein de vie.
Laiſſa l'empire glorieux :
Pour ſe faire religieux :
Nâquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.*

Que dites-vous de cette longue période ? N'est-ce pas bien entendre la manière de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une narration en vers, par un enchaînement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une oraiſon ?

A qui son frere plein de vie.

Plein de vie est une cheville, d'autant plus qu'il n'est pas du texte. M. Bouillon l'a ajouté de sa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laisse l'empire glorieux.

Ne semble-t-il pas que selon M. Bouillon il y a un empire particulier des glorieux, comme il y a un empire des Ottomans & des Romains; & qu'il a dit *l'empire glorieux*, comme un autre diroit *l'empire Ottoman*? Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville, & une cheville grossiere & ridicule.

Pour se faire religieux.

Cette maniere de parler est basse, & nullement poétique.

Nâquit d'une forme si belle.

Pourquoi *nâquit*? N'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la suite du tems? Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge ensuite embellit?

Que Zeuxis & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'*Apelle* étoit un grand peintre ; mais qui a jamais dit *le grand Apelle* ? Cette épithète de *grand* tout simple , ne se donne jamais qu'à des conquérans & à nos saints. On peut bien appeller Cicéron un *grand* orateur ; mais il seroit ridicule de dire *le grand* Cicéron ; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puérile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* , pour demeurer sans épithète , tandis qu'*Apelle* est *le grand Apelle* ? Sans mentir , il est bien malheureux que la mesure du vers ne l'ait pas permis , car il auroit été au moins *le brave Zeuxis*.

*De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.*

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'Arioste , que quand *Zeuxis* & *Apelle* auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections , cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réussi ! & que cette façon de parler est grossière ! *N'ont jamais rien fait de si beau de leur pinceau.*

Mais si sa grace sans pareille.

Sans pareille est là une cheville ; & le poète

n'a pas pu dire cela d'Astolfe, puisqu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'est à savoir, Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette transposition ne se peut souffrir.

*Ni les avantages que donne
Le royal éclat de son sang.*

Ne diriez-vous pas que le sang des Astolfes de Lombardie est ce qui donne ordinairement de l'éclat? Il falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le royal éclat de son sang.*

Dans les Italiques provinces.

Cette maniere de parler sent le poëme épique, où même elle ne seroit pas fort bonne; & ne vaut rien du tout dans un conte, où les façons de parler doivent être simples & naturelles.

Elevoient au-dessus des Anges.

Pour parler François, il falloit dire, *élevoient au-dessus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de son corps.

De son corps, est dit baslement & pour rimer. Il falloit dire *de sa beauté*:

Si jamais il avoit vu naître.

Naître est maintenant aussi peu nécessaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fut comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli vers.

Sire, je crois que le soleil

N'a jamais rien fait de pareil,

Si ce n'est mon frere Joconde,

Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Bouillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de *pareil* & de *sans pareil*. Il a dit là-bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille; ici il dit que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille: de-là il conclut que la beauté sans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais sauf l'honneur de l'Arioste que M. Bouillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'un courtisan aille de but-en-blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siècle: *J'ai un frere plus beau que vous*. M. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire simplement que ce courtisan prit cette occasion de louer la beauté de son frere, sans

l'élever néanmoins au-dessus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monsieur, il n'y a pas un vers où il n'y ait quelque chose à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre sur l'enclume.

Mais en voilà assez, & quelque résolution que j'aie prise d'examiner la page entière, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même, & que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les choses froides & plattement dites qui s'y rencontrent par-tout? Que dirions-nous de ces murailles dont les ouvertures bâillent? De ces erremens qu'Astolfe & Joconde suivent dans les pays flamans? Suivre des erremens! juste ciel! quelle langue est-ce là? Sans mentir, je suis honteux pour M. de la Fontaine, de voir qu'il ait pu être mis en parallele avec un tel auteur: mais je suis encore plus honteux pour votre ami. Je le trouve bien hardi sans doute, d'oser ainsi hasarder cent pistoles sur la foi de son jugement. S'il n'a point de meilleure caution, & qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hasard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-critiques, de ces gens, dis-je, qui sous l'ombre d'un sens-

commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout au hasard. J'ai peur que votre ami ne soit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la piece de M. Bouillon ; je lui pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet ouvrage : mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus galans hommes de France, aillent de gaieté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent pistoles ? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux ? Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez long-tems que je vous entretiens, & ma lettre pourroit à la fin passer pour une dissertation préméditée. Que voulez-vous ? C'est que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aise de vous justifier à vous-même le droit que vous avez sur les cent pistoles de votre ami. J'espère que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, &c.

Fin du Tome Premier.

TABLE

DES CONTES

Contenus dans le premier Tome.

J OCONDE.	page 1
Le Cocu battu & content.	23
Le Mari Confesseur.	31
Le Savetier.	35
Le Payfan qui avoit offensé son Seigneur.	39
Le Muletier.	45
La Servante justifiée.	51
La Gageure des trois Commeres.	57
Le Calendrier des Vieillards.	73
A Femme avare galant escroc.	85
On ne s'avise jamais de tout.	89
Le Gascon puni.	93
La Fiancée du Roi de Garbe.	99
La Coupe enchantée.	131
Le Faucon.	151
Le petit chien qui secoue de l'argent & des pierreries.	163
Pâté d'anguille.	185
Le Magnifique.	191

T A B L E.

La Matrone d'Ephese.	page 201
Belphegor.	209
La Clochette.	223
Le Glouton.	227
Les deux Amis.	229
Le Juge de Mêlé.	231
Alix malade.	233
Le baiser rendu.	235
Sœur Jeanne.	237
Imitation d'Anacréon.	239
Autre Imitation d'Anacréon.	241
Dissertation sur la Joconde.	245

Fin de la Table du Tome premier.

1
9
3
7
9
1
33
35
37
39
41
45